This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

16
.T8
174
v.

[M]EMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
[D]ES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Avril 1746. I. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1746. I. Vol.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1746. I. Vol.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XLVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	[illegible]	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	4.	v.

Printed in France

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1746. I. Vol.

ARTICLE XXXI.

EXTRAIT DE TROIS LETTRES de M. le Cardinal Querini : deux imprimées à Rome, & une à Bresse. *La première de XVI. La seconde de LVI. La troisiéme de XXXVI. pages* in-4°.

UN de nos beaux esprits* disoit, il y a plus de 150 ans, au Cardinal du Perron, qu'il ressembloit en tout à Mercure,

* Sçavole de Sainte Marthe.

qu'il avoit comme lui le talent de la parole, le génie ſublime, le fond de doctrine inépuiſable.

Te finxit natura parens, doctiſſime præſul,
Omnia Mercurio ſimilem:
Cumque paris linguâ cœleſtia dona dediſſet
Quâ fluvios ventoſque tenes;
Cum mentem ætheriam quâ, cen talaribus, auras
Findis, & aſtra ſuper veheris,
Pro virgâ, Stygiis quæ ſedibus evocat umbras,
Doctrinam Geniumque dedit.

Qu'auroit dit le Poëte, ſi ſon Prélat eut été curieux de produire, de raſſembler, de répandre des nouveautés Littéraires, trois fonctions qui conviennent ſi bien à Mercure?

Nous avons aujourd'hui un Cardinal qui remplit toute l'étendue de cette comparaiſon Poëtique, & ſi nous écrivions en Vers, comme Sainte-Marthe, nous en détaillerions toutes les convenances.

On ſent tout d'un coup que nous parlons de M. le Cardinal

Querini. Les Lettres l'accompagnent par tout. Son dernier voyage de Bresse à Rome fut pour lui un tems d'étude, disons plutôt une saison de récolte & de largesses, car il rassembloit, sur la route, toutes les richesses de la Littérature, & il les distribuoit sur le champ à pleines mains. La belle Edition de *Polus* restoit toujours sur le métier, comme ces grands tableaux ausquels les Maîtres de l'art donnent quelques coups de pinceau quand ils sont en humeur; mais dans l'intervalle de cette course rapide, d'autres entreprises d'érudition, de critique, de Poësie saisissoient tous les plus petits moments de S. E.

Nous parlerons ici de trois Lettres, deux du mois d'Octobre, & une du mois de Novembre. M. le Cardinal Querini écrit la premiére à M. Mazzochi, Chanoine de Naples. La seconde aux Académiciens de Cortone. La troisiéme aux Auteurs des Mémoires de Trévoux.

M. Mazzochi nous étoit déja connu par une Dissertation curieuse sur l'*origine des Toscans*, elle est imprimée dans le troisiéme volume des Mémoires Académiques de Cortone ; une infinité de connoissances se développent dans ce seul morceau de Littérature, & il est peu de Sçavans parmi nous qui pussent le disputer en ce genre au Docte Italien. M. le Cardinal Querini nous le désigne encore par d'autres traits. D'abord S. E. le prend pour juge dans le petit démêlé qui est entre elle & M. *Saxi*, Bibliothécaire de Milan, au sujet de la Littérature de cette derniére Ville comparée avec celle de Bresse. Il est question de sçavoir laquelle des deux, au tems de la restauration des Lettres, entreprit la premiére d'*éditionner* les bons Auteurs. M. le Cardinal est pour Bresse, M. *Saxi* pour Milan, & tout ceci se traite avec l'amenité & la politesse qui fait le caractere de M. Querini. Si nos anciens

Littérateurs revenoient au monde, ils seroient étonnés de ne plus remarquer ici l'air brusque & contentieux qui animoit les disputes de leur tems : s'ils étoient de bonne humeur, ce qui leur arrivoit rarement, ils avoueroient qu'en comparaison de nos aimables Controversistes d'aujourd'hui, ils ne furent que des *Pandoures* Littéraires. Car leur méthode fut de faire beaucoup de vacarme sans sçavoir combattre, & de vomir des torrens d'injures, au lieu de donner des raisons.

M. Mazzochi travaille actuellement à l'explication d'un monument trouvé à Naples il y a plus de cinq ans ; & c'est encore M. le Cardinal Querini qui nous apprend cette anecdote ; c'est même ce qui donne lieu à la Lettre dont nous faisons l'Extrait. Ce monument est un marbre chargé de toute la suite d'un Calendrier Latin, mais presque tout rempli de Saints de l'Eglise d'Orient, ce qui

sert déja à confirmer que Naples fut anciennement dans l'Ordre Ecclésiastique, comme dans le Civil, une Colonie Grecque.

M. le Cardinal en donne ici une nouvelle preuve. Il envoye à M. Mazzochi les quatre premiers mois d'un Menologe Grec où les Saints sont en bien des endroits les mêmes que ceux du marbre Napolitain. Ce Menologe est une acquisition que fit autrefois M. le Cardinal dans l'Isle de Corfou, lorsqu'il en étoit Archevêque. Car telle est sa maniére d'acquérir & de thésauriser : bien de la Science, des Antiques, des Manuscrits; c'est tout ce qu'il a sçû rapporter de l'ancienne Grece. Quelle différence entre lui & ces avides Romains qui remplissoient leurs Palais des vases d'or & d'argent, des trésors immenses, des meubles précieux qu'ils avoient enlevés des Provinces; mais aussi quelle différence entre un Prélat & un Proconsul, entre M. le Car-

dinal Querini & Verrès ou Lucullus !

On doit s'attendre que M. Mazzochi tirera de grands avantages de la comparaison du Menologe de Corfou avec le Calendrier trouvé à Naples, & nous verrons quelque jour sur cela une Dissertation circonstanciée. Le reste de la Lettre de M. le Cardinal est une petite excursion sur le Calendrier de Bresse, où l'on voit un très-grand nombre de saints Evêques qui ont gouverné cette Eglise. Quatre d'entre eux ont ajouté le mérite de la Doctrine à celui de la sainteté. Ce sont S. Philastre, S. Gaudence, le B. Rampert & le vénérable Adelman. On a réuni tous leurs Ouvrages dans une Edition faite sous les yeux de M. le Cardinal. Ce sera une des attentions de la postérité de pousser jusqu'à nos jours le Catalogue des Grands & des Sçavans Evêques de Bresse. On reconnoîtra que le gouvernement de cette Eglise n'a point

dégénéré, & le Recueil de tous les Ouvrages de M. le Cardinal Querini fera douter, si les tems postérieurs n'auront pas été plus féconds & plus heureux que les premiers siécles.

La seconde Lettre dont nous devons parler s'adresse aux Académiciens de Cortone ; c'est une sorte de reconnoissance que S. E. leur témoigne du choix qu'ils ont fait d'elle pour présider à leurs Assemblées. Cette qualité de Chef de l'Académie de Cortone est exprimée en style sçavant par le terme antique de *Lucumon*, & M. le Cardinal joint actuellement ce titre à toutes ses autres illustres dénominations. Or, comme sa maniére est d'accompagner toujours ses Lettres de quelque présent Littéraire, on trouve ici une grande & belle Dissertation de M. *Vulpi*, Professeur de Padoue sur le *Diptyque* célébre du Vatican. Ce Diptyque est encore un présent de M. le Cardinal, car il le possedoit au-

paravant, & il ne l'a transporté dans la Bibliothéque de l'Eglise, que pour le faire connoître davantage & en procurer la conservation. Il y a eu une infinité de conjectures sur ce monument; il semble que M. le Cardinal préfére celle de M. *Vulpi* à toutes les autres, & c'est pour cela qu'il en fait part à l'Académie de Cortone.

Il nous faudroit un grand détail pour exposer toute l'érudition que renferme l'Ouvrage du Professeur de Padoue: comme nous sommes forcés d'abréger beaucoup, voici en peu de mots l'objet de ses recherches. D'abord, si quelqu'un de nos Lecteurs n'étoit pas au fait du terme de *Dyptiques*, il apprendra de nous qu'on appelloit ainsi, chez les anciens, des Tablettes d'yvoire ou d'une autre matiére solide, elles se replioient l'une sur l'autre, ce qui fondoit l'étymologie du mot de *Diptyques*; elles portoient en dedans l'empreinte de quelque Histoire, fable, ou fait

illustre, & sur les bords extérieurs, on gravoit, tantôt des noms de Consuls, tantôt des Listes d'Evêques; & quelquefois on n'y traçoit aucun nom. Toutes ces différences faisoient qu'il y avoit des *Diptyques* Consulaires, des Diptyques *Sacrés*, & des Diptyques qu'on peut appeller *Anonimes*. Ces derniers étoient d'ordinaire des monuments de galanterie, parce qu'on y remarque les traits de quelque intrigue passionnée.

Pour les *Diptyques Sacrés*, on leur donna dans l'Eglise une très-grande étendue, car on appella ainsi le Tableau ou la Liste des Evêques, des Conciles, des Fideles pour qui l'on prioit au S. Sacrifice, des nouveaux Baptisés, des Pauvres entretenus par l'Eglise, &c.

On trouve en quelques endroits, comme à Bourges & à Liege, des *Diptyques* qui avoient été originairement *Consulaires*, & dont on se servit dans la suite pour écrire les noms des Evêques de ces Eglises.

On peut voir ſur cela les Peres *Withelmius* & *Roſvveyd*, Jéſuites, avec Meſſieurs *Baluze* & *du* Cange.

Le *Diptyque* du Vatican, ſur lequel a travaillé M. *Vulpi*, eſt anonime. On voit ſur une de ſes faces intérieures, la figure d'un jeune homme ſans draperie, lequel offre un Livre à une femme; au deſſus le Dieu Cupidon porté en l'air préſente à la même ſon flambeau, & au deſſous eſt un chien qui paroît lui faire des careſſes. Sur l'autre face, eſt auſſi un jeune homme, mais vêtu & appuyé ſur un bouclier, à côté eſt une femme qui lui preſſe les levres du bout de ſon doigt. Il y a eu comme nous diſions un très-grand nombre de conjectures ſur ce morceau d'antiquité. Les uns l'ont rapporté aux avantures de Pâris & d'Helene, d'autres à la Fable de Diane & d'Endymion, quelques-uns à celle d'Atys & de Cibelle; ou de Venus & d'Adonis, ou de Meleagre & d'Atalante. Il y en a

qui ont cru y voir des faits plus Historiques, c'est, selon eux, le monument de l'alliance contractée entre l'Empereur Antonin, le Philosophe, & Faustine, fille d'Antonin le Pieux. Selon d'autres Antiquaires, on a voulu représenter là Tite & Berenice, ou bien Honorius & Marie, fille de Stilicon.

Enfin M. Mazzochi, qui reparoît encore dans cette difficile controverse, croit que c'est simplement un présent ou une promesse de nôces, sans désigner personne en particulier. M. *Vulpi* a connu tous ces sentimens. Il les apprécie, il les compare, & il n'en approuve aucun. Il aime mieux expliquer ce *Diptyque* du mariage de *Ptolemée Evergete*, & de sa sœur Berenice, l'un & l'autre enfans de *Ptolemée Philadelphe*, Roi d'Egypte. Ainsi, selon ce sistême, sur la premiére face du *Diptyque*, le jeune homme sans draperie est le génie de Ptolemée Evergete, qui recherche sa propre sœur en mariage,

ſuivant la coutume qui régnoit alors chez les Egyptiens ; la femme eſt Berenice elle-même, recherchée par ſon frere, le Livre que tient le génie eſt un Mémoire où ſont contenues les belles actions de cette Princeſſe ; car Berenice étoit une Héroïne, un eſprit ſupérieur, une Reine propre à faire le bonheur d'un Empire. *Le petit chien*, animal domeſtique, marque l'alliance contractée dans la même Maiſon. Sur l'autre côté du *Diptyque*, c'eſt Ptolemée lui-même, qui ſe prépare à une expédition militaire. Il porte une lance à la main, il eſt appuyé ſur un bouclier, ſymboles des combats. Berenice paroît encore près de lui, elle a l'air affligé du départ de ſon frere & de ſon époux, elle lui preſſe la bouche de ſon doigt, comme pour empêcher les ordres qu'elle craint d'entendre & qui l'obligeroient de reſter en Egypte, tandis que Ptolemée iroit à la guerre.

Avril 1746.

Voilà donc l'abregé des penſées de M. *Vulpi* ſur ce monument. Il les expoſe toutes dans un grand détail ; il cite en confirmation bien des Vers, de la Proſe, du Grec même. Il paroît que ſes plus forts arguments ſont le témoignage que rend l'Antiquité aux vertus de Berenice, & le trait du départ de Ptolemée auſſitôt après ſon mariage ; tout le reſte dépend de ces deux faits Hiſtoriques. C'eſt aux défenſeurs des autres ſyſtêmes à voir s'il leur eſt poſſible de trouver quelque choſe dans la Fable ou dans l'Hiſtoire, qui favoriſe également leurs opinions. Il ſemble au coup d'œil que cela ne ſurpaſſe point les forces d'un bon Antiquaire, d'un Commentateur érudit, d'un Scholiaſte profond. Mais faiſons comme M. le Cardinal Querini, qui laiſſe le jugement de ce point Littéraire à l'Académie de Cortone.

La troiſiéme Lettre de S. E. eſt pour les *Auteurs des Mémoires de Avril* 1746.

Trévoux. On avoit fait au mois d'Août dernier l'Extrait de l'Edition de *Polus.* M. le Cardinal Querini y étoit comparé aux Prélats qui rétablirent les Lettres en Italie, il y a deux siécles ; on lui donnoit un rang parmi ces illustres Mecenes, on y disoit quelque chose de son ardeur Littéraire, de son affabilité, surtout de cet air d'aisance qu'il prend avec tous les Sçavans de l'Europe, & qu'il veut aussi qu'on prenne avec lui ; c'étoient de petits tableaux, de légéres esquisses, & le Journal ne peignoit point en grand. Cependant le Prélat en a sçu gré, comme si ç'eut été un chef-d'œuvre, une composition finie. Il a témoigné sa complaisance, sa gratitude même, s'il est permis de parler ainsi, par une Lettre imprimée à Bresse le 25 de Novembre 1745 &, pour faire toujours des largesses selon sa coutume, il a inséré dans cette Lettre la Traduction presque entiére du *Poëme de Fon-*

ienoi ; tout cela orné d'anecdotes Littéraires, de traits d'érudition, de compliments tournés en cent maniéres, toutes également fines & délicates. Tel est en bref le présent très-signalé, disons même très-singulier que M. le Cardinal fait aux *Journalistes de Trévoux*. Nous n'en dirons pas davantage sur cet article, parce que la reconnoissance ne peut s'énoncer par un Extrait.

ARTICLE XXXII.

TRAITÉ DE LA CULTURE des Pêchers. A Paris, chez Antoine Boudet, rue S. Jacques, à la Fontaine d'Or. I. Vol. in-12. 160 *pages, sans la Table & la Préface. M. DCC. XLV. Avec Approbation & Permission.*

QUand un Observateur habile ne donne ses propres découvertes qu'après vingt années d'expérience, sur un sujet qu'il a tou-

jours étudié par choix & par inclination, on peut sûrement compter sur ses lumiéres, & prendre sans scrupule ses instructions pour guide dans la même route.

Tel est le Livre dont nous donnons aujourd'hui l'Extrait. L'Auteur ne l'a écrit qu'après une longue suite d'observations, constamment vérifiées par la pratique. C'est un Philosophe Jardinier qui ne donne que des régles également sûres & éprouvées. Il a fait par lui-même toutes les opérations qui étoient à sa portée, il a mis la main à tout, il a planté, semé, taillé, palissé, greffé; son esprit a encore plus travaillé que sa main, les Amateurs ont goûté son Ouvrage, il a passé dans les mains des plus curieux, & c'est à leur sollicitation que l'Auteur a bien voulu le communiquer au Public.

La nature du Pêcher, les différentes espéces de Pêches, le choix qu'on doit faire des meilleures & la maniére de les transplanter;

l'exposition & la nature du sol que demandent les Pêchers ; la maniére de préparer les terres, celle de planter les arbres, de les habiller, de raccourcir, & de rafraichir les racines ; le treillage, la taille, l'ébourgeonement & le palissage dont ils ont besoin, les insectes & les maladies dont il faut les préserver, les intempéries de l'air contre lesquelles il faut les défendre, c'est-à-dire, tout ce qui regarde en général la nature & la culture du Pêcher, est l'objet de ce Traité & ce que l'Auteur développe avec tant d'élégance & d'amenité, qu'il inspire, sans le vouloir, à tous ses Lecteurs son goût & son inclination pour le jardinage. Pressons le détail.

La Pêche, dit notre Auteur, est un des plus excellens fruits de l'Europe ; on en convient assez communément : mais c'est peut-être aussi celui de tous qui demande le plus de soins, & peu de personnes sçavent l'art de le cultiver.

C'eſt ce qu'on apprend ici à peu de frais & avec ſuccès.

L'Auteur veut qu'entre les différentes eſpéces de Pêchers, qui ſont en grand nombre, on n'en choiſiſſe que quinze ou même ſix ou ſept des meilleures, telles que ſont la *Mignone*, la *Violette hâtive*, la *Galande*, la *Pourprée*, l'*Admirable*, & la *Nivette*; ce ſont de toutes les eſpéces de Pêches, celles qui réuſſiſſent le mieux, du moins aux environs de Paris, où l'Auteur a fait ſes expériences. Il veut de plus qu'on les plante dans l'ordre qu'elles ſont nommées ici; ſoit parce que leurs fruits mûriſſant à peu près dans cet ordre, on peut les cueillir commodément, ſans parcourir l'eſpalier d'un bout à l'autre; ſoit pour éviter les longueurs du travail, quand il faut ou les arroſer ou leur donner quelqu'autre façon.

Mais il ne ſuffit pas de connoître quelles eſpeces de Pêches méritent la préference: il faut en-

core sçavoir faire un bon choi
des arbres dans les pepinniere
L'Auteur donne ici des instruction
également utiles & nécessaires
dont la plus sûre est d'y aller soi
même, au défaut d'un ami fidel
& intelligent, & de faire soi-mêm
son choix & son marché.

Les pepinnieres les mieux four
nies aux environs de Paris son
celles de Vitry, de Fontenay au
Roses, & du Pré-saint-Gervais
il est bon de s'y transporter dè
la mi Octobre, parce que les pre
miers venus sont toujours les mieu
partagés. Il faut se faire représent
le catalogue de la pepinniere qu
les Marchands accredités ne man
quent point d'avoir, en parcour
les rangs & s'arrêter, non aux t
ges les plus grosses, ni les plus mi
ces qui ont chacune leurs défaut
mais aux moiennes, pourvû toi
tes fois qu'elles ayent de bo
yeux au dessous de la taille, qu'e
les soient droites, unies, claire
point mousseuses, & qu'elles aye

 à pe

à peu-près un pouce de diamêtre. Les basses tiges se vendent communement 5 s. piece, les demi-tiges 10 ; & 15, les hautes tiges, les payer plus cher, n'est pas sèlon notre Auteur un moyen sûr de les avoir meilleures. Il y a des charlatans dans cette profession, comme dans tous les états de la vie. . . . .

Le choix des arbres étant déterminé, & les arbres transportés, il n'est plus question que de leur trouver une exposition avantageuse. La plus favorable au Pêcher, du moins pour nos climats, est le midi & le levant. Le sol pour être propre à le recevoir, demande aussi des préparations, il doit avoir été défoncé par un beau tems 6 ou 8 pieds du mur, & à 2 3 pieds de profondeur, si le if ou le Roc ne s'y opposent, auquel cas, il faut ne pas al- plus avant, & n'y mettre que Pêchers entés sur pruniers, ne poussent pas en profon-

deur comme les autres. Il faut auſſi rapporter des terres neuves, pour recouvrir le pied des arbres, ou du moins ameliorer les anciennes; choiſir pour cette opération un tems où les terres ne ſoient ni trop ſeches ni trop humides, & obſerver pluſieurs autres précautions qu'on peut voir dans le Livre même.

Vos arbres ainſi plantés, ne demandent plus pour remplir vos eſpérances, que des murs bien entretenus, & de bons treillages avec une culture aſſez médiocre. Sur les deux premiers articles, l'Auteur donne des leçons d'économie, que tout amateur doit ſçavoir & que tout décorateur de Jardin ne doit pas ignorer. Après le treillage, la taille du Pêcher eſt ce qu'il y a de plus important, elle doit ſe faire ſelon notre Auteur, dès le mois de Fevrier & avant que l'arbre ait diſſipé dans des branches inutiles une partie conſidérable de ſes ſucs nourriciers,

qu'on ne peut trop ſoigneuſement conſerver aux fruits. La raiſon en eſt évidente, mais il ne faut jamais tailler l'arbre qu'après l'avoir dépaliſſé, & bien nétoyé de toutes les immondices qui peuvent ſervir de retraite aux inſectes: c'eſt le ſeul moyen de lui faire prendre une belle figure, & de conſerver ſon fruit parfaitement beau, dont les Limaçons ſont ſi friands.

L'ébourgeonement n'eſt pas moins néceſſaire aux Pêchers que la taille même, ſon utilité eſt de procurer au fruit la beauté, la ſureté, & ſur tout une nourriture abondante, en empêchant la diſſipation des ſucs nourriciers dans des branches ſurnumeraires: il ſe fait ordinairement vers la mi-Mai, les bourgeons alors ſont aſſez formés pour fixer notre choix, c'eſt auſſi le tems de *pincer* & *d'arrêter* pluſieurs branches nouvelles qui pourroient ou affoiblir l'arbre ou lui faire prendre une mauvaiſe

figure, ce qui se corrige aisément par le palissage qui doit suivre de près ; cette opération achevée, il faut faire de tems en tems une petite revuë à ses espaliers, soit pour découvrir peu à peu les fruits à mésure qu'ils grossissent, soit pour détourner ce qui pourroit les endommager, soit pour les mettre enfin tout à fait à découvert, lorsqu'ils approchent de leur maturité. Quand une fois l'ébourgeonement est bien fait, rien n'est plus facile que de bien pa sser, c'est-à dire, attacher proprement & avec ordre les branches nouvelles au treillage, tout consiste à bien espacer les branches, à les bien étendre & à leur faire prendre le tour qu'elles demandent, pour former un agréable plein dans toute l'étenduë de l'arbre

. Notre Auteur observe que le petit jonc vert de marais, est le meilleur pour palisser ; celui de Marseille fut-il trempé dans l'eau chaude est encore trop dur, &

n'attache pas si solidement ! la paille dont quelques-uns se servent fait un très vilain effet & arrête mal les branches.

Telles sont en abregé les regles que l'Auteur donne sur la culture des Pêchers. Voici maintenant les remedes qu'il nous fournit contre les Insectes, les intemperies de l'air, & les maladies internes qui les font souvent perir.

De tous les Insectes ennemis, ou si vous voulez, trop amis du Pêcher, le plus dangereux est sans contredit la Fourmi. Le seul moyen efficace de le défendre de ce fleau, est de bien nétoyer l'arbre, après l'avoir dépalissé, d'arracher toutes les feuilles, où cet Insecte aura déposé ses œufs, de pratiquer au tour du tronc un petit canal de cire, qu'on tient toujours plein d'eau, ou de l'entourer d'un gros cordon de filasse, ou de coton bien imbibé d'huile d'aspic; par là on empêche la Fourmi qui ne se pique pas de nager.

de monter plus haut ; elle se retire à l'aspect de l'eau & l'arbre se remet.

Les fruits ont aussi leurs ennemis & leurs destructeurs : de ce nombre sont les Loires, les Rats, les Mulots & les autres animaux de cette espece, qui ruinent quelquefois un espalier entier, de maniere que le maître n'a souvent pas le plaisir de gouter une seule Pêche avant eux. Ce qu'il y a de mieux à faire alors, est de bien boucher tous les trous du mur, de tendre des pieges, & de présenter des appas empoisonnés à tous ces Insectes qui se mêlent de manger nos Pêchers ; les Mouches guêpes ne sont pas moins dangereuses, il n'est pas permis de leur parler de trop près, il faut passer de distance en distance, sur les treillages, des Pêches entamées par d'autres animaux, elle s'y arrêtent & par-là vous préservez vos espaliers.

Il n'est pas moins important de

défendre les arbres contre les chaleurs excessives de l'été, que de les garantir des gélées, des brouillards, & du froid des hyvers. On prévient le premier accident, en arrosant la terre de tems en tems, en jettant au pied de l'arbre beaucoup de litiere pour y entretenir la fraicheur, & en enveloppant les tiges de longue paille qu'on lie avec des osiers. Pour le second, il est un peu plus difficile à parer; on le prévient cependant du moins en partie, en plaçant au dessus de l'espalier en forme de toit, de petits paillassons de 2 pieds de largeur sur 12 ou 13 de longueur, soutenus sur des potences de bois leger, posées de six pieds en six pieds le long du mur, & arrêtées au treillage par des osiers. Ces paillassons doivent rester ainsi placés, depuis le mois de Janvier jusqu'à la fin de Mars ou d'Avril, c'est de tous les moyens employés jusqu'ici pour garantir le Pêcher de la gélée, le plus facile, le moins

couteux & le plus sûr : double raison de le préferer aux autres. L'invention de cette pratique est dûë à M. Girardot ancien Mousquetaire du Roi ; & la perfection à notre Auteur.

Il nous reste à dire un mot des maladies internes des Pêchers ; heureusement elles ne sont pas en grand nombre, la principale est la *Cloque*, cette maladie du Pêcher si fréquente dans nos climats, est l'effet d'un mauvais vent qui fait d'abord recroqueviller les feuilles : elles s'épaississent ensuite, & si on ne les arrache promptement, le mal se communique bien-tôt aux branches, qui ne tardent pas à former une touppe désagréable à la vue, le plus sûr est de retrancher jusqu'au vif tout ce qui en est atteint. La seconde est une espece de *Lepre* qui rend d'abord les fruits noirs & gluans, elle passe bien-tôt jusqu'aux extrémités de l'arbre & de là à tout l'espalier, si l'on ne prend soin de l'arracher

promptement & de faire enduire de chaux vive l'endroit du mur qui lui est opposé; c'est un malade qu'il faut sacrifier, ou vous risquez de perdre tous les plans de votre espalier.

Enfin la troisieme maladie qui afflige le Pêcher, c'est la *Gomme*; le remede le plus prompt, est de retrancher la partie qui en est attaquée, ou même d'arracher tout à fait l'arbre, si le ravage s'étend dans toutes ses branches.

Mais un arbre arraché laisse un vuide désagréable dans un espalier, il faut promptement lui donner un successeur; un amateur prévoyant doit toujours avoir en reserve des plans tout prêts pour regarnir ses espaliers, ce qui prouve la nécessité de faire une petite pepiniere pour remplacer les arbres morts.

Il doit aussi connoître les labours qu'il convient de donner à ses arbres, & le tems propre pour les renouveller. Toute terre

qui n'eſt pas façonnée, ne fera jamais que de maigres eſpaliers, il ne faut pas non plus manquer de les fumer au moins de 4 ans en 4 ans, & même plus ſouvent ſur-tout ſi les arbres ſont vieux & le terrain maigre. Le ſentiment de M. de la *Quintinie* eſt formellement oppoſé à cette pratique, mais il ne ſçauroit prévaloir contre l'expérience qui en démontre conſtamment l'utilité.

Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de nous étendre plus au long ſur un Livre qui n'eſt lui-même que trop court pour ſa bonté. Ce n'eſt, dit modeſtement l'Auteur, qu'un premier eſſai qu'il a hazardé à la ſollicitation de ſes amis, dans le deſſein de continuer d'écrire ſur les autres eſpeces d'arbres fruitiers, ſi le public étoit content de ce premier Ouvrage. Nous pouvons l'aſſurer que la condition eſt remplie de la part du Public, & qu'il ne ſçauroit trop ſe preſſer de remplir ſes

engagemens, parce qu'on ne ſçauroit jouir trop tôt d'un bon Livre.

ARTICLE XXXIII.

RELATION ABREGÉE d'un Voyage fait dans l'interieur de l'Amerique Meridionnale, depuis la côte de la Mer du Sud, jusqu'aux côtes du Bresil & de la Guyane, en descendant la Riviere des Amazones, lue à l'assemblée de l'Academie des Sciences le 28 Avril 1745, par M. DE LA CONDAMINE *de ladite Academie, avec une Carte du Maragnon, ou de la Riviere des Amazones, levée par le même. Volume in-12. pages 216. A Paris, chez la veuve Pissot, Quay de Conti, à la Croix d'or, 1745.*

IL n'eſt nullement douteux que de tous les Fleuves, dont le cours entier eſt connu, le Marañon ne ſoit celui, qui traverſe une plus grande étendue de Pays,

ni auquel un plus grand nombre de Rivieres de la premiere grandeur rendent hommage de leurs eaux. Mais a-t-on des regles bien ſûres pour diſtinguer la veritable ſource d'un Fleuve, dont les eaux reçoivent tant de rivieres, parmi leſquelles il y en a, qui ne lui ſont inferieures en rien avant leur réunion? Il paroît qu'il ne devroit y en avoir qu'une; mais qu'on ne ſuit pas toujours, & que c'eſt ſouvent le hazard, ou le caprice, qui en décide. Cette regle devroit-être ce ſemble, que de deux Rivieres d'égale grandeur, qui ſe joignent, celle, qui ne change point de direction, & qui fait changer la direction de l'autre, doit être cenſée la recevoir dans ſon lit, & l'abſorber. Nous ſçavons qu'on s'y eſt conformé pour le Marañon, pour le Miciſſipi, & pour quelques autres; mais on s'en eſt éloigné quelquefois, & c'eſt ainſi que le Paraguay, qui vient du Nord, perd ſon nom après ſa jonction avec

le Parana, plus large à la vérité à son confluent, mais moins profond, quoique ces deux Rivieres n'en faisant plus qu'une, continuent à suivre la direction de la premiere.

Au reste il ne sera point question dans cet Extrait de ce qui appartient à la figure de la Terre. Quoique M. de la Condamine n'ait jamais perdu cet objet de vûe, en descendant le Marañon, ce qui resulte des observations qu'il a faites pendant ce long & penible voyage, doit être reservé, dit-il lui-même, » pour l'Histoire de notre mesure de la Terre ; c'est-à-dire, de nos observations Astronomiques, & de nos opérations trigonometriques dans la Province de Quito ; Ouvrage dont nous sommes rédevables à l'Académie & au Public, puisque c'est pour ce travail, que nous avons été envoyés.

M. de la Condamine, avant que

quoi les ſatisfaire, qu'il n'a eu en vûe, que de lever la Carte du cours d'un Fleuve, qui traverſe de vaſtes Pays preſqu'inconnus à nos Géographes, & d'en donner une idée dans un mémoire deſtiné pour être lû à l'Académie, par conſéquent qu'il devoit moins ſonger dans ſa relation à amuſer qu'à inſtruire. Mais il nous donne plus qu'il ne nous promet: la Carte, qu'il a miſe à la tête de ſa relation, outre le cours de l'Amazone, marque encore la Topographie de la Province de Quito, priſe de celle des triangles de la méridienne des obſervateurs, de la deſcription des côtes de la même Province, de la route de Quito à Lima, & de Quito à Popayan, de ſes Voyages particuliers & de ceux de M. Bouguer.

Laët s'eſt trompé, & l'autorité d'un auſſi habile homme a induit en erreur plus d'un Géographe, en faiſant deux Rivieres du Marañon & de l'Amazone. An-

toine Herrera & Garcilasso de la Vega, dont Laët s'autorisoit, ignoroient sans doute que dès l'année 1513 les Espagnols appelloient Marañon la Riviere qu'Orellane reconnut en 1539, & sur laquelle il rencontra, dit-il, des Amazones Il est vrai qu'au Perou on ne connoissoit le Marañon, que jusqu'à l'endroit, où il change de cours, & qu'Orellane y étoit entré par une Riviere, qui s'y décharge au dessous de ce changement de direction. Ainsi pendant plus d'un siecle & demi, on ignoroit dans une partie du Perou l'embouchure du Marañon, & sa véritable source dans l'autre. On ne parloit en Europe que du grand Fleuve des Amazones, mais ce n'étoit que sur la relation d'Orellane, & sur celle du P. Christophe d'Acuña, qui l'avoit descendu jusqu'à la Mer, laquelle fut traduite en François en 1682, par M. de Gomberville de l'Académie Françoise. Sanson en publia

de son côté une Carte fort défectueuse, & comme on fut longtems sans avoir rien de mieux, cette Carte fut copiée, avec toutes ses fautes, par les Géographes suivans, & on ne s'avisa point de douter que la source de ce fleuve ne fût aux environs de Quito.

Enfin en 1717, il parut à Paris dans le *XII Recueil des Lettres édifiantes & curieuses* une Carte gravée à Quito dix ans auparavant, & dressée en 1690, par le P. Samuel Fritz, Jesuite Allemand, Missionnaire sur les bords du Marañon, qu'il avoit peut-être le premier parcouru dans toute sa longueur, & on apprit par cette Carte que le *Napo*, qui avoit passé jusques là pour la vraie source de l'Amazone, n'étoit qu'une Riviere subalterne, qui lui rendoit hommage de ses eaux, & que l'Amazone sortoit sous le nom de Marañon du petit lac de *Lauricocha* près de Guanuco, à 30 lieues au Nord Est de Lima, par les on-

2e dégrés de latitude auſtrale ; couloit d'abord près de cent lieues au Nord & enſuite à l'Eſt juſqu'à la Mer ; la Carte de M. de la Condamine eſt conforme à celle du Miſſionnaire, quant à ces deux directions. Dans le détail elle s'en écarte ſouvent, & pour en faire ſentir la difference, l'Académicien François a eu ſoin de ponctuer le cours du fleuve, tel qu'il eſt dans la Carte du Jeſuite Allemand. Il ne ſeroit pas fort étonnant que celui-ci n'eût pas donné à la ſienne toute la juſteſſe poſſible », car, dit M. de » la Condamine, un Miſſionnaire » ſans pendule, ſans lunettes, avec » un petit cercle de bois de trois » pouces de rayon, n'a pû dé» terminer aucun point en longi» tude. D'ailleurs il étoit malade, » quand il deſcendit le fleuve juſ» qu'à Para, & pluſieurs autres » obſtacles, marqués dans ſon » Journal, ne lui permirent pas » de faire les obſervations néceſ-

» faires pour rendre sa Carte exac-
» te ; surtout vers la partie infé-
» rieure du fleuve.

C'est auprès *de Jaën de Bracamoras*, que le Marañon commence de décliner à l'Est, & M. de la Condamine n'y est entré qu'en cet endroit ; d'où il coule presque parallelement à la ligne Equinoctiale jusqu'au Cap du Nord, où il entre dans l'Ocean sous l'Equateur même ; jusqu'à Jaën, il n'est point navigable, quoique, dans l'étenduë de six dégrés de latitude, il ait déja reçu un assez grand nombre de Rivieres ; ou plûtôt de ruisseaux. De Jaën jusqu'à la Mer on compte en droite ligne 30 dégrés en longitude, qui sous cette latitude font 750 lieues communes, évaluées par les détours à mille ou onze cents lieues. Le nombre des Rivieres qu'il reçoit, est prodigieux, plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours, & quelques-unes ne sont point inférieures au Danube & au Nil. Ses bords

nt peuplés d'un grand nom-
le Nations, qui se sont reti-
dans l'intérieur des terres à
ië des Européens; on n'y ren-
re plus que quelques Bour-
s des Naturels du Pays, tirés
eurs bois par les Missionnai-
Espagnols & Portugais, dont
premiers sont établis dans la
ie supérieure; & les seconds
l'inférieure.

rois chemins conduisent de la
vince de Quito à celle de May-
qui donne son nom aux Mis-
s Espagnoles du Marañon. Les
ionnaires Jesuites, les seuls
opéens, qui fréquentent ces
trées, prennent les deux pre-
s & n'ont de communication
la Province de Quito, d'où
artent, que par la Cordilliere,
n'est pratiquable que pen-
quelques mois de l'année,
ù il faut tout faire passer sur
épaules des Indiens. Le troi-
e est par Jaën, le seul par
l'on puisse conduire les bêtes

de charge & de monture. Il est cependant le moins fréquenté, tant à cause du long détour, & des pluyes continuelles, qui rendent les chemins presqu'impratiquables dans la plus belle saison de l'année, que par la difficulté & le danger d'un détroit appellé *le Pongo*; mais ce fut précisement ce qui le fit choisir à M. de la Condamine, curieux de connoître par lui-même ce passage, dont on ne parloit à Quito, qu'avec une admiration mêlée de frayeur, & pour comprendre dans sa Carte toute l'étenduë navigable du fleuve. Il partit l'onzieme de Mai 1743 de *Tarqui*, terme austral de la Meridienne des Académiciens, à cinq lieues au Sud de Cuença. Nous ne sçavons pourquoi l'Auteur dit toujours Cuenca; c'est peut être une négligence de l'Imprimeur.

Il falloit avoir tout le courage, que peut inspirer une forte envie de perfectionner les Scien-

ces, pour entreprendre un tel voyage. La ſeule deſcription des Ponts, ſur leſquels il faut traverſer d'aſſez larges Rivieres, eſt capable de faire frémir. Malgré toutes ces incommodités, l'illuſtre Academicien ne perdoit pas une occaſion d'obſerver, & l'embarras d'une telle route ne l'empêcha point de mettre en caiſſe, & de tranſporter à Cayenne de jeunes plantes de *Quinquina* du coteau de Caxaauma, à deux lieues au Sud de Luxa où croît le meilleur de tous, dans l'eſpérance d'en enrichir le Jardin du Roi à Paris. La plûpart des Villes, où il paſſa, n'en ont plus que le nom, & la même choſe, dit-il, eſt arrivée à la plûpart de celles du Perou, qui ſont éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Arrivé à Jaën, qui n'eſt plus qu'un mauvais Village, il lui fallut faire encore quatre lieues ſur une petite Riviere, ou plûtôt un Torrent, qu'il paſſa

21 fois à gué, & il se rendit à *Sant-Yago*, qui n'est plus qu'un hameau, situé à l'embouchure d'une Riviere du même nom. Le Pongo est entre cette Ville, & celle de *Borja*, qui ne vaut guere mieux, quoique Capitale de la Province de Maynas.

Pongo vient de *Punçu*, qui dans la langue du Perou signifie Porte, & ce nom se donne à tous les détroits, mais par excellence au *Pongo de Manseriché*. c'est un chemin, que le Marañon tournant à l'Est, s'ouvre au milieu de la Cordilliere. Quelques Soldats Espagnols l'ayant découvert, se hazarderent à le franchir, & furent suivis de près par deux Jesuites. Ce qui rend ce detroit si dangereux, c'est que les eaux s'y précipitent, & heurtent contre les Rochers avec un bruit qui effraye. Les Indiens ne s'y exposent que rarement, & vont par terre jusqu'à Borja; pour M. de la Condamine, après avoir attendu à S. Yago que

 les

les eaux du Fleuve fussent plus basses, il les franchit généreusement. Il n'attendit pas même longtems, car en trente-six heures le Fleuve diminua de 35 pieds. Il passa sur un radeau par une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le Roc, & en quelques endroits à plomb. Il fit de cette sorte en moins d'une heure les trois lieuës, que suivant l'estime commune, on compte de Sant-Yago à Borja; mais il observa que sa Voiture, qui ne tiroit pas un demi pied d'eau, & qui par le volume de sa charge présentoit à la résistance de l'air une surface sept à huit fois plus grande, qu'au courant de l'eau, n'en pouvoit pas suivre toute la vîtesse, que cette vîtesse même diminuë considérablement à mesure que la Riviére s'élargit, & dans l'endroit le plus étroit, il jugea qu'il faisoit deux toises par secondes: d'où il conclut qu'on se trompe en comptant trois lieuës de Sant-Yago à Bor-

ja, & en disant qu'on fait ce trajet en un quart d'heure. Ce sont là de ces Observations fines d'un Homme attentif, à qui rien n'échape. Que d'erreurs éviteroient les Géographes, s'ils travailloient toujours sur les Relations de pareils Voyageurs!

Le Canal du Pongo, dit M. de la Condamine, creusé par les mains de la Nature, commence une petite demie lieuë au dessous de Sant-Yago, & va en se rétrécissant, de sorte que de 250 toises au moins, il parvient à n'en avoir que 25, dans son plus étroit. « J'ai » compté à ma montre, ajoûte-t-il, » 57 minutes depuis l'entrée du » Détroit jusqu'à Borja & tout » combiné .... quelqu'effort que » je fasse pour me rapprocher de » l'opinion reçûë, j'ai peine à trou» ver deux lieuës de 20 au dégré » de Sant-Yago à Borja. » Arrivé dans cette derniére Ville, car elle en porte encore le nom, il se trouva dans un nouveau monde, éloi-

gné de tout commerce humain, sur une mer d'eau, au milieu d'un labyrinthe de Lacs, de Riviéres & de Canaux, qui pénétrent en tout sens une Forêt immense, qu'eux seuls rendent accessible. De nouvelles Plantes, de nouveaux Animaux : « ses yeux accoûtumés » depuis sept ans à voir des Mon- » tagnes se perdre dans les nuës, » ne pouvoient se lasser de faire » le tour de l'Horison, sans autre » obstacle que les seules Collines » du Pongo, qui ne tarderent » point à disparoître.

Il remarque encore, que pendant 4 à 500 lieuës, une pierre, un simple caillou est aussi rare, qu'un diamant ; qu'on foule la terre aux pieds, sans la voir, parce qu'elle est si couverte d'herbes touffuëes, de plantes & de broussailles, qu'il faudroit un assez long travail pour en défricher l'espace d'un pied. Les Langues du Pays lui ont paru fort pauvres ; il prétend qu'on n'y trouve pas un mot

propre, qui exprime *vertu*, *juſti-ce*, *liberté*, &c. & il ne peut concilier cela avec ce que Garcilaſſo de la Vega rapporte de la Police, de l'Induſtrie, des Arts, du Gouvernement, & du génie des anciens Peruviens. « Si l'amour de la Patrie, » dit-il, ne lui a pas fait illuſion, » il faut convenir que ces Peuples » ont bien dégénéré de leurs Ancêtres. » Mais il faut ici remarquer deux choſes, 1°. Si la Langue des Peruviens eſt auſſi pauvre, que le dit notre Auteur, qui a eu le tems de l'apprendre, on peut lui répondre, en avouant qu'il y a effectivement bien de la différence entre la ſituation préſente d'un Peuple réduit depuis 200 ans à la ſervitude, & ce qu'il étoit lorſqu'il vivoit en liberté, gouverné par ſes Princes naturels, & ſelon ſes Loix. 2°. S'il parle des Peuples, qui habitent les bords de l'Amazone, ce ſont des Sauvages preſque toujours errants, ſans Loix, ſans Société; il eſt bien naturel, qu'ils ayent

perdu les mots de leur Langue, qui ne tombent point dans leurs discours, ou qui signifient des choses, dont ils n'ont point l'usage: mais pour s'assûrer qu'ils les ayent effectivement perdus, ou qu'ils n'y suppléent point par des équivalents, il faut bien sçavoir leur Langue, & un Voyageur, qui passe, qui tous les jours rencontre des Nations, dont les Langues ne sont pas les mêmes, que celles de leurs voisins, la peut-il sçavoir?

Ce que M. de la Condamine ajoûte, que quelques mots des anciennes Langues d'Orient, qui semblent avoir passé avec de legers changemens dans la plûpart de celles d'Europe, sont communs à un grand nombre des Langues de l'Amérique, a déja été observé par bien des Voyageurs, & a fondé plus d'une conjecture sur l'origine des Amériquains Nous pensons avec lui, que la comparaison des Langues est le moyen le plus sûr pour découvrir la véritable origi-

ne des Peuples du nouveau Monde. Nous l'avons déja remarqué dans nos Mémoires, au ſujet du Journal de l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Nouvelle France*, qui a établi ce principe, en traitant le même ſujet, dans une Diſſertation préliminaire.

Un Miſſionnaire Jéſuite, qui attendoit M. de la Condamine à Borja, lui fit préſent, outre pluſieurs curioſités d'Hiſtoire Naturelle, d'une Carte, qu'il avoit faite des Miſſions Eſpagnoles de Maynas, & d'une Deſcription des Mœurs & Coûtumes des Nations voiſines. Il eſtime cet Ouvrage, & nous en fait eſpérer une Traduction Françoiſe. Il parle enſuite d'une Riviére du *Tigre*, qui vient du Nord, & qui pourroit bien être auſſi grande que le Tigre de l'Aſie, mais qui moins heureuſement placée, ſe perd dans une foule de Rivieres beaucoup plus conſidérables; le lendemain, qu'il l'eût paſſée, il ſe trouva vis-à-vis l'*Ucaya-*

le, qui vient du Sud, & dont la Carte du P. Fritz place la ſource dans un petit Lac, ſitué environ à 15 lieuës à l'Eſt de Lima, & à 29 au Sud-Eſt de celui, d'où ſort le Marañon. Il eſt vrai que cette Riviere vient encore de plus loin, que l'Amazone, que ſes ſources ſont plus abondantes, qu'elle raſſemble les eaux de pluſieurs Provinces du Haut Perou, & que par la même latitude, où le Marañon n'eſt encore qu'un torrent, elle eſt déja une grande Riviére. Il eſt vrai encore, qu'à ſon embouchure elle a plus de largeur que le Marañon, qu'on ne l'a jamais ſondée pour s'aſſûrer qu'elle eſt moins profonde, & qu'en ſe joignant au Marañon, elle le repouſſe, & lui fait changer ſa direction. Pourquoi donc, demande M. de la Condamine, perd-elle ſon nom plutôt que lui? Nous répondons, qu'en ſuivant le principe, dont nous avons parlé au commencement de cet Extrait, c'eſt parce

qu'encore qu'elle repouſſe d'abord un peu au Nord le Marañon, celui-ci reprend bientôt ſa direction, & que l'Ucayale prend entiérement la ſienne, qui le conduiſoit au Nord-Nord-Eſt.

Tous ceux, qui juſqu'ici ont parlé de l'Amazone, mettent au nombre des richeſſes des Pays, qu'elle arroſe, les Plantes ſingulières qu'on y trouve. M. de la Condamine croit bien que l'ignorance & le préjugé ont beaucoup exagéré cet article; mais la grande utilité connuë & averée de pluſieurs ne lui permet pas de douter qu'il n'y eût ici de quoi exercer pluſieurs années le plus laborieux Botaniſte, & occuper plus d'un Deſſinateur. Pour lui, tout ce qu'il a pu faire a été de recueillir des graines toutes les fois qu'il l'a pu. Le genre de Plantes, qui l'a le plus frapé, ſont les Lianes, dont il n'y a aucune eſpéce, à laquelle on n'attribuë quelque propriété particuliére. On en connoît déja plu-

sieurs, & telle est l'Ypecacuana. Les Gommes, les Résines, les Baumes, tous les sucs enfin, qui découlent par incision des Arbres, & les différentes Huiles, sont sans nombre. On y trouve surtout la fameuse Résine *Cahutchu*, qui est fort commune à Cayenne.

Environ 35 lieuës plus bas, que l'Ucayale, le Marañon reçoit du côté du Nord le *Napo*, qu'on a cru d'abord la véritable Amazone, & qui est depuis long tems un grand sujet de procès entre les Espagnols & les Portugais : les Missions Espagnoles en ont beaucoup souffert, & les Portugaises n'en ont point profité. Il est triste que ces prétentions pour les bornes du Domaine de deux Nations Catholiques ne se soûtiennent qu'aux dépens du salut des Infideles. Les Espagnols ont cependant encore une Mission à *Pevas* à douze ou quinze lieuës au dessous du Napo ; la premiére Mission Portugaise n'est qu'à sept journées de marche plus bas,

& se nomme *S. Paul.* Rien de plus pauvre, dit M. de la Condamine, que les Missions Espagnoles du Marañon desservies par les Jésuites, à qui il n'est presque pas possible de fournir les commodités de la vie, à cause de la difficulté des chemins ; au lieu qu'il est très-aisé aux Religieux du Mont Carmel, qui sont en possession des Missions Portugaises, de tirer du Bresil tout ce dont ils ont besoin. Aussi la différence des unes & des autres paroît-elle au premier coup d'œil.

Le nom des Amazones, donné au Marañon, est-il fondé sur une chimere, ou sur quelque chose de réel ? Un Académicien Géographe & Voyageur n'avoit garde de manquer à discuter ce point d'Histoire, & M. de la Condamine le fait en peu de mots avec beaucoup de justesse. Après avoir raproché ses propres recherches de tous les témoignages non suspects des Auteurs & des Voyageurs, qui s'ac-

ordent à attester la réalité de cette République de Femmes guerrieres, il conclut ainsi. « Je sçai
» que la plûpart des Indiens de
» l'Amérique Méridionnale sont
» menteurs, crédules, entêtés du
» merveilleux; mais aucun de ces
» Peuples n'a jamais entendu par-
» ler des Amazones de Diodore
» de Sicile & de Justin: cepen-
» dant il étoit déja question d'Ama-
» zones parmi les Indiens du cen-
» tre de l'Amérique, avant que
» les Espagnols y eussent pénétré,
» & il en a été mention depuis
» chez des Peuples, qui n'avoient
» jamais vû d'Européens. Croira-
» t-on que des Sauvages de con-
» trées éloignées se soient accor-
» dés à imaginer sans aucun fon-
» dement le même fait, & que
» cette prétenduë Fable ait été
» adoptée si uniformément à May-
» nas, à Para, à Cayenne, à Ve-
» nezuela parmi tant de Nations,
» qui ne s'entendent point, & qui
» n'ont entr'elles aucune commu-
» nication? »

Mais où étoient, & où sont ces Héroïnes ? Il est bien à remarquer que tandis que les diverses Relations les placent, les unes vers l'Orient, les autres au Nord, d'autres à l'Occident, toutes concourent à désigner leur retraite au centre de la Guyane, & dans un canton, où, ni les François de Cayenne, ni les Portugais de Para n'ont encore pénétré. M. de la Condamine a néanmoins quelque peine à croire qu'elles y fussent encore, sans qu'on eût de leurs nouvelles plus positives de proche en proche, & soupçonne qu'elles pourroient bien avoir changé de demeure, ou avoir été subjuguées, ou enfin s'être lassées de leur solitude.

Le P. Fritz fait courir Nord & Sud la Riviére Noire, une des plus considérables de celles, que reçoit l'Amazone, & M. Delille l'a suivi en cela : mais notre Auteur prétend, que le P. Fritz n'est jamais entré dans *Rio Negro*, & nous as-

ſure d'après ceux, qui l'ont remonté, qu'il vient de l'Oueſt & court à l'Eſt, en inclinant un peu vers le Sud. « Je ſuis témoin par » mes yeux, dit-il, que telle eſt » ſa direction pluſieurs lieuës au » deſſus de ſon embouchure dans » l'Amazone, où elle entre ſi pa- » rallelement, que ſans la tranſ- » parence de ſes eaux, qui l'ont » fait nommer *Riviére Noire*, on » la prendroit pour un bras de » l'Amazone ſéparée par une Iſle. » Il y a plus d'un ſiécle que *Rio Negro* eſt fréquenté par les Portugais, qui y font un grand commerce d'Eſclaves, & c'eſt à l'occaſion de ce commerce, qu'on eſt parvenu à s'aſſûrer de la communication de l'*Orenoque* avec le Marañon. M. de la Condamine a vû une Indienne des Miſſions Eſpagnoles de l'Orenoque, & le témoignage de cette Femme eſt confirmé par une Lettre du Recteur des Jéſuites de Para, laquelle eſt ſans réplique. L'Auteur de l'*Ore-*

noque illustré, qui en 1741 traitoit cette communication de chimere, a depuis assûré à M. Bouguer, qu'il rencontra à Carthagene, qu'elle ne pouvoit plus être révoquée en doute.

Quant à la maniére, dont elle se fait, voici les conjectures de M. de la Condamine, fondées sur les diverses notions, qu'il a recueillies, & comparées aux Relations; Mémoires & Cartes qu'il a pu découvrir, & sur les récits des Missionnaires & des Navigateurs les plus intelligens. Il résulte, dit-il, de tout cela « qu'un petit Village Indien » de la Province de *Mocoa*, à l'O-» rient de celle de *Pasto* par un » dégré de latitude Nord, donne » son nom de *Caquera* à une Ri-» viere, sur les bords de laquelle » il est situé. Plus bas, cette Ri-» viére se partage en trois bras, » dont l'un coule au Nord-Est, & » c'est le fameux Orinoque . . . . » L'autre prend son cours à l'Est, » déclinant un peu vers le Sud, &

» c'est celui, qui plus bas est nom-
» mé *Rio Negro* par les Portugais.
» Un troisiéme bras, encore plus
» incliné vers le Sud, est l'*Yupara*..
» qui se subdivise en plusieurs au-
» tres.... L'Yupara une fois re-
» connu pour branche du Caque-
» ra...... tout ce qu'a dit le P.
» d'Acugna du Caquera & de l'Yu-
» para, devient facile à entendre,
» & à concilier.

C'est dans cette Isle, la plus grande du monde connu, ou plutôt dans cette nouvelle Mésopotamie, selon notre Auteur, qu'on a long-tems cherché le prétendu Lac doré de *Parimé*, & la Ville imaginaire de *Manoa del Dorado*, recherche qui a coûté la vie à Walter Raleig & à tant d'autres: c'étoit en effet un apas bien séduisant, qu'une Ville dont les toits & les murailles étoient couverts de lames d'or, qu'un Lac dont le sable étoit du même métal. Le raisonnement de M. de la Condamine sur l'origine de cette Fable, mérite d'être lu.

Autre découverte, qui n'est guére moins curieuse. Un peu au dessous de l'embouchure de *Rio Negro* dans l'Amazone, on trouve du côté du Sud celle de *Rio de la Madera* (Riviére du Bois) fort fréquentée par les Portugais, qui en 1741 l'ont remontée jusqu'aux environs de *Sancta Cruz de la Sierra*, Ville Episcopale du Haut Perou. Cette Riviere porte dans sa partie supérieure le nom de *Mamoré*, & c'est là que sont les fameuses Missions des *Moxes*, dont les Jésuites de la Province de Lima ont donné en 1713 une Carte, qui a été insérée dans le douziéme volume des Lettres édifiantes & curieuses. La source, dit M. de la Condamine, la plus éloignée de cette Riviere est voisine des Mines du *Potosi*, & peu distante de l'origine du *Pilco Mayo*, qui va se jetter dans Rio de la Plata. Cela est vrai, si le *Pirapiti*, lequel après avoir changé plusieurs fois de nom, en faisant un grand demi cercle

par le Nord à l'Oueſt, avant que de ſe joindre au *Mamoré*, eſt regardé comme une de ſes ſources, ce qui ne paroît point par l'inſpection de la Carte du Paraguai, où la véritable ſource de cette grande Riviére eſt marquée à plus de 40 lieuës au Nord de *Chuquiſaca*. Or Chuquiſaca, Capitale de la Province *de los Charcas*, où eſt le Potoſi, eſt aſſez loin de la ſource du Pilcomayo & de celle du Pirapiti; mais ces deux Riviéres ne ſont pas éloignées l'une de l'autre, & la communication de l'Amazone avec *Rio de la Plata* n'eſt pas bien difficile.

C'eſt au deſſous de *Rio de la Madera*, que les Portugais commencent à donner à notre grand Fleuve le nom des Amazones; plus haut ils l'appellent *Rio de Salimoës*, ou Riviére des Poiſons, apparemment à cauſe des fleches empoiſonnées, dont ſe ſervent les Habitans de ſes bords. En effet un peu plus bas que la Riviére des

Bois on rencontre à main gauche celle de *Jamundas*, que le P. d'Acugna nomme *Cunuris*, & où il dit, qu'Orellana fut attaqué par les Amazones. Le Fleuve se resserre en cet endroit dans un détroit de 905 toises de large, où le Flux & le Reflux parviennent, quoiqu'il soit à 200 lieuës de la Mer, & même à 360, selon le P. d'Acugna. Les Portugais ont sur ce détroit un Fort, au dessous duquel ils en ont un second sur le bord de la Riviére des *Topayos*, laquelle vient du Bresil. Ces Topayos sont les restes de la vaillante Nation des *Tupinombas*, que nous appellons mal à propos *Toupinamboux*, dominante, il y a deux siécles, dans le Bresil, où ils ont laissé leur Langue. Au reste c'est chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus aisément de ces pierres vertes, ou pierres des Amazones, ausquelles on a attribué de grandes vertus contre la pierre, la Nephrétique & l'Epilepsie, & dont

on a fait un Traité sous le nom *de Pierre Divine*. M. de la Condamine dit qu'elles ne différent ni en couleur, ni en dureté, du Jade Oriental, qu'on n'en connoît point l'origine, qu'elles résistent à la lime, & qu'on n'imagine point par quel artifice les anciens Amériquains ont pu les tailler & leur donner diverses figures d'animaux : car il traite de fable ce qu'on a publié, que cette pierre n'est autre chose, que le limon de la Riviére, auquel on donnoit la forme qu'on vouloit, & qui acqueroit ensuite à l'air cette extrême dureté.

Après avoir passé la Riviére des Topayos, on apperçoit bientôt au Nord à douze ou quinze lieuës dans les Terres les Collines antérieures d'une chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, & dans les sommets desquelles, sont les points de partage des eaux, qui forment les Riviéres de la Guiane & de celles, qui se jettent dans l'Amazone. La tradition du

Pays est qu'elles abondent en Mines de divers Métaux, & que les Amazones s'y sont retirées. Une troisiéme forteresse des Portugais s'appelle *Curupa*, & notre Auteur dit, qu'elle a été bâtie par les Hollandois, lorsqu'ils étoient les maîtres du Bresil : il a voulu dire d'une partie du Bresil, d'où l'on sçait qu'ils ont été chassés par les Portugais, qui avoient conservé l'autre partie.

C'est principalement par rapport à l'embouchure de l'Amazone, que la Carte de M. de la Condamine étoit nécessaire. Elle nous donne surtout une idée bien juste de la grande Isle Marayo, fort défigurée dans toutes les autres Cartes. L'Auteur nous explique aussi très-bien la situation de la Ville de Para. Il nous donne ensuite un petit essai de l'Histoire des Poissons, des Quadrupedes, des Reptiles, des Oiseaux les plus communs sur les bords de l'Amazone : mais on voit bien qu'il avoit

quelque chose de mieux à faire, en descendant ce Fleuve, qu'à s'occuper de ces objets, qui demanderoient, dit-il, un plus long séjour dans ce vaste Pays, & fourniroient la matiére d'un grand Ouvrage.

La description de la Ville de Para est fort curieuse. Les Observations & les Expériences qu'il y fit, & dans toute sa route jusqu'à Cayenne, n'appartiennent plus à l'Amazone, & trouveront mieux leur place ailleurs. Nous ne l'avons consideré ici que comme Voyageur Géographe sur un des plus grands Fleuves du monde, nous nous bornons à la Description, qu'il en fait, d'autant plus que pour le suivre de Para à Cayenne, il faudroit presque le copier mot à mot.

ARTICLE XXXIV.

DISSERTATION Hiſtorique ſur l'état du Soiſſonnois ſous les enfans de Clotaire premier : qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Françoiſe de Soiſſons, pour l'année 1744. *Par M. Gouye* de Longuemare, *Greffier au Bailliage Royal de Verſailles.* A Paris, *chez Chaubert, à l'entrée du Quai des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence* 1745 *in*-12. pag. 158.

ON ne peut trop ſçavoir gré à l'Académie Françoiſe de Soiſſons du zéle qu'elle fait paroître pour l'éclairciſſement des points les plus obſcurs, & des faits les plus reculés de notre Hiſtoire. Les Prix qu'elle propoſe & qu'elle diſtribue avec équité, font éclore chaque année des Diſſertations ſçavantes, également utiles à ceux

qui entreprendront dans la suite d'écrire une nouvelle Histoire de France, & à ceux qui veulent la sçavoir profondément. Elles épargneront aux uns & aux autres bien de la peine & bien du travail, & ils y apprendront en peu de tems ce qui, faute de ce secours, demanderoit la lecture de plusieurs volumes. On souhaiteroit seulement que les sujets de ces Dissertations fussent aussi intéressans pour le reste de la France, qu'ils le sont pour les Habitans de Soissons & du Soissonnois. Les matiéres que l'on y traite ne regardent guéres que ce pays & ses environs. Il est naturel sans doute d'aimer à connoître avant toutes choses le lieu de sa naissance, & les différentes révolutions dont il a été le théatre; l'on espere que lorsque cette Compagnie sçavante aura accordé à sa Patrie tout ce qu'elle croit lui devoir, le reste du Royaume deviendra l'objet de son attention & de ses recherches.

Avril 1746.

On déſireroit encore qu'elle voulût ſe rapprocher un peu plus de notre tems : la premiére race de nos Rois qui eſt celle à laquelle nous prenons le moins de part, eſt néanmoins celle qui ſemble l'occuper uniquement : la ſeconde & la troiſiéme fourniroient cependant des faits bien dignés de notre curioſité, ſi l'on avoit ſoin de les tirer des ténébres où ils demeurent enſevelis.

Quoiqu'il en ſoit, on ne peut qu'applaudir au jugement que cette Académie vient de porter en faveur de l'Auteur de la Diſſertation que nous annonçons. M. *Gouye de Longuemare*, accoutumé à vaincre dans ce genre de combat, avoit déja été couronné l'année précédente, lorſqu'il fixa l'étendue donnée au Royaume de Soiſſons par le partage fait entre les enfans de Clovis.

Voici les queſtions propoſées & diſcutées cette année-ci.

PREMIERE QUESTION.

ARTICLE PREMIER.

De quelles Provinces ou Cités étoit composé le Royaume de Soissons, lorsqu'il échut en partage à Chilperic ?

ARTICLE II.

Quelles furent les augmentations ou diminutions du Royaume de Soissons, depuis qu'il échut en partage à Chilperic, jusqu'à ce que Clotaire II. eut réuni en sa personne toute la Monarchie Françoise ?

ARTICLE III.

Quel fut en particulier le sort de la Ville de Soissons? Quels furent les différens partis qu'elle suivit, les Siéges qu'elle soutint, & les principaux événements qui peuvent la regarder ?

S'il étoit vrai, comme le prétend M. l'Abbé le Beuf, que le Royaume de Soiſſons, lorſqu'il échût en partage à Chilperic, renfermoit le même pays que lorſqu'il fut donné à Clotaire I. il ne faudroit, pour réſoudre le premier Article, que conſulter la Diſſertation de l'Année précédente, qui marquoit l'étendue du Royaume de ce dernier. Mais les paroles de Grégoire de Tours, qui ſemblent favoriſer ce ſentiment, ne ſignifient autre choſe, ſelon M de Longuemare, ſinon que la Ville de Soiſſons, qui avoit été la Capitale du Royaume de Clótaire, fut auſſi celle de celui de Chilperic. L'Auteur aſſigne enſuite les frontiéres des Royaumes de Paris, d'Orleans & d'Auſtraſie, & par ce moyen, il détermine préciſément l'étendue du Royaume de Soiſſons.

Pour répondre au ſecond Article, qui a pour objet les augmentations & les diminutions de ce

Royaume, M. de Longuemare est obligé d'entrer dans un détail assez long des guerres entreprises & soutenues par Chilperic & par Clotaire son successeur. Ces deux Princes virent les limites de leurs Etats plus ou moins resserrées, selon que les armes leur avoient été plus ou moins favorables. Il étoit peu d'années où il n'y eût quelques nouveaux changements, que nous n'entreprendrons point de rapporter ici; ce détail qui peut convenir dans une Dissertation, ne pourroit manquer d'ennuyer dans un simple Extrait.

L'Auteur pour satisfaire au troisiéme Article, rend compte des différens événemens arrivés à Soissons : cette Ville possedée, tantôt par le Roi de Soissons, tantôt par celui d'Austrasie, changea sept fois de Souverains dans l'espace de vingt-neuf ans. Pendant ce tems là, on apperçut plusieurs fois dans le Ciel des parélies, des lumiéres boréales, des cométes & des éclip-

ſes de Soleil, mais M. de Longuemare reconnoît que ces phénoménes ne furent pas particuliers au Soiſſonnois ; cela eſt très-certain, du moins quant aux éclipſes de Soleil, & aux Cometes.

SECONDE QUESTION.

Article Premier.

Quelles étoient les limites du Territoire de Soiſſons, regardé comme Cité.

Article II.

Quelles étoient les limites du Territoire de Soiſſons, gouverné par les Ducs Rauchin & Magnovalde.

On fait voir d'abord, ſur le premier Article de cette Queſtion, que le nom de Cité ſe donnoit principalement aux Villes Epiſcopales, & qu'il comprenoit même tout le Territoire qui en dépendoit, c'eſt-à-dire, tout le Diocèſe. On exa-

mine ensuite les bornes qui sépatoient alors l'Evêché de Soissons de ceux de Rheims, de Laon, de Noyon, de Senlis, de Meaux, de Troyes & de Châalons, & l'on trouve que la Cité de Soissons renfermoit à peu près ce qui en fait aujourd'hui le Diocèse.

Dans le second Article, on prouve par plusieurs raisons, que le Soissonnois, quoique gouverné pendant quatre ans par les Ducs Rauchin & Magnovalde, n'a cependant jamais été réduit en Duché, mais qu'il a toujours conservé son titre glorieux de Royaume. Après avoir ainsi rendu à Soissons la gloire qu'un Historien avoit paru lui enlever, M. de Longuemare fixe les limites de ce pays, dans lequel étoient comprises alors les Cités de Cambray & de Meaux, le Vermandois, la Tierrache & le Laonnois.

TROISIEME QUESTION.

ARTICLE PREMIER.

Quel est le lieu nommé ROSSONTENSIS *dans le Traité d'Andelot?* GREG. TUR. L. 9. C. 20.

ARTICLE II.

Quel est le lieu nommé TRUCCIA *ou* TRUCCIAGO *dans le pays Soissonnois, où se livra la Bataille donnée entre Frédegonde & les Généraux de Childebert.* GEST. FRANC. CAP. 36.

ARTICLE III.

Quel est le lieu nommé LATOFAO, *où Frédegonde avec son fils Clotaire défit l'Armée des enfans de Childebert?* FREDEG. 17. *Est-ce le même que celui nommé* LUFAO? GEST. FRANC. 46. *où Martin & Pepin furent défaits par Thierry & Ebroin,*

Avril 1746.

& qu'un Auteur moderne dit être Lafaux entre Laon & Soissons ?

Cette derniére Question est traitée avec la briéveté convenable à l'intérêt que l'on peut y prendre ; &, si les réponses de M. de Longuemare ne portent pas toutes le caractére de l'évidence, le Lecteur s'en console aisément, les trois Articles qui en sont l'objet, n'ont rien qui doivent piquer beaucoup sa curiosité. Il résulte cependant par les conjectures de l'habile Dissertateur, que le lieu nommé *Rossontensis* dans le Traité d'Andelot, doit être le Gatinois ; & que le *Latofao* de Fredegaire est *Lafaux* entre Laon & Soissons. Quant au lieu nommé *Truccia* ou *Trucciago*, qui fait le sujet du deuxiéme Article de cette question, les conjectures de M. *de Longuemare* peuvent souffrir quelques difficultés. En effet, à ne considérer que la dénomination, on ne s'imaginera pas aisément que de *Truccia-*

go, soit venu le nom de *Bruil*, Village à trois lieuës de Rheims. N'est-il pas plus naturel de croire que *Trucciago* n'est autre chose que *Droissy*, Paroisse à cinq lieuës de Soissons, & non *Troissy* près de Dormans, comme M. de Longuemare le fait dire à M. l'Abbé le Beuf ? Ce dernier, qui est extrêmement exact, & scrupuleux même sur les faits, s'est justifié depuis peu dans une Lettre qu'on trouve (*second Vol. du Mercure de Dec.* 1745) Au reste, dans toute cette Dissertation, qui découvre un homme judicieux & extrêmement versé dans l'Histoire, M. de Longuemare procéde avec tant d'ordre, de clarté & de méthode, qu'il se fait lire avec plaisir, par ceux mêmes qui prennent le moins de part aux affaires du Soissonnois.

ARTICLE XXXV.

PSYCHOLOGIE, ou Traité sur l'Ame, contenant les connoißances que nous en donne l'expérience. Par M. *Wolf.* A *Amsterdam, chez Pierre Mortier ; & à Paris, chez* Cavelier *pere, rue S. Jacques. Vol.* in-12. 1745. *Pag.* 339.

MOnsieur *Wolf*, Membre de plusieurs Académies, qui ont rendu justice à son mérite & à ses talents, a composé un Traité de l'Ame, dont on trouve ici l'abregé. Cet Ouvrage étant écrit en Latin, il n'étoit pas à la portée d'un grand nombre de personnes, qui n'ont jamais appris, ou qui ont totalement négligé cette Langue.

De plus il faut *être fait à la fatigue en matiére de lecture*, pour soutenir celle d'un volume considérable, surtout quand le sujet demande une application conti-

nuelle. Les connoiſſances les plı
précieuſes, on ne veut pas les ach
ter à ce prix. L'Abréviateur doı
nous mettrions ici le nom ave
plaiſir, ſi nous le ſçavions, ayaı
réſolu de faire connoître à ſa P
trie le Traité de l'Ame de M. *Wol*
& de l'y faire gouter, n'a poiı
entrepris de le traduire en entieı
il a mieux aimé raſſembler daı
un petit volume toute la Doctr
ne du Profeſſeur Allemand, ſı
ce qui concerne l'Ame.

Il n'eſt pas autant aiſé qu'o
penſe d'être un bon abréviateur
& on mérite de juſtes louang
quand on réuſſit dans cette eſpéc
de travail. Il eſt certain qu'un bo
Epitomiſte rend un vrai ſervice a
Public : mais en rend-il un à l'Aı
teur quand l'abregé eſt tellemeı
fait, qu'on n'eſt pas tenté de liı
l'Ouvrage entier ?

Quoiqu'il en ſoit, tous les Jou
naliſtes, ſous quelque titre qu
paroiſſent leurs Ecrits, doivent dé
ſirer d'avoir ce talent, & comm

il n'est pas tel qu'on ne puisse l'aquérir par ses soins, il ne faut pas qu'ils les épargnent pour en venir à bout.

Voici la méthode que l'Auteur a suivie dans cet abregé. C'a été, 1°. De s'en tenir à l'emplacement que M. *Wolf* avoit choisi, sans s'écarter des lignes qu'il a tracées, & de donner à tous les matériaux qui entreroient dans l'édifice, la place & l'ordre qui leur sont assignés par le Maitre. 2°. De transporter, mais avec réserve, sur le même fonds quelques matériaux que le Lecteur eut été obligé d'aller chercher ailleurs & dans les endroits qui étoient indiqués. Il étoit à propos d'épargner cette incommodité au Public.

Autant que l'Auteur s'est attaché à la Doctrine & à la méthode de M. *Wolf*, autant s'est-il éloigné de son stile. Tout le monde sçait que ce grand Philosophe, occupé d'objets plus solides, négligeoit le choix des termes & tous les orne-

mens du discours. Son Ouvrage est un champ partagé en compartimens, mais qui ne présente partout que des sables, des rochers, des épines. A cet assemblage peu gracieux & de plus hérissé d'expressions Grecques & Latines, on a substitué le stile simple & uni de la conversation. Cette forme a paru d'autant plus avantageuse, qu'elle donne la liberté d'entrer dans le détail des plus petites choses, ce qu'une autre forme ne comporteroit pas. Tout ce que nous venons de dire appartient à la Préface : entrons à présent dans le corps du Traité.

Nous parvenons à connoître l'Ame ou par la force du raisonnement, en dévelopant tout ce que la raison nous en apprend, ou par l'expérience, en observant avec attention, ce qui se passe en nous. La premiére de ces méthodes est la *Psychologie raisonnée*, & la seconde est la *Psychologie empirique* ou pour user d'un terme

plus intelligible, la *Psychologie expérimentale*; c'est à celle-ci que M. *Wolf* s'est attaché. On peut dire que c'est une espéce de labyrinte où il est entré courageusement, il faut tâcher de saisir le fil qu'il présente à ses Lecteurs, pour marcher en sûreté sur ses traces.

Nous ne sçaurions douter sérieusement de notre existence; nous sentons que nous pensons, que nous avons des idées; si nous en doutions, nous sentirions du moins ce doute, & le sentiment de ce doute, aussi bien que celui de notre pensée, seroit toujours une preuve certaine de notre existence; ce dégré de certitude est si grand qu'on n'en conçoit point un autre qui soit supérieur: & il doit se trouver dans toutes les propositions dont les vrayes démonstrations sont composées.

Il est donc certain à chacun de nous qu'il pense, qu'il a des *perceptions* & des *apperceptions*, pour parler comme Messieurs de Leib-

nitz & Wolf. Ils entendent par *apperception*, la connoiſſance réflé-chie que l'ame a qu'elle penſe, qu'elle a des idées ; c'eſt ce que M. Deſcartes appelle en Latin *conſcientia*.

L'Auteur aime mieux ſe ſervir du mot de *ſentiment*, dans un ſens différent de celui qu'on a coutume d'y donner ; mais les Philoſophes peuvent uſer de cette liberté, pour-vû que ce ſoit avec modération, & qu'ils en avertiſſent.

Si la perception que nous avons d'un objet eſt telle, que nous le diſtinguions aiſément de tous les autres objets, que nous percevons en même tems, cette perception eſt claire ; mais ſi nous ne l'en diſ-tinguons pas aiſément, c'eſt une perception obſcure.

Toute perception claire ou obſ-cure eſt une action de l'entende-ment même, qui ſe repréſente un objet ; car il faut bien diſtinguer la perception de l'idée, qui eſt l'image produite par la perception

de maniére que toutes les fois qu'un objet est représenté à l'esprit, on peut y distinguer trois choses. 1°. L'action de l'esprit, par laquelle se fait cette représentation, & c'est la *perception*. 2°. La représentation ou l'image de l'objet, & c'est l'*idée*. 3°. Le sentiment que l'Ame a de ce qui se passe en elle dans ce moment : c'est l'*apperception*.

L'image de l'objet conserve toujours le nom d'idée, tant qu'elle ne représente qu'un objet particulier, sans considérer ce qu'il peut avoir de commun avec les autres objets de la même espéce ; mais si cette idée vient à représenter cet objet & ce qu'il a de commun avec les autres *individus* de son espéce, l'idée s'appelle *notion*. Comme M. de Leibnitz, qui a le premier saisi toutes ces nuances des idées, & M. Wolf après lui, se servent très-fréquemment du mot de *notion*, il est à propos d'y faire une attention particuliére.

C'est par les sens que nous ac-

quérons les notions des objets qui sont hors de nous, celles de la lumiére & des couleurs, par la vue; celles des sens, par l'ouie, &c. Pour avoir une notion claire, il faut considérer attentivement les images que les sens nous retracent, & observer avec soin par où l'objet qu'elles représentent convient avec d'autres objets, & par où il en est différent. Si après avoir écarté ce qu'il y a de semblable, on connoît distinctement les différences de l'objet représenté, la notion qu'on en a est une notion claire. Si après avoir comme mis à part toutes les ressemblances, nous ne sommes pas en état de distinguer en quoi cet objet differe des autres, la notion ne sera qu'une notion obscure. La clarté & l'obscurité d'une notion peut être plus ou moins grande. On en explique ici les divers dégrés.

Des Sens

Nous avons des perceptions

des objets ſenſibles qui exiſtent dans l'Univers, & nous remarquons que nous n'avons ces perceptions qu'en conſéquence de l'impreſſion que ces objets font ſur nos corps. Par exemple, les objets lumineux affectent l'œil, & nous les percevons dans le moment. Voilà donc deux différents corps : l'un qui fait impreſſion, l'autre qui la reçoit, & il n'eſt pas en notre pouvoir de ne pas ſentir cette différence : il n'eſt pas plus en notre pouvoir de ne pas convenir que le corps, qui reçoit l'impreſſion du corps lumineux, eſt notre corps. Nous avons donc une notion de notre corps, telle qu'elle ſoit, car il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit claire & diſtincte.

De tous les corps, le nôtre eſt le ſeul qui nous ſoit continuellement préſent. Car quoique nous n'y réfléchiſſions pas à chaque inſtant, il n'y en a aucun où nous ne puiſſions nous aſſûrer de ſa préſence. On conclut de cette préſence,

qui n'est jamais interrompue, que ce corps est véritablement le nôtre, puisqu'il nous est toujours présent, sans aucune interruption, pendant que tous les autres corps ne nous sont présens que successivement & par intervales.

Les corps étrangers font sur le nôtre diverses impressions, qui sont accompagnées en nous de la perception des objets matériels & sensibles, produite par ces impressions. Ces perceptions se nomment *sensations*. La faculté d'avoir ces sortes de sensations, se nomme *sens*, & la partie du corps où se passent *les changemens* qui font naître ces perceptions, se nomme *organe*.

Des cinq sens que nous avons, le *toucher* est le plus sûr & le moins délicat. C'est le seul sur lequel les autres corps agissent immédiatement & par eux-mêmes; ils n'agissent sur les autres sens que par le moyen d'un corps interposé. Notre Ame ne connoît la figure des

corps qu'à l'aide des rayons de lumiére qui frappent les yeux ; elle ne reçoit l'impression des corps sonores, que par le frémissement & les vibrations de l'air, qui frappe l'organe de l'ouie : c'est pareillement par les parties subtiles, qui émanent des corps odoriférans, & qui affectent l'organe de l'odorat, que l'Ame les perçoit, & c'est par les particules des alimens, qui, mêlées avec la salive, agissent sur les mamelons de la langue, que l'ame connoît le goût & la saveur de tout ce qui se mange.

Quelque grande que soit l'indépendance de l'Ame, cette indépendance ne va pas, dit M. *Wolf*, jusqu'à changer quelque chose en ses sensations, tandis que l'objet sensible agit sur les sens. On a objecté au Philosophe, que la dépendance où il met l'ame à l'égard des sens est une doctrine préjudiciable à la liberté. Il appelle au Tribunal de la postérité les Auteurs d'une accusation si odieuse : il promet

de dévoiler un jour ce myſtere : en attendant il ſe contente de répondre ici, qu'on n'a qu'à détourner l'organe de l'objet qui le frappe, & on fera ceſſer par là la ſenſation. On peut auſſi exciter en ſoi une ſenſation plus forte, qui empêchera la ſenſation plus foible que cauſoit le premier objet.

On avertit ici très-judicieuſement le Lecteur de ne pas dédaigner la ſimplicité de tout ce qu'on a avancé juſqu'ici. Comme du point & de la ligne dans la Géométrie, on voit éclore les vérités les plus ſublimes, on verra auſſi avec le même étonnement éclore de ces principes ſi ſimples en apparence, les connoiſſances les plus importantes & bien ſupérieures aux notions communes.

La loi générale ou fondamentale des ſenſations eſt, qu'un objet ſenſible ne ſçauroit produire quelque changement dans quelque organe de nos ſens, qu'il ne ſe faſſe en même tems dans notre

ame une sensation, dont toutes les qualités peuvent être expliquées d'une maniére intelligible par le secours ou le moyen de ce changement. Cette loi est fondée sur le grand principe de M. de Leibnitz, qu'on nomme *la raison suffisante*.

Comme ce principe *est la base de toute la science Germanique*, & pour ainsi dire, le mot de ralliement de M. Wolf & de ses Disciples, il est bon d'en donner du moins une idée. Le voici mot pour mot.

Toute chose a sa raison suffisante, pourquoi elle est, & pourquoi elle est telle qu'elle est, & non autrement.

Ce principe ne sera point con-
esté ; mais pour sçavoir qu'une
ose est telle, parce qu'elle a une
ison suffisante d'être ainsi, en est-
beaucoup plus avancé ?

Avril 1746.

DE L'IMAGINATION.

Nous éprouvons à tout moment que l'ame a la faculté de percevoir les objets qui agiſſent ſur nos ſens, & nous éprouvons pareillement, que lors même que ces objets ont ceſſé d'agir ſur nos organes, l'ame peut encore rappeller l'image que ces objets avoient tracée, c'eſt cette faculté qu'on nomme *imagination*; principal inſtrument de nos biens & de nos maux. M. *Wolf donne à l'idée que produit l'imagination le nom de Phantaſma*, phantôme : mais à cauſe du double ſens que ce mot préſente, notre Auteur aime mieux ſe ſervir du mot d'*image* & de *portrait*; d'autant plus que l'imagination eſt le plus vif comme le plus habile de tous les Peintres.

Il eſt certain que nous nous repréſentons plus facilement & plus clairement dans l'imagination ce que nous percevons diſtinctement

par les ſens, que ce que nous ne percevons que confuſément. Mais il eſt encore certain que nous nous repréſentons moins clairement ce que nous nous repréſentons par l'imagination, que ce qui nous eſt repréſenté par les ſens. Les images de la premiére ne ſont pas ſi claires que les idées de ceux-ci. (Le Lecteur a beſoin d'un peu d'attention, ſans quoi il croira trouver ici une eſpéce de contradiction, quoiqu'il n'y en ait aucune.)

On appelle *idée des ſens*, celle qui eſt produite dans l'ame par la ſenſation, c'eſt-à-dire, parce qu'il eſt arrivé tel changement à tel organe; par exemple, l'idée qu'on a du Soleil en le regardant, & qui n'eſt en nous que parce que ſes rayons frappent actuellement l'organe de la vue, eſt une *idée des ſens*. Il faut diſtinguer ces idées des autres idées. On verra dans la ſuite combien cette diſtinction eſt utile.

Quoique nous ne percevions

que confusément un objet par les sens, cette confusion n'empêche pas la clarté, puisqu'une idée peut être tout ensemble claire & confuse ; comme il paroît par l'exemple de la lumiére & des couleurs, mais nous ne nous représentons clairement & sans confusion dans l'imagination, que les objets dont nous avons une idée distincte : si cette qualité manque à l'idée, il arrive que l'idée de l'imagination n'a pas à l'égard du même objet la clarté de celle des sens. Ainsi sentons nous que l'imagination ne nous représente pas le Soleil aussi clairement qu'il est représenté par les sens.

C'est par ces dégrés différents de clarté dans les idées de l'imagination & les idées des sens, que nous distinguons les unes des autres, sans risque de nous y méprendre. Un homme qui veille discerne aisément ce qui n'est que dans son imagination, de ce qu'il perçoit par les sens. Il arrive pour-

tant quelquefois que les ſenſations ſont aſſez foibles pour être dans une eſpéce d'équilibre avec les idées de l'imagination. Le dégré de clarté ou d'obſcurité eſt égal de part & d'autre, & il n'eſt pas impoſſible que la ſenſation ſoit plus imparfaite que l'idée de l'imagination. Lorſqu'aux approches de la nuit, nous voyons de loin un objet qui nous eſt connu d'ailleurs, nous éprouvons que notre imagination nous le repréſente plus clairement que ne fait cette foible ſenſation.

Pendant le ſommeil, toutes les ſenſations étant ſuſpendues, il ne reſte que les idées de l'imagination, qui régne alors en ſouveraine dans ſon petit empire; elle nous repréſente ſi clairement les objets qui nous occupent, que nous doutons d'abord en nous éveillant, ſi ç'a été un ſonge ou une vérité. Il nous faut du tems & de la réfléxion pour nous déterminer,

L'Auteur ſe propoſe ici une ob-

jection qui ne ſe trouve pas dans M. *Wolf*. Toutes les fois que l'imagination ſera en équilibre avec une ſenſation foible, parce qu'elles auront l'une & l'autre le même dégré de force, ou plutôt de foibleſſe, elles ſe détruiront mutuellement : car il en ſera de ces deux eſpéces de repréſentations comme de deux corps dont les maſſes & les viteſſes ſont égales, & qui ſont pouſſés l'un contre l'autre, ſur une même ligne droite : ces deux corps perdront dans le choc tout leur mouvement & demeureront en repos. Cette comparaiſon eſt dans le goût de M. *Wolf*, qui nous apprend lui-même qu'il faut établir des loix pour l'ame, comme on en a établi pour les corps.

L'Auteur ne voit point d'*iſſue* pour ſortir de cet embarras, ſinon de dire, que ce ſera là un de ces momens où il nous ſemble que l'ame ne penſe pas, momens qui ne ſe rencontrent guéres, parce qu'il eſt extrêmement rare que l'imagination & la ſenſation ayent

le même dégré de force ou de foiblesse. Il nous vient en pensée qu'on pourroit répondre, que dans le cas d'une parfaite égalité de force ou de foiblesse, les deux représentations subsisteront ensemble, tant que l'égalité durera. Les deux corps tels qu'on les a supposés, ne pouvant continuer leur course, s'arrêtent nécessairement; mais rien n'empêche que les deux représentations ne subsistent telles qu'elles étoient. L'analogie qu'on veut trouver entre les opérations de l'ame & les mouvements des corps, répand toujours de l'amenité & quelquefois de la clarté dans la Métaphysique; mais elle n'est pas toujours une régle de vérité.

Il peut arriver aussi que la supériorité passe assez rapidement de l'imagination à la sensation & revienne de même de la sensation à l'imagination, ces deux sortes de représentations perdant tour à tour quelque chose de leur clarté, & recouvrant aussi tour à tour ce

qu'elles en avoient perdu : c'eſt, ſelon l'Auteur, ce qui cauſe les perpléxités de l'ame. Dans cet état elle eſt incertaine & flotante : ſes idées ſe croiſent, ſe détruiſent, périſſent & renaiſſent par des variations continuelles. L'Auteur dit ici agréablement, qu'on croira peut-être qu'il s'eſt trouvé dans un de ces tourbillons pendant qu'il a parlé de l'inaction & de la perpléxité de l'ame ; il conſent qu'on mette parmi les jeux de l'imagination tout ce qu'il a avancé en oſant aller plus loin que ſon *Oracle*.

Nous ſommes auſſi tentés d'aller plus loin que l'Auteur, comme l'Auteur a été plus loin que M. *Wolf*, l'exemple eſt contagieux. Seroit-il impoſſible d'expliquer par ce Méchaniſme ces ſcrupules habituels, qui tourmentent ſi cruellement ceux qui y ſont ſujets. Cette incommode diſpoſition ne vient-elle pas de l'opiniatreté avec laquelle les idées de l'imagination & des ſenſations ſe combattent ?

On pourra faire encore un pas plus avant, & prétendre que tout le mal vient de ce qu'il y a quelque chose de défectueux dans les organes; il seroit aisé d'entrer sur cela dans un détail peut-être assez curieux, Du reste on ne veut pas contredire ici les Ascétiques, qui enseignent que les scrupules sont quelquefois une épreuve par où Dieu purifie de plus en plus des ames, même avancées dans la perfection. Quelle peine y a-t-il à le croire? Mais il n'en est pas moins certain que parmi les scrupuleux, il y en a plusieurs qui doivent s'en prendre à quelque défectuosité des organes, cause naturelle du déréglement des sensations. Les Médecins peuvent plus en ces occasions que les Directeurs. Il n'en est pas de même des scrupuleux, qui sont par épreuve dans cet état, le Seigneur donnera, quand il lui plaira, aux Directeurs les lumiéres & les connoissances nécessaires pour faire cesser les incertitudes & les perpléxités.

Enchaînement de pensées diverses.

La Préface est toute entiére du Traducteur. On y trouve le style & le ton d'un homme bien capable de travailler d'après lui-même, sans s'assujettir aux pensées d'autrui. C'est d'ailleurs un éloge assez étendu de l'Ouvrage Anglois & de son Auteur ; il seroit étonnant que cela fût autrement. Traduire ou commenter un Ouvrage, c'est l'adopter ; il est donc naturel d'éprouver alors toute la tendresse d'un véritable pere ; conséquemment le cœur parle, & avec d'autant plus d'abondance, qu'on a son propre choix à justifier.

Le Traducteur au reste, pour mieux assûrer le mérite de son Auteur, pouvoit avoir recours aux faits ; il en est assez qui déposent en faveur du Docte Anglois. Voici par exemple un trait qui vaut bien un éloge. Il y a quelques années que M. *Berkeley* ayant osé attaquer dans la Géométrie du grand Newton * *la Méthode des Fluxions*, le

* Bibliothéque Britannique 1734.

péril parut assez grand aux Newtoniens pour les obliger à se mettre tous sur la défensive; une ligne comme celle là marque combien on jugeoit l'ennemi redoutable.

L'original Anglois n'étant pas entre nos mains, on ne sçauroit prononcer sur l'exactitude de la Traduction; mais nous osons assûrer qu'il a fallu quelque chose de plus qu'une connoissance assez étendue des deux Langues, pour rendre d'une façon sensible un tissù de recherches où l'on a prétendu approfondir, & rapprocher des idées communes, ce que l'antiquité a imaginé de plus mystérieux en fait de systêmes & d'opinions.

Son goût décidé pour la bonne antiquité, fait encore honneur à l'habile Interpréte. C'est avec raison qu'il loue l'application de son Auteur, à développer les opinions de ces grands hommes qu'on peut appeller à plus d'un titre les oracles des Anciens, mais les Philo-

ſophes modernes un peu maltraités à cette occaſion, pourront bien crier au préjugé ; il nous paroît même qu'ils auroient quelque raiſon de ſe plaindre de je ne ſçais quel enthouſiaſme, auquel on ſe livre à leur préjudice.

Ils méritent ſans doute les traits de la plus vive indignation, ces nouveaux Promethées, qu'on voit travailler méthodiquement ſur l'eſſor d'une imagination auſſi inſenſée qu'impie ; mais tous ces Philoſophes que l'on décore du nom de *Méchaniciens*, ne ſont pas également répréhenſibles. Si l'on reproche, avec raiſon, à quelques-uns « qu'avec leurs vertus attractives & répulſives de divers ordres, leurs tendances au mouvement, leurs forces mortes & vives, enfin ce pénible attirail de propriétés inconcevables & inexplicables qu'ils admettent, ils ont jetté ſur toute la Philoſophie une incertitude étrange ; » Ce ſont après tout les moins méchaniciens, & ceux dont le Docteur Anglois

paroît ensuite se approcher davantage. Il faut même convenir que plusieurs modernes, sans rien entreprendre sur les droits sacrés du grand & du souverain Architecte, ont quelquefois assez bien conjecturé; au moins nous ont ils soulagé de quelques erreurs.

Enfin, & c'est la derniére réflexion que nous nous permettons sur la Préface; il est dangereux sans doute de trop accorder à la matiére, mais il n'est pas permis de nier que ce soit une sorte d'être réel existant. Nous ne voyons donc pas dans quel sens on dit « que les » esprits, étant les seuls vrais » Agens, eux seuls sont aussi les » vrais substances; & que le mon- » de corporel n'ayant point une » existence absolue, il ne doit être » regardé que comme un assem- » blage d'apparences. » L'air de systême assez neuf qu'on donneroit à tout cela ne seroit pas un sujet d'éloge pour l'Auteur; mais il est tems de faire connoître le Prélat

Anglois par quelques traits qui soient tout à fait de lui.

M. *Berkeley* expose d'abord ce qui a pû le déterminer à publier les vertus salutaires de l'*eau de Goudron*. La persuasion où il est du fruit que le Public peut recueillir de cette découverte, l'obligation indispensable où est tout homme de travailler pour le genre humain dont il est membre, tels sont les motifs qui ont fait impression sur lui : motifs bien nobles & bien dignes d'un homme consacré par état aux besoins d'une partie considérable d'un grand Peuple. Ensuite l'Auteur vient à la façon dont se prépare l'*eau de Goudron* en Amérique. Sur une pinte de *Goudron*, on verse une égale quantité d'eau froide ; le tout ayant été remué, on le laisse reposer, & chaque verre que l'on tire de cette eau clarifiée se remplace par un autre verre d'eau : mais par cette méthode l'eau se trouve avoir différents dégré de force. Il vaut donc mieux

ſur quatre pintes de *Goudron* verſer quatre pintes d'eau qu'on mêle pendant cinq à ſix minutes avec une cueiller de bois, ou un baton plat. Le vaiſſeau ſe ferme bien; enſuite la liqueur, qu'on laiſſe repoſer deux fois vingt-quatre heures, eſt tirée au clair dans pluſieurs bouteilles qu'on bouche exactement.

Cette infuſion dont on ſe ſert dans les colonies, comme d'un préſervatif contre la petite verole a été employée avec ſuccès en Irlande; & le ſçavant Prélat aſſure que de toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, qui en ont uſé, il n'en eſt point qui n'ait échapé à un mal ſi facheux, on peut boire de cette eau auſſi long tems qu'on veut. La regle générale, c'eſt d'en boire une demi pinte le matin deux heures avant de manger; & le ſoir autant, deux heures après ſouper. Il y a au reſte du plus & du moins pour la quantité & *la qualité,* ſelon que l'eſtomac eſt *plus ou moins* foible.

L'eau de Goudron s'employe encore avec ſuccès pour toutes les autres maladies cauſées par la corruption du ſang. Elle eſt amie de l'eſtomac, guerit les indigeſtions, & comme elle communique une douce chaleur & une prompte circulation à tous les liquides, elle devient un puiſſant *déſobſtruant* dans les maux *Cachectiques* & *Hiſteriques*. C'eſt encore un remede contre la gravelle, parce qu'il eſt fortifiant & *diuretique*; enfin il eſt arrivé que des Hydropiques même ſe ſont bien trouvé d'en faire uſage.

Les faits parlent donc aſſez en faveur du nouveau ſpecifique, M. *Berkeley*, auſſi habile dans la Théorie qu'heureux dans la pratique, découvre dans la matiere même du Goudron, la cauſe des merveilles qu'il opere. On pouroit s'imaginer que le Goudron étant ſulphureux, l'infuſion de Goudron ſeroit capable d'enflammer le ſang; c'eſt au contraire un

baume dont l'esprit acide est réellement volatil, l'eau ne pouvant rien sur la partie resineuse, elle ne doit se charger que de l'acide salutaire.

L'autorité des Anciens vient encore au secours de l'experience & du raisonnement, ils ont toujours regardé le Goudron, comme une grande ressource contre les poisons, les ulceres, la morsure des bêtes venimeuses, les Paralysies, les asthmes &c. On sçait que les écoulemens résineux forment depuis long-tems une classe parmi les drogues de la Medecine. Pline & Théophraste font naître des conjectures assez bien fondées sur le grand usage qu'on faisoit autrefois de ce que Pline appelle *poix liquide* qui est le Goudron; la maniere dont on fait le Goudron dans les colonies de l'Amerique est assez celle des anciens Macédoniens.

L'Auteur compare ensuite la Terebenthine avec le Goudron;

& ne balance pas à prononcer que l'infusion de Goudron a toutes les vertus medicinales qu'on connoît dans la Terebenthine ; ce qui donne occasion de réflechir sur la folie des hommes accoutumés à ne mettre à prix que ce qui est rare, tandis qu'une sage Providence a voulu que les choses les plus utiles fussent aussi les plus communes. Il faut en effet qu'elle soit bien étrange cette folie, si, comme on le prétend, ce baume si vanté de Judée & de Galaad qu'on vend sur les lieux mêmes, le double de son poids en argent, n'a à-peu-près que les mêmes qualités du Goudron, qu'on sçait être au plus vil prix.

Le Goudron étant une espece de suc resineux que distile le Pin, c'est une raison, pour le Sçavant Anglois, de s'étendre sur les differentes sortes de Pin & de Sapin dont parlent les Naturalistes. Delà il dévoile d'une façon ingenieuse, le Méchanisme exquis des

arbres & des plantes ; cette admirable variété des tuyaux capillaires propres à la diſtribution des ſucs néceſſaires à la nouriture de la plante ; ces eſpeces de conduits imperceptibles, mais réels qui repondent aux trachées des animaux aux vaiſſeaux lactés, aux arteres ; (ce qui a fait ſoupçonner à d'habiles Phyſiciens une véritable circulation de la ſeve ;) la compreſſion & l'expanſion alternative de ces mêmes vaiſſeaux, effet de l'action du Soleil, & qui approchent aſſez du mouvement de Siſtole & de Diaſtole, principes de vie dans l'animal.

Cette même action du Soleil, exécute dans toute ſorte de mixte les diverſes opérations de chymie. Elle affine les ſucs groſſiers, volatiliſe les matieres, & remplit l'air d'huiles, de ſels, d'eſprits & d'extraits de tous les corps que nous connoiſſons ; mais il eſt à cet égard une opinion fort ſinguliere dont l'Auteur ne paroît pas éloi-

L'eau de Goudron délaye & atténue les matieres qui cauſent quelques obſtructions, avec moins de danger que le Mercure dont le poids extrême peut affoiblir les Vaiſſeaux élaſtiques & occaſionner les mêmes déſordres contre leſquels il eſt employé. Les ſavons communs, composés de ſels lexiviels & d'huiles, ſont un remede efficace dans bien des maladies: ce qu'ils ont de bon leur eſt commun avec *l'eau de Goudron*, elle opére même plus doucement & avec plus d'efficace. Les raiſons qu'on en donne ſont aſſez vraiſemblables & toujours d'un habile homme. Les eaux Minerales, les cordiaux, la fameuſe plante de *Gen-Sing* n'opérent rien de favorable qu'on ne puiſſe attendre de *l'eau de Goudron*. Elle a même tout l'efficace de l'émetique, dont l'action d'ailleurs eſt dangereuſe, » Puiſque ſelon Platon » dans ſon Timée, les vomitifs & » les purgations ſont le plus mau» vais exercice du monde. » Il ſe-

roit donc assez difficile d'imaginer un remede plus étendu dans son usage & plus salutaire dans ses effets ; c'est ce que fait comprendre un dénombrement de la plûpart des maladies connues, ausquelles on oppose *la seule eau de Goudron*.

Le Scorbut étant un des maux les plus communs & la source de bien d'autres, M. *Berkeley* y fait une attention particuliere ; n'ignorant rien de la nature de ce mal & des differentes sortes qu'une triste expérience a fait découvrir, l'air de persuasion avec lequel il prononce en faveur de son specifique est bien capable de faire impression ; en effet l'épreuve est trop aisée à faire, & le maître qui la prescrit trop habile, pour qu'on refuse d'en courir les risques. Delà il n'est pas étonnant de voir conseiller l'infusion de Goudron, comme un preservatif contre la corruption du sang, aux gens de Mer, aux personnes d'étude ex-

posées à respirer un air trop renfermé, aux femmes du plus grand monde qui deviennent trop souvent, comme l'Auteur s'exprime, *les victimes de l'indigestion & des vapeurs*.

L'infusion de *Gondron* est donc un remede assez universel, & la façon dont l'Auteur en parle est d'un Sçavant fort au-dessus du commun. On trouve dans la suite de l'ouvrage bien des traits plus propres encore à nous faire conjecturer jusqu'où s'étend son sçavoir; mais ce sera beaucoup que de toucher assez legerement les endroits les plus marqués par la singularité des opinions qu'on voudroit y développer. En effet comment réünir sous un seul point de vue tout ce que l'Antiquité la plus reculée enfanta de plus transcendant, sur l'essence divine, la nature de l'ame, l'origine des idées, l'existence des corps? car M. *Berkeley* ne parle que d'après les Anciens admirateurs de Pitha-

gore, d'Hermès, de la Science des Egyptiens & des Mages, il est également disciple d'Heraclite & de Démocrite, de Platon & d'Aristote. Toute opinion est la sienne, dès qu'elle est marquée au coin de l'Antiquité, & qu'on la trouve représentée dans un texte grec.

Cet ensemble tout à fait singulier est nuancé quelquefois de morceaux de Physique fort heureux. Il est vrai que tout Carthesien rigide pouroit dire que les forces attractives trop souvent employées déparent un peu ce qui d'ailleurs est assez ingenieux; mais l'attraction toute puissante est trop semblable aux *Entelechies* merveilleuses de la Vieille Ecole, pour n'être pas du gout de l'Auteur. Initié aux speculations trop sublimes des Anciens & aux heureuses découvertes des Modernes, le Docteur Anglois ne cache point que son inclination le ramene vers les premiers; c'est assez le penchant de tout Sçavant de profession. Est-ce

donc que la vérité est à coup de ce côté là ? Sans manquer respect pour ces oracles vani on peut dire que la chose est a douteuse, les noms apparemm font illusion, peut être s'imagi t on que penser comme eux, c leur ressembler en quelque faç peut-être aussi que ne pas m quer une véneration scrupule pour ces Ouvrages qui ont l'objet d'un étude opiniâtre, ce roit avouer qu'on a bien mal cé son tems, une pareille in nuité couteroit beaucoup à l'am propre.

Cette attraction que l'Aut Anglois reconnoît par tout, l'empêche pas de soutenir que corps n'ont aucune force, au principe intérieur de mouveme selon lui, cet assemblage d'ap rences qu'on appelle Phenor nes, n'est qu'un effet imme de l'action de Dieu. L'imag tion trop vive de l'Auteur, n défendant pas assez contre t

air de contradiction, il ajoute peu après que *pour ce seul agent de l'Univers, il y a comme un instrument universel qu'il applique, qu'il dirige, avec lequel il produit tout ce qui est.*

Cet instrument est le feu, ou le pur Ether. Mêlé avec l'air, c'est la pepiniere de tous les principes & de toutes les formes; C'est en quelque façon l'ame de la nature, on doit lui attribuer également les biens & les maux qu'éprouve l'Univers. » Aussi Aristote a t-il » cru que la Divinité incorporel- » le étoit intimement unie au pur » Ether. Avant Aristote, les Ma- » ges avoient enseigné que Dieu » a pour corps la lumiere, & la » vérité pour ame, toutes les Na- » tions se sont accordées à recon- » noître la toute-puissance du feu, » le culte de Vesta n'étoit autre » chose dans Rome que le culte » du feu.

Nec tu aliam Vestam quam vivam intellige flammam.

„ Les Chinois Lettrés adorent „ le Tien ſous l'idée d'un Ether „ vivant & intelligent. „ Ce n'eſt pas tout encore : M. *Berkeley* va chercher juſques dans l'Ecriture Sainte la tradition qu'il veut établir en faveur du feu ; il en fait cependant l'aveu, tout ce qu'il emprunte des Auteurs Sacrés peut ſe prendre dans un ſens métaphorique: enſuite il fait dire nettement à Diogene Laerce, aux Pythagoriciens, à Ficin que le feu renferme quelque choſe de divin, dont la participation fait contracter aux hommes une alliance avec les Dieux ; qu'enfin le feu le plus pur eſt le Ciel.

On pouroit s'effrayer de voir exalter juſqu'à ce point ce qui n'eſt que pure matiere, mais au fond, l'Auteur n'a peut être point d'autre ſyſtême ſur le feu que celui du fameux *Boerhaave*. Seulement il défigure aſſez étrangement un morceau de Phyſique bien imaginé en le chargeant de parures an-

tiques. Loin de donner dans le materialisme, le Docteur Anglois seroit plutôt capable d'un excès opposé; au moins affecte-t'il un peu trop de mettre sous les yeux du Lecteur les sentimens d'Aristote, de Platon, de Jamblique, peu favorables à la réalité de la matiere. Cela va jusqu'à faire dire à ces Maîtres si respectables, que le monde corporel ne contient pas l'ame; mais qu'il y est contenu: néanmoins il assure ailleurs que l'ame n'existe qu'enveloppée d'une espece de vehicule & que ce vehicule est l'éther. A travers un amas d'opinions qui forment un contraste des plus bizares, on peut voir que le Docteur Anglois pense assez sainement sur l'existence d'un Etre nécessaire & intelligent. Il s'attache même à purger d'atheisme quelques anciens qui en ont été soupçonnés, mais on ne sçait à quel dessein il repete si souvent que „ selon les Platoniciens, „ l'unité étant immuable & indi-

» viſible, elle exiſte véritablement,
» ce qui ne convient aux autres
» choſes qu'autant qu'elles parti-
» cipent de cet un qui donne à
» tout l'unité, la ſtabilité, la réa-
» lité.... Que l'Etre & l'unité
» ſont la même choſe, que Dieu
» ſeul exiſte.... Que nos ames ne
» participent à l'exiſtence, qu'au-
» tant qu'elles participent à l'u-
» nité. »

Il y a dans tout cela un air de profondeur ou d'obſcurité qui fait toujours apréhender que l'on ne prenne pas le ſens de l'Auteur. Car malgré tous ſes efforts, pour faire éclater les vérités lumineuſes qu'il apperçoit dans les Anciens, M. *Berkeley* nous paroît preſque par-tout un autre Jupiter *aſſemble-nuages*. Ainſi ſans former d'attaque dans les formes, nous oſons aſſurer que la plûpart de ſes ſentimens mieux dévoilés pourroient être des erreurs bien groſſieres; & s'il étoit vrai que c'eſt le fruit de ſes profondes meditations ſur les

ouvrages des Anciens, on diroit avec plus de raison que les habitans d'Abdere.

..... La lecture a gaté Democrite,
Nous l'estimerions plus, s'il étoit ignorant.

Tel est donc à peu près cet ouvrage sur l'infusion de *Goudron*, qu'on nous dit, avoir fait tant de bruit en Angleterre. L'Auteur y paroît d'abord un Médecin expérimenté, quelquefois un Physicien ingenieux, un Chymiste habile, toujours un Sçavant profond, un homme d'une imagination forte, quoique peu reglée; mais on souhaiteroit plus d'ordre & de netteté, une façon d'écrire moins décousue, plus d'exactitude dans des matieres, qui intéressent tout à fait la Religion; & moins de dissonance enfin dans les opinions qu'on peut regarder comme assez indifferentes.

ARTICLE XXXVII.

SAGGI DI DISSERTAZIONI Academiche publicamente lette Nella nobile Academia Etrusca dell'antichissima citta di Cortona. Tomo 2 in-4. p. 228. In Roma, a spese de Pagliarini Mercanti-Librari a Pasquino. C'est-à-dire, *Essays de Dissertations Academiques, lues publiquement dans l'Academie de Cortone. A Rome & se vend à Paris, chez Cavelier Pere, Rue S. Jacques.*

LE second Tome dont nous allons rendre compte au Public, contient douze Dissertations Academiques. M. *Annibal Olivieri* Gentilhomme de Pesaro, nous apprend ses conjectures sur quelques monumens Pelasgiens. Le premier de ces monumens est une table de Bronze, où sont gravées les figures d'Apollon & de Diane. On les reconnoît aisément, le pre-

mier à sa Couronne de rayons & à sa Lyre qu'il tient d'une main ; la seconde au Croissant qu'elle a sur la tête. On lit au haut de la Table *Apollini Clatra*, & au bas une inscription dont les caractères sont connus de tous ceux qui sçavent lire, mais les mots sont entendus de très peu de personnes, si même ils sont intelligibles à quelqu'un.

M. *Spon* a mis ce monument dans son livre (*Miscell. erudit. Antiq. editionis Lugdun.*) Un Antiquaire célebre a prétendu que cette table étoit du tems de Romulus, mais il s'est fait à lui-même une forte objection, à laquelle il n'est pas aisé de répondre. Denis d'Halicarnasse assure que, même sous le Regne de Tullus Hostilius, troisiéme Roi des Romains, il n'y avoit point encore de tables de Bronze. On voit par Tite-Live que le Traité conclu entre Tullus Hostilius & les Albains, ne fut point gravé sur ce metal. Quelle

apparence y a t'il donc qu'on s'en fut ſervit auparavant pour des choſes de beaucoup moindre importance ?

Le même Antiquaire, c'eſt M. le Marquis Maffei, a jugé que la figure à qui dans la Table on donne le nom d'Apollon, étoit *Oſiris*, ce que le boiſſeau placé ſur ſa tête rend aſſez vraiſemblable, & que l'autre figure étoit *Iſis* : le ſiſtre qu'elle tient d'une main, & la fleur de *Lotos* donnent lieu de le conjecturer, cependant comment ſe perſuader que ces deux Divinités Egyptiennes fuſſent connues & reverées dans Rome dès ſes commencemens ? De plus, ne ſçait-on pas combien la Republique fut ennemie de toute Religion étrangere pendant pluſieurs ſiécles ? Tite-Live rapporte quelle fut l'inquietude du Sénat, quand il fut venu à ſa connoiſſance qu'il s'étoit introduit dans la Ville, des Dieux & des céremonies Etrangeres, il ordonna qu'on abolît ces

nouvelles Religions, & qu'on ne souffrit que les Dieux Romains, avec le culte qu'on avoit coutume de leur rendre. Le même Historien déclare que Romulus ne permit le culte d'aucune autre Divinité Etrangere que d'Hercule. L'autorité de *Victor* qui met dans le sixiéme quartier de Rome, un Temple dédié à *Apollon* & à *Clatra* (ce sont les noms des deux figures) n'est pas considérable. Cet Auteur a décrit Rome telle qu'elle étoit de son tems, non telle qu'elle fut du tems de Romulus, & l'on peut assurer que l'ancienne Rome fut moins connue dans le siécle de Victor qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Si la Table de Bronze n'est pas de l'Antiquité de Romulus, de quel tems est-elle donc? Varron cité par S. Augustin, *Liv.* 4 *de Civit.* nous apprend que les Romains pendant cent soixante & dix ans, n'eurent aucun simulacre de leurs Dieux. Plutarque & Tertullien rendent le même témoigna-

ge, s'il y a eu pendant tout ce tems quelque ſtatue, elle aura été d'un travail bien groſſier & d'une matiere bien commune. Juſqu'à la conquête de l'Aſie, les Romains, nous le ſçavons de Pline, n'adorerent que des Dieux de bois. Le monument en queſtion ſans parler du metal, eſt mieux travaillé.

De plus, dans chacune des deux figures, on a raſſemblé les ſymboles de pluſieurs Divinités. L'Apollon ne tient pas ſeulement ſa lyre d'une main, ce qui eut ſuffi pour le diſtinguer, il tient de l'autre main la foudre, qui déſigne Jupiter; il a ſur la tête le boiſſeau qui appartient à *Serapis*, & plus haut la roue de Néméſis. La ſeconde figure n'eſt pas moins chargée de ſymboles.

N'a-t-on pas droit d'en conclure que cette Table eſt du tems où l'on fit des ſtatues qui repréſentoient pluſieurs Divinités, & qu'on appelle parmi les Antiquaires, *ſigna Panthea*? M. le Senateur

Bonaroti, dans la préface de ses Médaillons, fixe le commencement de cette espece de statue au tems où les Chrétiens insultoient les Philosophes sur leur idolâtrie, & les poussoient vivement sur la multitude de leurs fausses Divinités ; ceux-ci eurent recours aux superstitions des Chaldéens, des Egyptiens, & des Grecs, & essayerent de justifier, par de fréquentes allegories, leur ridicule Théologie.

On fait ici une observation qui rend la Table de Bronze un peu suspecte : les deux inscriptions ne sont pas du même tems. Celle qui est au dessus des figures, *Apollini Clatra*, convient au siecle d'Auguste, mais celle qui est au bas est d'un stile si barbare qu'elle n'eut pas été moins inintelligible sous Auguste, qu'aujourd'hui. L'Auteur soupçonne que la Table en question pourroit bien être composée de deux lames ou plaques, si adroitement jointes ensemble,

qu'on n'en a pas la moindre défiance. Les deux figures & l'inscription *Apollini Clatra* sont le vrai monument antique, l'inscription inferieure est peut-être une lame de bronze si bien unie à la Table qu'on ne s'en apperçoit pas. Les fabricateurs de pareilles fraudes sont les plus rédoutables ennemis des Antiquaires, des Médaillistes, des Sculpteurs & de plusieurs autres artistes, qui n'ont rien omis pour se mettre en état de discerner le vrai du faux. Quand on a eu le malheur de tomber dans le piége de cette espece d'imposteurs, on a le chagrin de voir qu'il en a couté beaucoup, pour faire rire le Public à ses dépens. On explique dans la même Dissertation plusieurs autres monumens. Par-tout la même érudition, la même application, la même sagacité

La seconde Dissertation est du même Auteur que la premiere; M. *Annibal Olivieri*, Gentilhomme de Pesaro, y explique deux

Médailles qu'il prétend avoir été frappées chez les Samnites, peuples qui habitoient la terre de Labour & la Principauté Ultérieure dans le Royaume de Naples. L'une & l'autre Médaille ont une *tête Casquée* avec une legende en caracteres Etrusques ou Pélasgiens. M. Olivieri est persuadé qu'elles ont été frappées à l'honneur de la même personne, & que ce fut dans le tems de cette guerre sanglante que plusieurs peuples d'Italie alliés ensemble firent aux Romains.

On explique dans la troisiéme Dissertation, qui est de M. le Chevalier *Lorenzo Guazzesi*, une inscription Antique. Parmi un très grand nombre de pierres ornées d'inscriptions, qu'on a déterrées à *Arezzo* sa patrie, & dont on a copié les inscriptions, il y avoit une pierre qu'on a vue long-tems dans la Tribune du vieux Dôme, pendant que cet Edifice subsistoit, & dont l'inscription en caracteres

Etrusques étoit *Lar Cilnius Juni nis Sacerdos*. Le Docte Académicie désaprouve les diverses interpré tations que d'habiles Critiqu ont données du mot Etrusque *Lar*, il montre aisément que c mot n'avoit pas le même sens qu celui de *Roi*, puisqu'on lit dai Ciceron, dans Plutarque, dai Servius, *Lar Porsena Clusinus Rex Lar Tolumnius Veientium Rex*. Ce Ecrivains auroient ils ajouté mot *Rex*, si *Lar* eût signifié la m me chose? Tous les tombeau qu'on a trouvés dans l'Etrurie av des Epitaphes, où on lit ce mot, s roient les tombeaux d'autant c Rois, il est plus probable qu *Lar* étoit un de ces prénoms do usoient les Romains.

On ne doit pas être surpris qu y ait eu dans l'Etrurie des Prêtr de Junon, cette Divinité y étc très reverée & on y avoit éle plusieurs Temples à son honneu sous les noms d'*Argiva*, de *Cupr*, de *Sospita*, de *Feronia* & de *L*

cinia, les ſtatues & les *Pateres*, eſpece de baſſins deſtinés aux céremonies de Religion, ne permettent pas d'en douter, le nom Etruſque de la Déeſſe étoit `Eris, qui reſſemble aſſez à l'HPA des Grecs.

La quatriéme Diſſertation eſt encore du Chevalier *Lorenzo Guazzeſi* d'Arezzo, il s'y propoſe de faire connoître les Amphitheatres des Toſcans & principalement celui d'Arezzo, qui fut de la plus grande magnificence, mais que le tems & les hommes ont tellement ravagé, comme à l'envi, qu'il ne ſemble pas poſſible d'en tracer le plan. Pluſieurs ont cru qu'il n'y avoit point eû d'Amphithéatre en cette Ville, avant celui de *Taurus Curion* & de *Ceſar*. Ils ont encore prétendu qu'il n'y avoit jamais eû dans toute l'Italie aucun autre Amphithéatre que ceux de Rome & de Verone. Ces préventions n'ont point arrêté l'Auteur, il n'en eſt pas moins perſuadé que cette

ſuperbe Fabrique, dont il ne reſte aujourd'hui que peu de choſe à Arezzo, eſt l'Ouvrage des Anciens Toſcans, peuple très-puiſſant & qui dominoit par toute l'Italie avant les Romains. Un grand nombre de monumens qu'on admire en divers lieux de l'Etrurie, & dont on ne conteſte pas à ſes anciens Habitans la gloire d'en être les Fondateurs, montrent de quoi ils étoient capables en ce genre.

Si les hiſtoires des Etruſques, leurs livres de Religion, les Tragédies de Volumnius, s'étoient conſervées juſqu'à nous, comme tant d'Hiſtoires Grecques & Latines, nous aurions bien des connoiſſances qui nous manquent; avec le ſecours de ces Ouvrages, malheureuſement perdus, nous ſerions tout autrement inſtruits de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'ancienne Toſcane. La ſeule reſſource qui reſte aujourd'hui aux Académiciens de Cortone, c'eſt de

consulter les monumens qu'on a déterrés & qu'on déterre encore assez souvent, & de rassembler ce que les Ecrivains des peuples voisins nous ont appris d'un Royaume si florissant. Voilà les seuls moyens qu'on ait pour dissiper, du moins en partie, à force de critique & de sagacité, les tenebres répandues sur ces siécles si reculés.

Peut-on conclure de ce qu'il n'est parlé dans aucun ancien Auteur, des Amphithéatres de l'Etrurie, & de ce que les Romains ne commencerent que fort tard, à avoir des Spectacles, qu'il n'y avoit chez les Toscans, ni Spectacles ni lieux où l'on s'assemblât pour y assister? Il est constant que ce fut des anciens Toscans, que les Romains prirent les flûtes, les timbales, plusieurs autres instrumens & généralement toute la Musique propre du Théatre & des Sacrifices. L'an de Rome 389 on fit venir de la Toscane des

Histrions à l'occasion de la peste qui ravageoit cette Ville ; c'étoit disoit-on pour appaiser les Dieux sans doute par des jeux institués à leur honneur, mais on ne sçauroit guere douter aussi, que ce ne fut pour temperer un peu la tristesse & la désolation par l'amusement des Spectacles. On a encore des urnes & des vases de fabrique Étrusque où l'on voit des *Histrions* avec le soc, le cothurne, le masque sur une espece de Théatre, & il paroît par la Grotte nouvellement découverte à *Chiusi* que ces sortes d'Acteurs dans les premiers tems se peignoient le visage, à quoi il faut ajouter qu'on conserve encore aujourd'hui de petites *Planchettes*, qui servoient de billets pour entrer librement dans l'endroit où se donnoit le Spectacle.

Il y a ici beaucoup de recherches curieuses que nous passons à regret pour venir à l'Amphithéatre d'Arezzo. On connoît par les vestiges qui se remarquent encore

qu'il étoit de figure à-peu-près ovale. L'Auteur n'a pas osé déterminer la grandeur de l'Edifice, parce que plusieurs pans de muraille à quelque distance les uns des autres, font craindre que ce qui est enterré ne soit d'une autre figure que ce qui paroît. On voit encore les arcades & les voutes des corridors par où passoient les Spectateurs & sur quoi, selon les apparences, portoient les dégrés où l'on étoit assis. C'est par nécessité que nous finissons ici brusquement notre Extrait. Mais ce ne sera pas sans rendre à M. *Lorenzo Guazzesi*, le témoignage qui lui est dû, d'avoir une connoissance très étendue de l'Antiquité: Il est à souhaiter qu'il continue, comme il commence; ses Ouvrages dureront plus & feront plus d'honneur à sa Patrie, que tous les Amphithéatres.

Dans la cinquiéme Dissertation M. Pierre-François *Foggini*, Docteur de Florence, rend compte

d'une *Patere* Etrusque où l'on a représenté la naissance de Pallas, qui sortit de la tête de Juppiter, cé maître des Dieux est entre deux Déesses, dont l'une le soutient & l'autre aide Pallas à venir au monde. On n'a point oublié le Dieu, qui d'un coup de hache contribua à ce merveilleux accouchement. Fut-ce Mercure? Fut-ce Vulcain? C'est ce qu'on discute sur les témoignages des Anciens, aussi bien que plusieurs autres points de sa dépendance des Antiquaires.

Dans la sixiéme Dissertation, M. Gregorio *Redi* d'Arezzo s'attache à ce qui concerne les *Dieux Adhérens*. On trouva du tems d'*Ottavio Melchiorri*, à *Cajazzo*, autrefois *Calatia*, un Autel consacré *aux Dieux Adhérens*. Cet Ecrivain en parla dans un Ouvrage qui est devenu très-rare. Jean-Baptiste *Doni* n'oublia pas cette Inscription dans son Recueil, publié par le Docteur Antoine-François *Gori*.

L'auteur est bien persuadé que

c'étoit la coutume de donner aux Dieux les noms de *Prochains*, de *Voisins*, & autres semblables, d'où il se conclut naturellement qu'on les appelloit aussi *Adhérens*, quand le Temple de la Divinité touchoit à quelque maison qui étoit décorée par cette proximité.

Il arrivoit aussi qu'un Quartier, ou du moins plusieurs Maisons de quelque Ville, se mettoient sous la protection du Dieu dont le Temple étoit situé dans le voisinage. C'est ce qu'on prouve suffisament par cette Inscription

Posita spes sum
Felix viciniæ
Dedicatum.

Le célébre Antiquaire, Jean-Baptiste *Doni*, a cru que c'étoit l'Epitaphe de quelque Chrétien; mais il s'est trompé, puisque *Gruter* nous assûre qu'elle se trouvoit sur le côté d'un petit Autel, où l'on voyoit sur le devant *spei Aug. Sacr.*

L'Auteur rapporte ensuite un

grand nombre d'Inſcriptions ſi
gulieres, parmi leſquelles on e
lit une qui ſe conſerve dans le Co
lege Royal des Nobles Penſio
naires de Palerme, & qui n'avo
pas encore été communiquée a
Public. Le P. Antoine Marie *Lu*
Jéſuite très eſtimé pour ſa granc
application à l'étude de l'Antiqu
té, la fit connoître à l'Auteur
qui ſoupçonne qu'elle eſt de la f
çon de ces demi-Idolatres & dem
Chrétiens, qu'on nomma dans le
temps, *Gnoſtiques*, *Valentinien*
Baſilidiens.

M. Louis-Antoine Muratori
ſçavant du premier ordre, Bibli
thécaire du Séréniſſime Duc c
Modéne, eſt Auteur de la ſeptiém
Diſſertation ſur la hache ſépulcr
le des Anciens. On commence p
dire quelque choſe de la fameu
formule, *ſub aſciâ dedicavit*, aprè
quoi on expoſe les divers ſent
mens des plus habiles Antiquair
ſur ce ſujet. Ces haches gravé
ſur les Sépulcres, n'étoient p

toutes de la même figure. Les Journalistes de Trévoux, à qui l'on fait l'honneur de les citer ici, en produisirent une dans le mois de Mai 1715, qu'on avoit découverte à Lion, & qui est bien differente des autres.

Il faut donc trouver une explication qui convienne à toutes ces espéces de haches. M. Muratori juge qu'il y a deux opinions plus vraisemblables que les autres. La premiére a déja été proposée par *Pierio Valeriano*, qui prétend qu'on gravoit une hache sur les Sépulcres, comme un signe de priére ou de menace, pour empêcher qu'on ne détruisît les tombeaux : ce qui seroit capable d'abolir la mémoire des morts. M. de Valbonais, premier Président de la Chambre des Comptes à Grenoble, a été de ce sentiment, comme on voit par deux de ses Lettres qu'on cite ici, & que l'on trouve dans les Mémoires de Trévoux aux mois de Mai & de Juin de 1715. Un sçavant

Italien, *Monsignor del Torre*, Evêque d'Adria, qui a travaillé avant lui sur ce sujet, a produit dans son Ouvrage sur *Antium* deux Inscriptions d'Aquilée qui semblent décider la chose. Dans la premiére on lit :

Si quis hanc arcam vendere aut emere,
Aut exacisclare volet, tum pœna nomine
Hs. XX. Reipubl. Aquil. dare debebit.

La Seconde Inscription :

Si quis hanc arcam
Aperuerit, aut exacisclaverit,
Et aliud corpus posuerit,
Inferet Fisco, &c.

Il paroît par ces Inscriptions, qu'*Ascia*, d'où vient *Acisculum* & *Exacisclare* étoit un instrument qui servoit du moins par un de ses côtés aux Maçons, soit pour bâtir, soit pour démolir. M. Muratori est persuadé qu'on gravoit une hache sur les sépulcres, parce qu'on les consacroit *sub Asciâ*, pour avertir les héritiers du lieu où ils

étoient ſitués, d'en nettoyer les environs de ronces & d'épines, à quoi la hache étoit un inſtrument propre. De quelque figure qu'elle fut, c'étoit à peu près la même choſe.

Le R. P. Jean-François *Baldini*, Clerc Régulier de la Congrégation des Somaſques, a entrepris dans la *huitiéme Diſſertation* d'expliquer l'uſage d'un grand nombre de petits vaſes de terre, trouvés dans une voute ſépulcrale de la vigne de S. Ceſaire à Rome, les Antiquaires la liront avec plaiſir. Nous ne nous étendrons pas plus ſur la neuviéme Diſſertation du P. Joſeph Roco *Volpi*, Jéſuite, car nous craignons extrêmement qu'on ne nous accuſe d'acception de perſonnes. Le P. *Volpi* a travaillé d'après le plan du P. *Kirkher* ſur la Maiſon de plaiſance de Manlius Vopiſcus, Citoyen Romain, riche, ſçavant, & Poëte de réputation; Stace en a fait la deſcription. Nos Poëtes, à moins que le

tems & les talens d'Amphion ne reviennent, n'auront jamais, ni aux Champs, ni à la Ville de pareils Edifices.

M. Antoine *Cocchi*, Florentin, Médecin & Antiquaire *du Sérénissime Duc de Toscane*, a recherché dans la dixiéme Dissertation l'usage extérieur que les Anciens faisoient de l'eau froide sur le corps humain. On a une double obligation aux Sçavans, qui ne se bornent pas dans l'étude de l'Antiquité, à satisfaire la curiosité, mais qui se proposent dans leurs découvertes, d'être utiles à la santé des hommes.

L'onziéme Dissertation qui est de M. Philippe *Venuti*, Chanoine de Cortone, nous instruit de ce qui concerne ces espéces de petits Temples ou Chapelles que les Anciens bâtissoient à différentes occasions.

La douziéme Dissertation est de Monseigneur Juste *Fontanini*, Archevêque d'*Ancire*, sur quelques

Inscriptions singulieres. Il ne nous en coute pas peu de ne pouvoir entrer à notre gré dans un plus grand détail, sur des sujets qui seroient du gout de tant d'honnêtes gens.

ARTICLE XXXVIII.

LETTRE AU P. B. J. sur l'Ouvrage de M. Deparcieux.

La Lettre suivante nous a été adressée depuis peu, elle contient une objection contre le Livre de M. Deparcieux, dont on a donné l'Extrait au mois de Février. Comme la matiére est assez intéressante, on souhaite trouver dans un autre Volume de nos Mémoires la réponse à cette objection. Nous donnons de suite la Lettre que nous avons reçue, hors les cinq ou six premiéres lignes, qui sont un compliment sur le fond, la maniére, & surtout la célérité du Journal de Trévoux. Les Auteurs se croiront toujours trop payez de leurs

soins, si le Public trouve, dans le Mémoires de chaque mois, quelqu chose qui lui fasse plaisir, quelqu chose qui serve à la perfection de Sciences & des beaux Arts.

MON RÉVÉREND PERE,

Dans la lecture de votre Journal du mois de Février, je me sui attaché à l'Extrait que vous nou avez donné de l'Ouvrage intitulé *Essai sur les probabilités de la duré de la vie humaine.* Quoique l'Auteur, qui est un grand Géométre se soit répandu dans des réfléxion profondes, & des observations laborieuses fort étudiées, & qui pa roissent même vraisemblables; j'a trouvé dans cette matiére une dif ficulté qui m'a paru un problêm difficile à résoudre : je vais pren dre la liberté de vous en faire u précis, que je vous prie de faire in sérer dans vos Mémoires prochain

Les moyens qu'il employe pou

parvenir à prouver son objet sont de trois natures, la vie des hommes qui vivent dans le monde sans être attachés à aucune Compagnie, la vie des Réguliers, & la vie de ceux qui sont intéressés dans les Tontines. Le premier moyen, dénué de tout principe sûr, doit être totalement rejetté; le second, qui est fondé sur les Nécrologes des Communautés Religieuses, me paroit équivoque à plusieurs égards, vû surtout la mutation de Maisons que font souvent les Réguliers; le troisiéme moyen, fondé sur des observations juridiques, paroît incontestable. C'est aussi de ce fondement que le célébre Auteur, M. Deparcieux, a tiré toutes ses probabilités; & ce sont ces titres de Tontines que j'ai consultés qui me servent de preuves contre ses observations.

Un Particulier de ma connoissance, étoit intéressé dans la Tontine de 1689, connue sous le nom de premiére Tontine, & aussi dans

la Tontine de 1709, connue ſous le nom de troiſiéme Tontine. Il faut obſerver qu'au premier Janvier 1744, la claſſe de la premiére Tontine du Particulier en queſtion, qui dans la clôture étoit compoſée de 316 perſonnes, avoit encore 46 perſonnes ſurvivantes, dont deux marquées comme négligentes, devant être retranchées, reſtoit 44.

Dans la claſſe de la Tontine de 1709, où étoit inſéré le même Particulier, ſuivant la feuille du 1. Janvier de la même année 1744, il eſt obſervé que la clôture de cette Tontine, qui étoit de 109 perſonnes, étoit réduite à neuf. Il ſuit de là qu'il y a eu une grande diſproportion du nombre des morts de la claſſe d'une Tontine à la claſſe d'une autre Tontine, l'une & l'autre analogues néanmoins pour l'âge; car ne reſtant au 1 Janvier 1744 que neuf perſonnes vivantes dans la claſſe originairement de 109 perſonnes,

il n'auroit dû rester à la rigueur que 27 personnes vivantes dans la classe de 316 personnes (l'une & l'autre classe, quoique de différentes Tontines, renfermant des personnes de même âge) en supposant même qu'il y eut dans cette classe originairement 327 personnes, quoiqu'effectivement il n'y en ait eu que 316; & par des preuves incontestables on voit évidemment qu'il y a dans la classe de cette premiére Tontine 44 personnes vivantes, au lieu de 27, toutes proportions gardées, & ainsi le nombre des survivans de la classe de la premiére Tontine excéde de plus de moitié le nombre des survivans de la classe de la troisiéme Tontine.

Cette observation paroît entiérement contraire à toutes celles qu'a fait M. Deparcieux sur cette matiére

Je suis prêt à certifier ce que j'avance, ayant en main les feuilles imprimées annuellement des

classes des Tontines dont je parle : j'espere que le profond Mathématicien trouvera, par sa sagacité, une solution à mon objection. Je suis, &c.

THOMAS.

A Paris, ce 27 Février 1746.

ARTICLE XXXIX.

DISSERTATION sur le systême de l'Auteur des *Lettres Anonimes, où l'on combat le préjugé qui attribue à l'imagination des Meres le pouvoir d'imprimer sur le corps des enfans, renfermés dans leur sein, l'image des objets qui les ont frappées.*

L'Auteur de cette opinion, *que les impressions ou marques que l'on trouve extérieurement sur le corps des enfans, ne sont pas l'effet de l'imagination vive de la mere*, suppose un grand principe qui est la base de toutes ses conséquences.

Il convient que, pour que les idées & perceptions de la mere soient communes avec l'enfant renfermé dans son sein, *il faut que les esprits qui ont excité dans le cerveau de la mere telles ou telles idées, passent avec la même détermination dans le cerveau de l'enfant ;* ce principe est si évident, je l'avoue, que personne ne peut le révoquer en doute. Mais, dit l'Auteur anonime, cette communication est impossible, *aucun nerf ne passe de la mere à l'enfant, qui ne lui est uni que par les vaisseaux sanguins.* J'insiste sur cette assertion dénuée de preuves ; est-il bien vrai qu'il n'y ait aucune communication de nerfs & d'esprits de la mere à l'enfant ? L'œconomie animale & les expériences de la Physique moderne, ne donnent-elles pas des preuves au moins vraisemblables de cette communication ?

En effet, l'Anatomie nous fait voir des rapports successifs & continuels de toutes les parties du

corps les unes avec les autres, &
surtout des vaisseaux & des nerf
simpathiques. Probablement, (&
personne ne peut démontrer l
contraire) cette œconomie admi
rable se communique de la mere
l'enfant. Il est vrai que les nerfs
qui peuvent se communiquer d
la mere au *fœtus*, par le *cordo*
ombilical, ne sont pas sensibles
mais de ce qu'ils sont imperceptibles,
seroit-il raisonnable d'en nie
l'existence? Ainsi l'Auteur des *Let*
tres Anonimes avance sans preu
ve qu'aucun nerf ne communiqu
de la mere à l'enfant, & que l'en
fant n'est uni à la mere que par de
vaisseaux sanguins. Il est vrai enco
re que cette proposition, qu'*il n'*
a point de communication immédi
de la mere à l'enfant renfermé dan
son sein, semble être fortifiée pa
l'opinion de quelques Anatomis
tes modernes, qui prétendent qu
le *placenta* d'où part le *cordon om*
bilical n'a aucune adhérence ave
l'*uterus*, & que l'enfant ne fait qu

pomper le ſuc nourricier de la mere, par ſa partie convexe & ſpongieuſe, qui s'imprime ſeulement dans ce viſcére, de la même maniére qu'un cachet dans la cire ; mais eſt-il bien certain qu'il n'y ait point d'adhérence ? De grands Anatomiſtes en admettent, & *Heïſter*, célébre Médecin Allemand, dit que la partie convexe & ſpongieuſe du *placenta* a une connexion à la partie inférieure de l'*uterus* par une membrane très-mince, qui eſt une continuité du *chorion*. Cette obſervation d'*Heïſter* étant admiſe, on ne peut douter qu'il n'y ait une communication immédiate de la mere au *fœtus*. Il reſte toujours à ſçavoir, ſi cette communication ſe fait par l'entremiſe des vaiſſeaux ſanguins & des nerfs enſemble, ou ſeulement par les vaiſſeaux ſanguins ; je répéte qu'il eſt impoſſible de décider (vû la ténuité des fibrilles qui uniſſent le *fœtus* à la mere,) qu'il n'y a point de continuité de

nerfs : d'ailleurs je consens pour un moment qu'il n'y ait aucune communication de nerfs de la mere à l'enfant ; les esprits animaux remués à l'occasion de l'imagination vive d'une mere, ne peuvent-ils pas enfiler par la voye de la circulation, les routes des vaisseaux sanguins, qui portent le suc nourricier au *fœtus*? Je n'employe qu'un exemple de la Physique moderne pour prouver cette possibilité ; un tube électrique communique sa vertu (qui n'est autre chose qu'un écoulement de particules subtiles & insensibles) à des corps de différentes espéces & de différents genres, sans qu'il y ait entr'eux aucune communication ni aucune adhérence ni contiguité de parties ; & cela s'exécute en suivant toujours la premiére détermination.

Il résulte de tout ceci, qu'y ayant une communication, soit immédiate, soit médiate de la mere à l'enfant renfermé dans son sein, comme on n'en peut douter, il

eſt très-vraiſemblable que les impreſſions vives faites dans le cerveau de la mere, doivent ſe communiquer au corps du *fœtus*, & qu'ainſi on ne doit point aſſûrer, comme fait l'Auteur *Anonime*, que la communication de ces impreſſions du cerveau de la mere à l'enfant, eſt impoſſible.

ARTICLE XL.

JO. ZACHARIÆ PLATNERI D. & Prof. Med. Lipsi. Institutiones Chirurgiæ Rationalis tum Medicæ tum Manualis in usus Discentium. Lipsiæ, apud viduam B. Gasparis Fritschii an. 1745; c'est-à-dire, *Institutions de Chirurgie, par M. Zacharie Platner, Docteur & Professeur en Médecine. A Lipsic* in-4°. *pag.* 1063. *& se vend à Paris, chez Cavelier pere, rue S. Jacques.*

SI la guerre a souvent contribué à l'avancement des beaux Arts, en excitant l'émulation des Poëtes, des Orateurs, des Sculpteurs, & généralement de tous ces hommes à talents singuliers, & qui se croient capables d'éternifer les noms des Héros, elle contribue encore plus à perfectionner la Chirurgie, en donnant des occasions très-fréquentes de l'exercer. M. *Platner* vient de faire imprimer à

Lipsic, où il est Docteur & Professeur en Médecine, des Institutions de Chirurgie, écrites en Latin. Il n'a pas voulu que son Ouvrage fut utile seulement à l'Allemagne, car alors il eut écrit en Allemand : il s'est proposé l'utilité de toutes les Nations où la Langue Latine est connue : ne doit-on pas toutefois conclure de ce qu'il a préféré la Langue Latine à sa Langue de sa Patrie, que les Chirurgiens y sçavent la plupart le Latin : ce qui leur est avantageux & honorable. En pourroit-on dire autant de plusieurs Etats de l'Europe ?

L'Auteur déclare dans la Préface, que les Médecins ne sçavent jamais bien guérir les maladies internes dont la connoissance & le traitement leurs sont réservés, s'ils n'ont eu soin de se rendre habiles dans celles mêmes dont la cure appartient à la Chirurgie. Ce qui l'a déterminé à entreprendre cet Ouvrage, c'est qu'il s'est bien ap-

perçu qu'il manquoit aux Etudians de Médecine un ſecours ſi néceſſaire. Après cette multitude de Livres qu'on a imprimés dans cette Faculté & tant d'autres qui ont été composés pour la Chirurgie, il restoit encore à dreſſer des Institutions claires, courtes & ſolides. Ces Institutions n'étoient d'abord que des Thèſes un peu étendues, & qui instruiſoient beaucoup à peu de frais : on a jugé à propos de les aſſembler & de les ranger dans un ordre convenable, afin qu'elles fuſſent d'un uſage plus commode. On avertit que l'Ouvrage ayant été entrepris en faveur de ceux qui commencent, on n'a pu ſe diſpenſer d'y faire entrer des choſes dont la connoiſſance leur étoit néceſſaire, & qui paroîtront petites à ceux qui ſont beaucoup plus avancés On les eut négligées, ſi l'on n'avoi écrit que pour les Profeſſeurs & les Maîtres expérimentés ; mais o n'a pas perdu de vue qu'on s'étc propoſé l'instruction des jeur Etudiants.

L'Auteur fut attaqué d'une maladie très-dangereuse, avant qu'il eut achevé son Livre, & délespérant d'y mettre la derniére main, il pria M. *Juste Godefroi Guntz*, Professeur extraordinaire d'Anatomie & de Chirurgie, de vouloir bien adopter cet Ouvrage: la demande fut accordée gracieusement, & ce fut pendant la maladie de M. *Platner*, que M. *Guntz* ajouta une Histoire courte & curieuse de la Taille, qu'on lira avec plaisir.

L'Auteur ayant recouvré la santé, il a repris son travail, & il a eu la consolation de voir son Livre imprimé & estimé. Pour que l'Edition fut plus complete, on y a joint des Planches où l'on trouve les figures de plusieurs instrumens, exactement dessinées. Le stile est clair, net, débarrassé, & n'a aucun terme rebutant: car on ne doit pas regarder comme tels, les termes nécessaires de l'art. C'est ce qui est d'autant plus précieux,

que l'Auteur écrit dans un pays, où il semble qu'à force de s'attacher sérieusement aux choses, on néglige un peu l'expression. On ne pardonne pas facilement aux Médecins quand ils écrivent mal en Latin : c'est trop dégénérer de la gloire de leurs ancêtres.

La matiére de l'Ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans aucun détail. On ne désaprouve pas un Prédicateur qui représente à ses Auditeurs toutes les foiblesses du cœur humain : on lui en sçait même bon gré, quand il le fait avec art & délicatesse ; mais on désaprouveroit fort un Journaliste qui mettroit devant les yeux de ses Lecteurs toutes les playes & les maladies du corps humain. Quel spectacle pour des gens qui cherchent à s'amuser !

ARTICLE XLI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE BRESSE.

EPistolarum Reginaldi Poli S. R. E. Cardinalis, &c. Pars II. quæ ſcriptas complectitur annis 1537, 1538, 1539, &c. Brixiæ excudebat Joan. Maria Rizzardi. M. DCC. XLV. in-4°.

C'eſt le ſecond tome de la belle collection des Lettres du Cardinal Polus; ouvrage que nous devons aux ſoins, aux recherches, à la critique de M. le Cardinal Querini. On trouve ici comme dans le premier volume, des Diſſertations préliminaires, des Eclairciſſemens, des Eſſais de Controverſe, partout

une ample moisson de Littérature.

Nous aurons soin de donner bientôt une idée exacte de ce volume, on nous en promet encore un troisiéme aussi curieux que les deux premiers.

PORTUGAL.

DE LISBONNE.

On a imprimé l'année derniére en cette Ville, le premier volume *in-folio* des *Fastes politiques & Militaires de l'ancien & du nouveau Portugal*, dédiez au Roi Jean V. actuellement régnant. Par M. *Ignace Barbosa* Machado, *membre de l'Académie Royale de Lisbonne*.

Cet Académicien est frere de M. *Didaque Barbosa* Machado, *Abbé de S. Adrien de Sever*, qui donna il y a quelques années le premier volume *in-folio* de *la Bibliotéque Portugaise*; où il est parlé de tous les Ecrivains de cette Nation & de leurs Ouvrages. Ce volume finit à la lettre

E inclusivement, le second est sous la presse.

On imprime du même Auteur, un Recueil de *Mémoires pour servir à l'Histoire de Portugal*, il y aura deux volumes *in-folio*. Le même a traduit de l'Italien en Portugais, un Livre intitulé : *Vérités de la Foi & de la Justice Chrétienne. in-4°.* Cet Auteur est aussi membre de l'Académie de Lisbonne.

Un troisiéme Sçavant du même nom, aussi Académicien, & frere des deux premiers, est Dom *Joseph Barbosa* Machado *Théatin* : on a de lui 22 *Sermons imprimés. La Vie du B. Negles.* in-8°. Les *Eloges des Rois de Portugal.* in-4°. Le *Catalogue des Reines de la même Nation.* in-folio, &c.

Tous les Livres précédens sont écrits en Portugais.

ALLEMAGNE.

De Breslaw.

Dispensatorium Regium & Electorale Borusso-Brandeburgium, juxtà quod in Silesiâ medicamenta officinis familiaria præparanda & dispensanda; denuò Editum. 1744. fol. p. 184. Comme les Livres qui nous viennent d'Allemagne ont presque toujours des Titres fort compliqués, & si scientifiques, qu'on ne les entend pas à la premiére lecture, les Journaux doivent s'appliquer à les bien faire connoître. Cette réfléxion est comme un avis général pour toutes les productions Allemandes; voici un des Titres les plus clairs qui nous ayent été envoyez de ce pays là; & il est encore à propos de le développer. C'est un répertoire de remédes avec la maniére de les préparer; la premiére Edition, faite il y a 18 ans, étant épuisée,

on publie celle-ci qui est plus ample & plus exacte. On pourroit prier encore Messieurs les Allemands de nous donner, avec un peu plus de clarté dans leurs Titres, du papier propre à conserver leurs Ouvrages, dont plusieurs sont excellents. Le papier de celui-ci ne seroit bon qu'à envelopper les drogues dont il parle, & s'il est beaucoup lû, il faudra en faire incessamment une troisiéme Edition, parce que l'étoffe, extrêmement mince, se sera dissipée comme les feuilles de la Sybille, *rapidis ludibria ventis.*

D'ERFORD.

De remedio Rusticano Variolas per Balneum primò aqua dulcis, post verò seri Lactis, feliciter curandi, in comitatu Arvensi Hungariæ Superioris, cum optimo successu adhibito, commentatio.

Accedunt I. Relatio de Variolis an. 1740, 41 & 42 *durante gras-*

ſatione peſtis in Hungariâ epidemicè graſſantibus.

II. Obſervationes de uſu Lactis dulcis interno in variolis propriâ experientiâ notata. Autore *Daniele Fiſchero* Hungaro, Epiſcopi Varadenſis Archiatro. *in*-4°.

La petite Vérole eſt une eſpéce de contagion que tout le monde connoît, & que preſque tout le monde éprouve. M. *Fiſcher*, Médecin Hongrois, prétend la guérir par des bains d'eau douce & de petit lait. Ce Livre eſt ſçavant, curieux & méthodique. Son Titre pouvoit encore ſe mettre en deux mots, ſauf à énoncer dans une courte Préface toute l'étendue des objets qu'on y traite. En Librairie comme en Architecture, il ne faut pas faire le Frontiſpice auſſi grand que tout le corps de l'Ouvrage.

DE GOTTINGUEN.

Conſultationes Medicæ: ſive ſylloge Epiſtolarum cum Reſponſis Herman-

ni Boërhaave, in Britanniâ primum Edita, nunc exemplis Auctiores.

Accesserunt ejusdem de Calculo Libellus, & Introductio ad Praxin Chlinicam in-12. 1744.

C'est M. *Haller*, Disciple de Boërhaave, qui fait cette nouvelle Edition. Tout y est précieux par le nom de l'Auteur, qui a une réputation immortelle. Le Traité de la Pierre n'est pas ici la moindre partie du présent qu'on fait au Public.

Les Livres précédents se trouvent à Paris, chez Cavelier pere, rue S. Jacques au Lys d'or.

PAYS-BAS.

D'ANVERS.

On publie le *Prospectus* du premier volume *des Actes des Saints pour le mois de Septembre*; & l'on avertit que les Auteurs de cette suite sont les Peres *Jean Pien*, *Jean Stilting*, *Jean Limpen*, & *Jean Veldius* Jésuites.

Ce premier volume de Septembre est le 39 de toute la Collection ; il ne comprend que trois jours, qui présentent toutefois 144 Saints nommément indiqués, sans compter un très grand nombre d'Anonimes. A la tête du tome, est un Traité sur l'office des Diaconesses, aboli depuis si long-tems. On trouve ensuite trois Saints de l'ancien Testament ; *Josué*, *Gedeon*, & la sainte veuve *Anne*, qui reconnut J. C. dans le Temple. On passe de là aux Saints de la nouvelle Alliance, ils sont rangés suivant la dignité de l'état : *Ecclésiastiques*, *Religieux*, *Séculiers*, & saintes *Femmes*. Les plus célébres & les mieux connus en France, sont S. Firmin le *Confesseur*, S. Gode grand *Evêque de Sées*, S. Gilles mort au huitiéme siécle, non au sixiéme, comme on croit communément ; ce point de critique donne lieu à une sçavante Dissertation.

Ce premier volume sera en vente dans le cours de l'année 1746.

Avril 1746.

A Anvers, *chez Bernard Albert Vander Plasſche.*

A Rome, *chez les freres Pagliarni.*

A Cologne, *chez Metternich.*

A Paris, *chez de Bure l'aîné.*

A Liſbonne, *chez Reycend & Gendron.*

SAVOYE.

DE GENEVE.

Traité de la vérité de la Religion Chrétienne, tiré principalement du Latin de feu M. J. Alfonſe Turretin, &c. Section V. & VI. 1°. *De l'authenticité des Livres du N. T.* 2°. Du *caractère des Fondateurs du Chriſtianiſme.* Chez Goſſe & Comp. M. DCC. XLV. Ceci eſt le troiſiéme tome d'un excellent Ouvrage, interrompu depuis dix ans. M. *Vernet* qui en eſt l'Auteur, dédommage bien le Public de l'eſpéce d'impatience qu'il lui a cauſée. Ce volume eſt extrêmement travaillé, & ſatisfait en toute maniére aux queſtions de la grande Controverſe

sur la verité de la Religion Chrétienne.

On a déja inséré dans nos Mémoires (Novembre 1745.) *une Lettre écrite de Geneve sur cet Ouvrage. Depuis que le Livre même a passé dans nos mains, il nous a semblé que l'importance de la matiére demandoit un Extrait encore plus substantiel; cela est d'autant plus nécessaire, que la Lettre dont nous parlons ne s'étend que sur la Section VI. & ne dit presque rien de la V. qui traite de l'authenticité des Livres Saints. On trouvera donc quelque chose sur cela dans la suite de nos Mémoires.*

FRANCE.

DE LYON.

Méditations sur les Vérités Chrétiennes & Ecclésiastiques, tirées des Epîtres & Evangiles, &c. Par M... Prêtre, Curé du *Diocèse de S. Claude*, cinq vol. *in-*12. troisiéme *Avril* 1746.

Edition, revue, *corrigée & augmentée. Chez* de Ville *freres.* M. DCC. XLV. *Le prix est de* 12 *liv. relié en veau.*

Ce Livre est dédié à S. *Charles Borromée*, le modele & le protecteur des saints Ecclésiastiques. On a eu dessein en effet de donner aux Prêtres un excellent Livre de méditations & de lectures; l'Auteur a réussi. Les deux premiéres Editions de son Ouvrage ont été enlevées rapidement; voici la troisiéme plus correcte, & considérablement augmentée.

Les sieurs *Deville*, Auteurs de l'Edition, vont faire honneur à la Typograhie de Lyon, si long tems décriée par le mauvais papier & la disette de bons Ouvriers. Nous verrons désormais dans ces nouveaux Typographes du zéle, de l'attention, des entreprises curieuses & utiles. Ainsi le mot qu'on attribue au P. Sirmond n'aura plus lieu désormais. On montroit à ce Docte Jésuite une grande Biblio-

la liberté qu'on s'attribue de ſonder l'Ecriture. L'Auteur, qui ne ſe nomme point, paroît fort inſtruit de cette importante Controverſe.

DE PARIS.

Epreuves des caractéres de la Fonderie de Nicolas Gando, Cloître S. Julien le Pauvre, près la rue *Galande*. M.DCC. XLV. *in*-4°. Ceci n'eſt point un Livre, mais le coup d'œil de toute la Typographie. Quand les créateurs de cet art immortel, *Jean Fauſt*, *Guttemberg*, *Pierre Schoëffer* commencerent leurs tentatives à Mayence, ils n'imprimerent qu'avec des caractéres de bois; telle fut l'opération exécutée ſur le *Pſeautier* en 1457. Le premier Livre qui fut imprimé avec des caractéres de métal, eſt le *Rationale Durandi* en 1459. Ce fut une invention de *Pierre Schoëffer*, on vit naître enſuite de ſa main & de celle de *Jean Fauſt*, la Bible de 1462, les Offi-

ces de Ciceron de 1466, &c. Voilà l'origine des caractéres fondus pour l'usage de l'Imprimerie. Quel progrès, quelle perfection depuis trois siécles !

On nous donne aujourd'hui des épreuves de caractéres qui passent, ce semble, tout ce qu'on a vû jusqu'ici en ce genre; le sieur *Nicolas Gando* a rassemblé dans un volume ces esquisses de son art; cela commence par le gros caractére, appellé *Canon.* On descend insensiblement jusqu'à la *Nompareille* par des espaces nuancés de divers caractéres, qu'on appelle en stile Typographique, *Parengon*, *gros Romain*, *S. Augustin*, *Cicero*, *Philosophie*, *petit Romain*, *Gaillarde Romain*, *petit Texte*, &c. & dans chacune de ces diverses espéces, il y a des subdivisions encore, des subalternes; viennent après cela les lettres majuscules, & tous les assortimens de vignettes; on ne peut rien voir de plus propre, de mieux tourné, de plus agréable à

la vue : un Artiste comme celui-ci est cher à toutes les parties des Arts & de la Littérature.

Supplément au Dictionnaire Militaire, dédié à M. *le Prince de Turenne in-12.* chez *Gissey*, *Bordelet*, & *David.* M. DCC. XLVI. Cet Ouvrage sert de troisiéme volume à celui qui avoit paru il y a quatre ans, & dont on donna l'an passé une seconde Edition. On l'appelle *Supplément*, parce qu'on y a renfermé tout ce qui ne se trouvoit point dans les deux premiers Tomes : ainsi l'on a fort exactement dans ces trois Volumes *in-12.* qui coutent chacun 3. liv. reliez, tout le détail de l'art Militaire ; Ouvrage sans doute qui intéresse beaucoup le Public aujourd'hui, puisque tout le monde parle d'opérations de guerre. Nous remarquons dans ce Livre, non seulement des définitions comme dans tous les Dictionnaires ; mais encore une bonne quantité de

préceptes ou d'instructions extrêmement utiles aux gens du métier, & agréables à ceux qui ne lisent que pour se mettre en état de parler des choses. On n'a qu'à chercher par exemple le mot *charger l'Ennemi.* On trouve une longue suite d'avis d'où peut dépendre le succès d'une action. « On marche » à l'ennemi les armes sur l'épau» le, la bayonnette au bout du » fusil, les tambours battans aux » champs jusqu'à 300 pas ou en» viron, à cette distance on fait » mettre le fusil sur le bras, les » tambours battent la charge, il » est mieux de les faire cesser, afin » que l'ordre du Commandant soit » entendu; on fait marcher la » Troupe à l'Ennemi, sans tirer, si » cela se peut; il vaut mieux le » faire à bout touchant. Les Offi» ciers doivent s'aligner exacte» ment, les Sergens doivent con» tenir les Soldats dans leurs rangs » sans parler; la méthode de faire » monter à cheval les Officiers de

» *serre-file* est excellente, cela con-
» tient le Soldat, l'empêche de se
» débander, & les Officiers d'ail-
» leurs courent moins de risque
» d'être renversés, &c.

Code des Paroisses, ou *Recueil des plus importantes questions sur les Curés & leurs Paroissiens*, résolues par l'Ecriture, les Conciles & les Peres. *Précédées de quelques Dissertations*, contre le Livre intitulé : *Les Pouvoirs* légitimes du premier & du second ordre dans l'administration des Sacrements, & le gouvernement de l'Eglise, en France 1744. Par le P. *Bernard d'Arras* Capucin. Deux Vol. *in*-12. A Paris, chez Hérissant, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque, &c. M.DCC.XLVI.

Il faut lire ce Titre en entier pour bien concevoir l'objet, l'ordre & l'utilité de tout l'Ouvrage. L'Auteur est deja connu par son zéle à défendre la vraie Doctrine de l'Eglise touchant la Jurisdic-

tion. Le gros Vol. qu'il attaque présentement lui donne occasion de développer toute l'étendue de ses connoissances sur cette matiére; il n'embrasse le fond de la question qu'après trois Discours Préliminaires ou Dissertations, qui méritent l'attention du Lecteur. Le corps du Livre est instructif, pressant, & fort de preuves en toute maniére.

Nouvelle Machine pour battre le Plâtre, le Bled, &c. Le sieur *Garreau*, Ingénieur Géographe, vient de faire paroître une nouvelle Machine qui a été agréée des Connoisseurs, & en particulier de M. de Trudaine, Intendant des Finances, dont le goût pour les Arts est si universellement reconnu.

Cette Machine peut servir pour battre les Caillotages qu'on répand dans les grands chemins, le Plâtre, le Ciment, le Bled même au moyen de quelques changemens aisés à faire; elle peut encore être

d'uſage dans les Manufactures de Fayance, Verrerie & autres ſemblables.

Elle paroît d'autant plus avantageuſe, qu'outre la modicité de ſon prix, elle ménage extrêmement le nombre & l'effort des hommes; avec une ſeule roue & un treuil, cette Machine met en état deux Ouvriers d'avancer autant que dix autres. Elle a encore cette facilité, qu'au lieu d'hommes pour la faire mouvoir, on peut ſe ſervir de chevaux dans les endroits où il n'y a point d'eau.

Au reſte l'Auteur s'eſt déja fait connoître au Public par différens Ouvrages, entr'autres par un Compas d'arpentage qui a été approuvé de l'Académie des Sciences, & dont quelques Ouvrages périodiques ont parlé * avec éloge.

Le ſieur Garreau demeure au Palais du Luxembourg.

* Voyez Obſervations, Lettre 298, Février 1740.

Avril 1746.

Prix proposé par l'Académie Royale de Chirurgie, pour l'année 1747.

L'Académie Royale de Chirurgie propose pour le Prix de l'année 1747 de *déterminer ce que c'est que les Remédes déterſifs, d'expliquer leur maniere d'agir, de distinguer leurs differentes eſpéces, & de marquer leur uſage dans les Maladies Chirurgicales.*

L'Académie déſireroit que ceux qui travailleront ſur ce ſujet, s'attachaſſent ſurtout à ranger par claſſe les différens genres de remédes déterſifs ſimples & compoſés; à diſtinguer par les différentes qualités de ces remédes, les diverſes eſpéces que chaque genre peut renfermer; à preſcrire les préparations, les formules & l'uſage de ces remédes dans les maladies ſelon leurs genres, leurs différentes complications, & les différentes parties où elles arrivent; à appuyer leur doctrine ſur l'expérience & ſur les obſervations des meilleurs praticiens.

L'Académie, selon les vues qu'elle s'est proposée, avertit qu'elle n'adoptera que les recherches qui peuvent conduire sûrement dans la pratique; elle rejette toutes opinions, toutes explications purement ingénieuses, & tous raisonnemens qui ne sont fondés que sur des conjectures ou sur des vraisemblances.

Le Prix est une Médaille d'or de la valeur de 200 liv. qui sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur ouvrage sur le sujet proposé.

L'Auteur du Mémoire qui remportera le Prix sera aggrégé à l'Académie, s'il a satisfait aux conditions qu'elle prescrit.

Ceux qui envoyeront des Mémoires, sont priés de les écrire en latin ou en françois, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Ils mettront à leurs Mémoires une marque distinctive, comme Sentence, Devise, Paraphe ou Signature; & cette marque sera cou-

verte d'un papier collé, ou cacheté, qui ne sera levé qu'en cas que la piéce ait remporté le Prix.

Ils auront soin d'adresser leurs Ouvrages francs de port à M. Quesnay, Sécrétaire de l'Académie de Chirurgie, ou à M. Hevin, Sécrétaire pour les correspondances, ou les leur feront remettre entre les mains.

Toutes personnes, de quelques qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix; on n'excepte que les membres de l'Académie.

Le Prix sera délivré à l'Auteur même ou au porteur d'une procuration de sa part, l'un ou l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du Mémoire. Les Ouvrages seront reçus jusqu'au dernier Février 1747 inclusivement, & l'Académie à son assemblée publique de la même année, qui se tiendra le mardi d'après la Fête de la Trinité, proclamera la piéce qui aura remporté le Prix.

Avril 1746.

Liste de Livres Etrangers.

A Padoue. *Treni o Lamentazioni di Geremia tradotti in Elegia Latina e toscana*, &c. 8°.

A Venise. *Antiquitatum Sacrarum Thesaurus, Complectens Selectissima Doctissimorum virorum opuscula, in quibus veterum Hebræorum mores, leges, instituta, &c. illustrantur.* 25 vol. *in-folio.*

A Middelbourg, chez Leendert Bekler : *Les Poësies de Jean Moorman.* 8°. Hollandois.

A Utrecht, chez Besseling. L'*onziéme tome de l'Histoire Universelle, traduite de l'Anglois, par une Société de gens de Lettres.* 4°.

Chez Jacob Van Poolsum : *Une pratique pour les Procureurs & Notaires.* 4°. 2 vol. Hollandois.

A Harlem, chez Jean Van-Lee : *La sixiéme partie du* 4e. *tome des troubles de l'Europe*, &c. 8°. Hollandois.

Chez Jean Bosch : *Poësies Chronologiques des Comtes de Hollande*,

Avril 1746.

des Sciences & des beaux Arts. 763
par Pierre Langedyk. 4°. 2 vol. Hollandois.

Chez le même : *L'Histoire des Juifs par Joseph Flavius.* fol. 4°. & 8°. Hollandois.

A Leyde, chez Samuel Luchtmans : *Francisci Oudendorpii oratio de veterum Inscriptionum & Monumentorum usu*, &c. 4°.

Chez le même : *Hesychii Lexicon, cum notis Doctorum virorum*, &c. *animadversiones adjecit Joan. Alberti Theol. Doct.* fol. tom. 1.

Chez Arnold Langerak : *Un Traité Hollandois touchant les remédes de Médecine par Rudolff Zaff.* 8°.

A Delft, chez Reinier Boites : *Explication littérale & de pratique de l'Exode, traduit de l'Anglois de Stackouse.* 4°. Hollandois.

Chez le même : *Description de la vieille Groenlande ou détroit de David.* 8°. Hollandois.

A Rotterdam, chez Jacques Boschi : *Explication de divers passages de l'Ecriture Sainte, expliquez*

par la maniére de combattre en usage chez les Anciens, *par Jacques Lydius*, &c. 2 vol. 8°. Hollandois.

Chez J. D. Beman : *L'Histoire du Patriarche Abraham en douze Chants ou Livres par*, *Arnold Hoogrliet*. 4°. Hollandois.

Liste de Livres imprimés en France.

A Rouen, chez Pierre le Boucher : *Pratiques Bénéficiales suivant l'usage commun & celui de la Province de Normandie*, *&c. par M. Charles Routier Avocat*. 4°.

A Charleville, chez P. Thesin : *Le libertinage combattu par le témoignage des Auteurs Profanes*. 4°. vol. *in*-12.

A Beziers, chez François Barbut : *Colores Nevvtoniani*, *carmen. Autor. Lud.* Lavaur *Societ. Jesu.* in-12.

A Paris, chez la veuve Etienne & T. Heriſſant : *Quatre nouveaux volumes des Sermons de M. Maſſillon*, *Evêque de Clermont*.

Chez la veuve Etienne, De Saint

& Saillant : *Douziéme Vol. de l'Histoire Romaine, &c. par M. Crevier.*

On donnera un second volume d'Avril, qui paroîtra vers le 15 du même mois.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Avril 1746. I. Vol.

ART. XXXI. *Extrait de trois Lettres de M. le Cardinal* Querini. 581

ART. XXXII. *Traité de la Culture des Pêchers*, &c. 599

ART. XXXIII. *Relation du Voyage de M.* de la Condamine. 611

ART. XXXIV. *Dissertation sur l'état du Soissonnois sous les enfans de Clotaire I.* 646

ART. XXXV. *Psychologie* ou *Traité sur l'Ame, par M.* Wolf, 657

ART. XXXVI. *Recherches sur les vertus de l'eau de Goudron, par M.* Berkeley, *Evêque de Cloyne.* 679

ART. XXXVII. *Saggi di Dissertazioni dell' Academia di Cortona*, &c. 702
ART. XXXVIII. *Lettre au P. B. J. sur l'Ouvrage de M.* Deparcieux. 723
ART. XXXIX. *Dissertation sur le systême de l'Auteur des Lettres sur l'imagination des femmes enceintes.* 727
ART. XL. Joan. Zach. *Platneri* Institutiones Chirurgiæ, &c. 734
ART. XLI. Nouvelles Littéraires. 739

Errata pour le mois de Mars 1746.

PAge 404, ligne 2, d'Insectologie, *lisez*, d'Insectéologie.

535. lig. 2. Milord Godolphin son beau frere, grand Trésorier, & le Comte de Sunderland son gendre, Sécrétaire d'Etat, &c. *lisez*, ses deux gendres, Milord Godolphin, grand Trésorier, & le Comte de Sunderland Sécrétaire d'Etat, &c.

492. lig. 2, & troisiéme, *lisez*, & le troisiéme.

493. lig. 10. Gilânez, *lisez*, Gil-añez.

Avril 1746.

500. lig. 9, qu'on crut être le Prêtre-Jean, *lisez*, qu'on crut être celui du Prête-Jean.

lig. 25. Prêtre Jean, *lisez*, Prête-Jean.

522. lig. 6. peu connue, *lisez*, peu connu.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Avril 1746. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serenissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1746. II. Vol.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	5.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1746. II. Vol.

ARTICLE XLII.

DISCOURS PRONONCE' *A l'ouverture des Audiences de la Cour des Aydes de Montpellier le 12 Novembre 1745, par M. le President B. Dal.*

MESSIEURS,

Il n'eſt rien de plus admirable que le corps des Loix qui régle l'ordre & la lévée des Tailles dans

cette Province : Loix anciennes & respectables qui ont pris leur naissance, leur acroissement ou leur force dans ce Sanctuaire de la Justice, & qui forme le sistême le plus accompli pour l'avantage de l'Etat & le bonheur des Peuples.

Que puis-je faire de mieux aujourd'hui, Messieurs, que de vous en présenter le tableau, de vous en exposer la sagesse, & de vous développer les avantages que le Peuple & le corps de la Société en retirent.

Vous connoîtrez par-là toute l'importance de vos fonctions, & vous serez animés de plus en plus à les remplir avec zéle. Ce Peuple qui m'écoute connoîtra à son tour tout ce qu'il vous doit, & il redoublera d'amour & de respect pour ce Tribunal auguste, en voyant que la Justice que vous y éxercez, est la source de sa félicité, & que les Loix dont vous êtes les Protecteurs & les Interprêtes, sont les premiers principes de son

bonheur & de tous les biens qu'il goûte dans la Société.

Le commun des hommes se repose ordinairement sur le bonheur dont il jouit, & s'occupe peu des causes qui le lui procurent. Il s'accoutume à un état heureux presque sans le connoître. Sa félicité se mêle en quelque sorte à l'air qu'il respire, & ne produit en lui ni réfléxion ni sentiment de reconnoissance.

Rien n'égale la beauté & la richesse du Pays qui forme l'étendue de votre ressort. Industrie inimitable dans l'Agriculture, succès étonnant dans le commerce, adresse dans les Arts, réputation dans les Sciences. Rien n'y manque de ce qui peut rendre une Province florissante, & contribuer au bonheur des Peuples. On y admire des Ports que la nature semble refuser, & qu'un Art assidu entretient même malgré la Nature. On est surpris du nombre des Villes, & des différentes habita-

tions qui embelissent les Campagnes. Vous parlerai-je des canaux qui les traversent, de la beauté des chemins publics, de la communication des deux Mers? Vous décrierai-je ces Montagnes * qui, dans tout autre Pays, n'auroient été que d'affreux déserts, & sur lesquelles l'industrie des Habitans a sçu suspendre des Jardins préférables à ceux de Sémiramis? Toutes ces merveilles font l'agrément & le bonheur des Peuples qui vous sont soumis; mais quelle en est la cause & la source primitive? c'est ce qu'ils ignorent: c'est ce que peu de gens examinent.

Est-ce la beauté du Ciel, la bonté particuliere des terres, le cours des Rivieres, le voisinage de la Mer? non, Messieurs, assez d'autres Provinces, qui ne sont cependant pas comparables à la nôtre, jouissent de ces avantages. Le Soleil y paroît avec le même dégré de chaleur; la terre y a les

* Les Montagnes des Cevennes.

mêmes principes de fécondité, le Ciel les mêmes influences : des Rivieres plus grandes encore que celles qui nous avoisinent y vont enrichir & fertiliser les Campagnes. Il est inutile de nous flater : Nous ne sommes point privilegiés du Ciel & de la Nature.

Quelle est donc la puissance, quel est l'art qui a pû faire d'un Pays ordinaire une Province si distinguée, si abondante, si pleine d'Habitans & de richesses ? C'est la Justice, c'est elle qui éleve les Nations & qui les rend florissantes : le souverain Législateur nous l'apprend par un oracle de sa Sagesse. Mais quelle est cette Justice ? Est-ce celle qui dans les Tribunaux ordinaires décide de l'état & de la fortune des Particuliers, qui prononce sur la fatalité des prescriptions, la validité des Testamens, l'étendue des servitudes ?

Ces sortes de dispositions, dont l'effet est renfermé dans l'intérieur des familles, ne font point le bon

heur public. Aussi voyons nous qu'elles varient dans les differentes Provinces de ce Royaume, suivant la diversité des Jurisprudences & des Coutumes, sans que les Peuples en soient plus fortunés, ou plus misérables.

Mais les Loix qui reglent la quotité des impositions, la forme de leur levée, leur répartition, leur emploi, font la partie la plus essentielle d'un bon gouvernement & décident souverainement du bonheur ou de la misére des Peuples. Quand les impositions sont réparties avec égalité & avec Justice, que les deniers publics suivent leur destination légitime, que les exacteurs ne peuvent mêler dans leurs poursuites des motifs odieux, & des animosités particulieres, il en résulte nécessairement un état de douceur & de tranquillité, qui se répand parmi les Peuples, qui soutient la culture des terres, anime l'émulation, maintient le commerce; &

ce sont des réglemens si sages qui ont rendu cette Province un objet de jalousie pour toutes les contrées qui l'environnent.

Il n'est point de Communauté, point de possesseur d'héritage placé sur ses limites, qui ne voulût effacer, s'il lui étoit possible les bornes fatales qui l'en séparent & qui l'empêchent de jouir de ces Loix & de ces usages. Ils voyent tous avec envie que nos Habitans sont libres dans leurs personnes, que les fonds de terre sont seuls assujettis à l'imposition : ils admirent l'étendue & les avantages d'une disposition si simple & si naturelle, qui donne dans la répartition des tailles un terme de proportion immuable, plein de justice & d'exactitude.

Il n'en est point ainsi lorsque les tailles, au lieu d'être assises sur les fonds, sont imposées sur les personnes. Comme la fortune des particuliers est inconstante & sujette à la variation des événemens

de la vie, il faut de toute nécessité que l'imposition se régle sur des connoissances trompeuses & toujours incertaines, que l'autorité prenne souvent la place de la vérité & de la justice.

De-là vient que les Peuples de certaines Généralités du Royaume ne peuvent, malgré les soins & la vigilance des Magistrats qui les gouvernent, sortir d'un état de langueur & de misere qui ne les abandonne jamais. Le fardeau des impositions leur paroît insuportable; & comme il est arbitraire, ils le trouvent toujours au-dessus de leurs facultés & de leur fortune: la crainte d'un augmentation de tailles, arrête leur émulation & leur industrie, ils cachent leurs succès, & exagerent leurs pertes, ils osent à peine couvrir la nudité de leurs enfans; & souvent à force de feindre qu'ils sont misérables, ils parviennent à le devenir.

Parmi nous, un *livre* sacré & inviolable *régle pour* toujours *la portion* que chacun doit suppor-

: des charges publiques. Avec
ielle réligieuse exactitude ne
océde-t-on pas à la confection
ces *cadastres* pour conserver
scrupuleux équilibre entre les
fférens propriétaires des fonds ?
es Arpenteurs choisis examinent
; bornes & la contenance de
aque héritage ; des prud'hom-
es en déterminent la qualité, un
ommissaire nommé sur les lieux
gle & conduit toute cette Pro-
dure, mais ce n'est point encore
fez : le projet de ce livre, avant
: passer en force de Loi, est ex-
osé pendant plusieurs mois aux
ux du Public, & à l'examen de
aque *contribuable*, pour qu'il
uisse en faire corriger les erreurs
réparer les surcharges ; & ce
est qu'après tant de sages pré-
utions, après le consentement
moins présumé de toutes les
rties, qu'il est enfin porté aux
eds de la Cour, où il reçoit le der-
er sceau de l'aprobation publi-
ie, & toute l'autorité d'une con-
ntion désormais invariable.

De-là vient que le Laboureur ne cache point parmi nous ses richesses & son abondance. Rien n'arrête son émulation, il *bonifie* ses terres sans trouble & sans allarmes. Si ses moissons surpassent ses espérances, si ses celliers suffisent à peine pour recevoir sa vendange, si ses arbres se couronnent de fruits, il ne craint pas que les dons qu'il reçoit de l'Auteur de la Nature, deviennent contre lui un titre de nouvelle exaction. Si au contraire le dérangement des saisons, la rigueur des hyvers, la fatalité des inondations & des secheresses mettent quelqu'inégalité dans les fonds qu'il possede, la bonté du Prince vient à son secours, & des indemnités justement distribuées, rétablissent le précieux équilibre.

La lévée des impositions n'est pas moins admirable parmi nous, que la façon de les asseoir. Ce n'est point un exacteur étranger, qui vient présenter dans les Campagnes un visage d'autant plus terri-

ble, qu'il est inconnu : c'est un concitoyen, un ami, instruit des forces des différens contribuables qui, connoissant les richesses des uns ou l'impuissance des autres, sçait proportionner ses poursuites à leur pouvoir. Le tems des payemens est distribué dans le même ordre que celui des productions de la terre, de sorte que le Collecteur ne trouve jamais son Débiteur les mains vuides : au défaut des fruits, la terre même répond du payement différé ; de sorte que l'exacteur ne craignant jamais de perdre ce qui lui est dû, peut exercer sans peine tous les tempéramens que la douceur & l'humanité doivent inspirer à tous les hommes. Enfin le contribuable le plus obéré, dans le plus affreux dérangement des affaires de sa famille, a la consolation de ne voir jamais saisir ses instrumens aratoires ; dépôt sacré que la Nature a mis entre les mains de tous les hommes ; source de vie que

nos Loix ont toujours respectée. Heureux les hommes s'ils ne connoissoient d'autres armes ; elles leur ouvrent le sein de la terre, qui paye leurs travaux avec usure, & qui aime à récompenser des cultures qui font son ornement & sa gloire.

Tel est, Messieurs, le sistême des Loix qui font l'objet de votre jurisprudence, telle est l'origine du bonheur des Peuples qui vous sont soumis. Ce sont ces mêmes Loix, qui rendirent autrefois l'Egypte si florissante, & qui en firent le Pays le plus merveilleux & le plus fertile de l'Univers. On cherche aujourd'hui l'Egypte dans l'Egypte même. Le Ciel & la terre n'y ont cependant point changé. Le Nil, fidele aux Loix de la Nature, y porte avec la même exactitude le tribut réglé de ses inondations bienfaisantes. Que lui manque-t-il donc ? Ses anciennes Loix : Loix de justice & d'égalité, dictées par la sagesse d'un Ministre

inspiré de Dieu même, maintenues par une longue suite de Rois, protégées par Aléxandre, conservées par les Romains, détruites par leurs successeurs, Maîtres durs & aveugles qui peu contens de retirer tranquilement les droits anciennement établis sur les terres, ont introduit des exactions pernicieuses, & des contributions arbitraires, source du découragement & de la misére des Peuples.

L'Empire Romain a souffert les mêmes révolutions. Tant que le sistême des impositions y a été soutenu par l'autorité publique, que le Laboureur a cultivé son bien dans la paix & dans la justice, qu'il n'a point essuyé des exactions violentes & personnelles, l'Empire s'est soutenu avec gloire; mais dès que les Empereurs ont eû la foiblesse d'accorder des terres & des possessions aux barbares, ces Nations fiéres & brutales, qui ne connoissoient d'autres Loix que leur épée, se crurent exemtes de

tout tribut. Dès-lors l'équilibre fut rompu, cette heureuse égalité qui soutient le travail & l'émulation fut détruite, les anciens contribuables ne purent supporter le fardeau des impositions : ils négligerent leurs terres pour cultiver celles de leurs vainqueurs, & l'Etat ne reçut plus les secours accoutumés.

C'est à cette époque qu'il faut rappeller l'origine de la *nobilité* des biens, inégalité odieuse dans son principe, distinction pernicieuse dans la société. Il est vrai que les privilèges de la Noblesse Françoise qui a versé si souvent son sang, & qui le prodigue encore si généreusement pour sa Patrie, ont rendu cette distinction désormais respectable. Mais admirons les sages tempéramens que nos Loix ont employés, pour tenir une juste balance entre les intérêts du Peuple & des droits qui y paroissent si oposés.

La nobilité dans cette Provin-

ce eſt attachée aux fonds, & n'a rien de commun avec les perſonnes. De-là l'exemption des tailles devient fixe, invariable, & ne peut être multipliée. Nous ne voyons point parmi nous que l'arrivée d'un Noble dans une Communauté & les acquiſitions qu'il y peut faire, dérangent l'impoſition & apauvriſſent le contribuable, les biens qu'il acquiert ſuivent toujours le ſort qui leur fut affecté: rien ne peut les anoblir. Au lieu que nous voyons tous les jours dans les autres Provinces des familles, qui par la grace du Prince ou les Loix de l'Etat, s'élèvent au deſſus de l'obſcurité de leur origine, & qui ſe trouvant revêtues de tous les avantages de la Nobleſſe, ſurchargent le Peuple du fardeau dont on les exempte. Les uſurpations même ſont ordinaires en ce genre: combien de Généalogies ſuppoſées, de noms empruntés, de filiations fabuleuſes? On s'enveloppe, on ſe cache dans

un labirinte d'actes secrets & domestiques, dont la politesse de nos mœurs craint de rechercher l'imposture.

La nobilité des fonds est exposée à un plus grand jour. Les hommages, les dénombremens, les anciens Cadastres qui doivent déposer pour elle, sont des actes publics, autentiques, inalterables, exposés aux yeux de toutes les parties. Au défaut de ces titres; elle peut subsister encore à l'ombre de la possession des Justices; émanation de l'autorité souveraine, qui donne une présomption de noblesse & de dignité à tout ce qu'elle couvre de ses rayons.

Mais ces témoins quelque respectables qu'il paroissent, ne sont pour-tant pas regardés comme absolument irréprochables. On connoît la foiblesse des Communautés, l'autorité des Seigneurs, oserai-je le dire, la malheureuse avidité qui s'empare quelquefois des Administrateurs des affaires publi-

ques. Aussi, à l'aspect du moindre acte de roture, tout cet Edifice de nobilité chimérique, élevé à la charge de l'Etat, des Communautés & des contribuables, disparoît & s'évanouit, tant on a soin en conservant à la Noblesse son ancien apanage, & la franchise des biens qui lui sont destinés, de conserver en faveur des Peuples les contributions anciennes, la nature des fonds, & cette heureuse égalité qui doit régner entr'eux, & qui peut seule adoucir le poids des charges publiques.

Plus les Loix sont admirables dans leurs principes, sages dans leurs dispositions, utiles dans leurs effets, plus elles demandent en vous de zéle, d'ardeur & d'exactitude pour en maintenir la pureté & la force. Elles sont attaquées de toutes parts par l'injustice des hommes. L'intérêt personnel cherche à prévaloir sur l'utilité publique ; chaque particulier voudroit qu'on changeât les Loix au gré de ses désirs, qu'on imaginât en

ſa faveur une juriſprudence qui lui fut propre, & par des raiſonnemens captieux & frivoles, chacun ſe croit en droit d'attaquer les plus ſages réglemens, uniquement parce qu'ils lui ſont contraires.

Combien de fois a-t-il fallu que la voix de la juſtice ſe fit entendre du haut de ce tribunal, qu'elle perçât le nuage dont on vouloit l'obſcurcir, & vint au ſecours des Loix preſqu'abandonnées par ceux mêmes qui avoient intérêt à les ſoutenir? Combien de fois a-t-il fallu ranimer par le miniſtére public celui des particuliers? En un mot combien de Communautés ont-elles gagné devant vous des Procès malgré elles-mêmes.

Connoiſſez, Citoyens, connoiſſez à de ſi illuſtres marques, à des travaux ſoutenus avec tant de conſtance, quel eſt notre zéle & notre amour pour les Peuples. Nous ne ſommes point établis pour agraver le joug des impoſitions, mais

pour le rendre léger, pour arrêter les dépenses superflues, les fraudes publiques, les déprédations sécretes, & pour veiller sans cesse à la conservation de ce sistême admirable qui sert de régle à vos impositions, qui fait votre bonheur, & qui vous éleve au-dessus de toutes les Provinces qui vous environnent.

C'est à cet heureux sistême que vous devez les ornemens de votre Patrie, & les secours que vous avez fournis si souvent à l'État, avec autant de gloire que de facilité. C'est encore à l'aide de ces secours que le Roi fait retentir l'Europe du bruit de ses armes. Peu semblable à ces Princes réservés & timides, qui ne sortoient de leur Palais que pour aller ravir à leurs Généraux une partie de leur gloire, qui faisoient préparer d'avance leurs exploits & marchoient plûtôt à une victoire assurée, qu'à une Campagne douteuse, il s'est livré à toute l'incertitude des évênemens de la guerre, il est parti

pour se présenter à un ennemi redoutable, & il n'a dû la supériorité de ses armes qu'à ses périls, & sa victoire qu'à son courage.

Joignons nous, Messieurs, à ces illustres compagnies que le Roi a bien voulu rendre les témoins de sa gloire, qui ont accouru au milieu des armes pour le féliciter entre les bras de la victoire. Parcourons avec elles ces campagnes qu'il a rendu célébres par tant de triomphes : suivons les sur ce fameux champ de bataille où la présomption & la férocité ont été obligées de céder à la valeur & à la sagesse. Arrêtons ici nos régards : voyons y notre auguste Prince tantôt couché sous la tente comme le moindre de ses Soldats, tantôt portant de rang en rang l'ardeur dont il est animé. Là son courage croît avec les périls : ici sa présence rassure ses troupes déja ébranlées, & d'un seul de ses regards, il fait rentrer dans la poussiere les colones formidables, chef

d'œuvre de l'art militaire que ses ennemis avoient préparé pour sa perte.

Que d'objets intéressans pour nous dans cette fameuse journée! Le Dauphin, l'amour & les délices de la France, au premier essai de ses armes, y paroît en Héros ; au milieu de l'horreur des combats, ses yeux assurés portent partout la joye & l'espérance. Impatient de vaincre, il cherche à franchir la barriére que les vœux du Royaume & les ordres d'un pere tendre avoient prescrite à son courage. Pourrions nous ne pas jetter aussi les yeux sur le Commandant de cette Province notre illustre Chef, qui, sous les ordres de son Roi, exécute avec une noble audace les conseils qu'il donne avec fermeté ?

Mille avantages suivent cette premiére victoire, Tournay rentre aussitôt sous la domination de ses anciens Maîtres, Gand, Oudenarde, Dendermonde, Nieuport,

ouvrent leurs portes : Ostende, cette Ville fameuse par la longueur des Siéges qu'elle a soutenus, subit la même loi. Puissances Maritimes, que sont devenues vos Flotes ? Où sont ces Vaisseaux nombreux, objet de votre orgueil & de votre confiance ? L'Océan semble étonné de voir sans défense une Ville qui tient à l'Empire des Mers, à cet Empire dont vous croyez être les Dominateurs & les Arbitres ; elle attend en vain votre secours. Tout céde à la sagesse des projets de notre auguste Monarque, & ses Troupes victorieuses étendent du rivage leur triomphe sur la Mer même.

Tant de succès, Messieurs, semblent nous assurer une paix aussi prompte que glorieuse. Le Roi moins occupé des acclamations & des chants de victoire, que du bonheur de ses Peuples, ne craint point de manifester ses desirs ; & déja de la même voix dont il frappoit les oreilles de ses Soldats

pour les animer au combat, il exhorte ses ennemis à la paix. Ne cessons de la désirer avec lui, Messieurs, moins pour goûter nous-mêmes des jours heureux & tranquilles, que pour cesser de craindre pour les siens.

Car enfin, graces aux sages Ministres, chargés des dépenses de l'Etat, nous nous ressentons à peine des frais immenses d'une guerre si générale. L'ordre des Finances n'est point altéré. Les avantages de la paix se joignent aux charmes de la victoire. Malgré le bruit des armes, le commerce fleurit, nos Villes s'embelissent. Nous avons conquis des Provinces; mais les nôtres ne sont point épuisées. Le Soldat vainqueur a ravagé le pays ennemi; mais l'exacteur n'a point affligé nos campagnes: & ce Tribunal respectable, asile ordinaire des malheureux, n'a pas la douleur d'entendre les gémissemens que la difficulté des tems occasionne. A ces traits on reconnoît

un Roi qui aime ses Peuples, & qui mérite d'en être aimé; qui réunira dans la postérité le rare avantage d'être compté tout ensemble parmi les Conquérans & parmi les bons Rois.

AVOCATS.

Que vos fonctions paroissent admirables, quand vous remontez à l'origine de nos Loix, que vous en pénétrez l'esprit, que vous en déduisez les avantages! Rien n'est plus noble, que de remettre souvent sous les yeux des Juges ces principes généraux, ces raisons supérieures prises de l'ordre & de l'intérêt public. Ne vous regardez pas seulement comme les défenseurs de vos parties. Vous êtes encore les organes & les interprétes des Loix. Ce n'est point assez que le Tribunal trouve dans vos paroles des motifs pour asseoir des jugemens équitables, il faut encore *que* le Barreau y trouve des traits

lumineux, des inductions ſolides, & des principes dignes d'être recueillis.

PROCUREURS.

Ne vous arrêtez pas à l'extérieur de vos Parties: ſouvenez-vous que, ſous le nom d'un vil Laboureur ou d'un Payſan timide, vous agiſſez toujours pour l'ordre Public, pour le maintien des Réglemens, & la félicité des Peuples. Les Villes, les Communautés, le Corps entier de la Province ont ſouvent recours à votre miniſtére. De ſi grandes conſidérations doivent vous le faire exercer avec déſintéreſſement & avec nobleſſe.

ARTICLE XLIII.

***REFUTATION** de l'opinion de M. Pluche, Auteur du Spectacle de la Nature, touchant l'inclinaison qu'il prétend avoir été donnée à l'axe de la Terre, au tems du déluge. Suite de l'Article XXIV. au mois de Mars.*

Troisiéme supposition. AVant le déluge on jouissoit d'une sérénité d'air si constante, qu'elle n'étoit jamais troublée par les pluyes, les vents & les orages. M. Pluche n'est pas le premier qui ait pensé qu'il n'y avoit point eu de pluye avant le déluge, soit parce qu'il n'en est point fait mention dans l'Ecriture, soit même parce que Moyse dit expressément en un endroit qu'il n'avoit point plu jusqu'au moment dont il parle, *non enim pluerat Dominus super terram*, sauf à sçavoir si ce moment est celui du déluge.

C'est ce qui n'a jamais été prouvé, & ce que le P. Alauze nie formellement avec toute sorte de raison. Le Texte de Moyse ne laisse aucun lieu de douter que ce moment ne fut celui de la création & de la production des plantes, moment fort antérieur à celui du déluge. Voici le Texte tel qu'il est au Chapitre 2. ℣. 4 & 5 de la Genèse.

Istæ sunt generationes cœli & terræ quando creata sunt, in die quo fecit Dominus Deus cœlum & terram; & omne virgultum agri antequam oriretur in terra, omnemque herbam regionis priusquam germinaret: non enim pluerat Dominus Deus super terram, & homo non erat qui operaretur terram.

Voilà le moment bien marqué par ces mots, *quando creata sunt*, & par ceux-ci, *in die quo fecit*, & encore par le *priusquam*, & le *non pluerat* est relatif & antérieur à ce *priusquam*, à ce *die quo*, à ce *quando*. Le discours de Moyse est tout

ſimple, il fait remarquer que la premiére création du ciel & de la terre, & la premiére génération des plantes étoit l'ouvrage immédiat de Dieu ſans aucune coopération de la nature. 1°. De la terre *antequam oriretur in terrâ*. 2°. De la végétation *priuſquam germinaret*, 3°. De la pluye *non enim pluerat*. 4°. Du labourage & de la culture *homo non erat qui operaretur terram*. Cette derniére circonſtance eſt remarquable; car de même que cette expreſſion, *homo non erat*, tombe ſur le tems antérieur à la premiére production des plantes, de même le *non pluerat* y tombe avec la même évidence; & comme on ne peut pas dire que les hommes n'euſſent point travaillé la terre avant le déluge pour la production des plantes, on ne peut pas dire non plus que la pluye n'eût point concouru pour cette production. Rien n'eſt démontré ſi cela ne l'eſt pas. *Mais voici encore quelque choſe de plus fort*, dit l'Auteur.

Il est dit dans Job, que Dieu au commencement de toutes choses vit la Sagesse, c'est-à-dire, la consulta, la suivit lorsqu'il donna des loix aux pluyes & aux orages, *quando ponebat pluviis legem & viam procellis sonantibus.* Cette preuve est bonne, mais nous ne la croyons pas meilleure que la précédente, qui est toute de fait, au lieu que celle-ci n'est guéres que de raisonnement. Encore peut-on avouer que Dieu a tout vu & tout réglé dès le commencement, les choses mêmes qui ne devoient arriver qu'à la fin des siécles.

Le P. Alauze cite aussi ce passage des Proverbes, *quando æthera firmabat sursum & librabat fontes aquarum*, & il n'est pas douteux qu'on ne puisse l'interprêter de la région des nuages & de l'origine des pluyes. Mais cela ne nous paroît pas prouver décisivement qu'*il y ait eu des nuages dès le commencement du monde*, comme le conclut rigoureusement l'Auteur ;

autrement il faudroit dire qu'il en a eu dès le premier ou le ſecon jour, & même avant la produ tion des plantes, & au momen où Dieu *æthera firmabat ſurſum* &c. qui étoit ſans doute le mo ment où Dieu dit, *fiat firmame tum.* Car c'eſt évidemment ce fi mament, cette fermeté, cette con ſiſtence, ce poids de l'air qui ba lançoit, ſuſpendoit, équilibro les nuages, les ſources des pluye les vapeurs, *librabat fontes aqua rum.*

Le P. Alauſe eſt Phyſicien au tant que Théologien, & Phyſi cien ſubtil & exact. Il entre dan la nature des choſes. Il examin s'il eſt phyſiquement vraiſembla ble qu'il n'y ait point eu de pluy avant le déluge, c'eſt-à-dire, pen dant 16 ou 17 ſiécles. *Le Solei* dit-il, *qu'on ne dira pas ſans dou avoir depuis ce tems-là changé d nature, ne devoit-il pas naturell ment comme aujourd'hui attirer d vapeurs du ſein des eaux? La cha*

leur qui régne dans les entrailles de la terre, &c.? Ces vapeurs une fois élevées, & partout répandues dans l'air ne devoient-elles pas naturellement, au moins de tems en tems s'y condenser, s'y amonceler en nuages? &c.

On ne voit pas que M. Pluche, qui est Physicien, puisse éluder un raisonnement si naturel & si concluant, autrement qu'en disant, que comme il y a des pays pareils à l'Egypte, où il ne pleut jamais, ou presque jamais, Dieu pouvoit établir un pareil ordre général des choses dans ces commencemens: mais il ne suffit pas de le dire, & il faut le prouver; & le raisonnement de l'Auteur tiré de l'ordre général qui régne, est toujours un raisonnement de fait, concluant contre cette hypothèse, qui n'a de force, que celle d'un *peut-être* conjectural & hazardé.

Notre Auteur suit son adversaire de très-près. M. Pluche, dit-il, attribue l'origine des fon-

taines & des riviéres aux pluyes. Or il y avoit sûrement des fontaines & des riviéres avant le déluge. La conclusion est bien nécessaire : il y avoit donc des pluyes. Le P. Alauze convient cependant que M. Pluche a prévenu cette objection, en reconnoissant des élévations de vapeurs & des rosées qui rafraichissoient l'air, humectoient la terre, nourrissoient les plantes & faisoient naître les fontaines.

Mais outre que ce n'est jamais qu'un peut-être, son sçavant Adversaire remarque avec sagacité que ces rosées de la façon de M. Pluche, ne sont qu'un déguisement des pluyes qu'il reconnoît tout bas en les rejettant tout haut. Car dans le vrai, des rosées sont des pluyes causées par des vapeurs élevées qui retombent en goûtes : & les rosées abondantes par où l'Auteur du Spectacle de la Nature, supplée aux pluyes, sont incontestablement au moins des pluye

douces, mais longues ou fréquentes. Dire qu'avant le déluge il n'y avoit point de pluyes, mais qu'il y avoit des rosées, c'est sous une diversité de mots envelopper une contradiction formelle, & qui a droit d'étonner de la part d'un Physicien. Il seroit singulier qu'il y eut des Physiciens qui ignorassent que des rosées sont des pluyes.

Le raisonnement suivant est d'un habile Physicien. Aujourd'hui, selon M. de la Hire, des pluyes abondantes & de plusieurs jours pénétrent à peine trois ou quatre pouces de terre dans nos jardins & dans nos terres labourées, & à peine un pouce ou deux dans des terres affaissées & durcies par le tems. Et le P. Alauze remarque, qu'avant que la pluye pénétre au de-là de la premiére surface, il faut que cette surface soit bien imbibée & toute pénétrée dans toutes ses mottes, dans tous ses grains, ce qui demande bien du tems & une continuité de pluye.

Avril 1746.

Car si c'est une pluye alternative, entremêlée d'un Soleil qui paroît, & disparoît de tems en tems, la pluye n'a jamais le tems de pénétrer au de-là de la premiére surface alternativement humectée & desséchée, sans aucun avantage pour une seconde, une troisiéme & une quatriéme couche de terre, placées l'une au dessous de l'autre, ni par conséquent pour les réservoirs soûterrains, d'où M. Pluche dérive l'origine des fontaines & des riviéres.

Ces réservoirs doivent être placés fort avant & fort bas dans les montagnes ou dans des terrains élevés, où les pluyes des terrains environnans ne sçauroient couler & se ramasser. Quelque abondantes que M. Pluche fasse ses rosées nocturnes, la chaleur des jours doit les évaporer, & entretenir les couches soûterraines dans la plus grande aridité, & par conséquent les sources des fontaines & des riviéres & ruisseaux totalement à

ſec, la roſée d'une nuit ne s'ajoutant jamais à celle de la nuit précédente pour gagner de plus en plus dans les couches intérieures qu'il faut franchir, avec quelque plénitude, pour arriver aux réſervoirs des ſources.

Le P. Alauze s'exprime ſur cela d'une maniére fort énergique. » Jamais une goute d'eau de la » nuit précédente n'auroit pu ſe » trouver réunie avec celle de la » nuit ſuivante. Ainſi les roſées de » pluſieurs nuits n'auroient pas » plus fait que celles d'une ſeule » nuit : ç'auroit toujours été à re- » commencer : roſées durant la » nuit, & ſécheresſe durant le jour. » Jamais par conſéquent la terre » n'auroit été aſſez profondément » humectée & abreuvée pour laiſ- » ſer couler l'eau plus bas, &c.

Cet Auteur, incapable de diſſimuler aucune difficulté qui puiſſe être favorable à ſon adverſaire, s'objecte que l'arc en ciel n'ayant paru qu'après le déluge, il ne doit

pas non plus y avoir eu de la pluye avant ce tems-là. Mais il fait voir en même tems que rien ne prouve que l'arc-en-ciel n'ait paru qu'après le déluge, l'Ecriture nous apprenant seulement que Dieu l'a pris & l'a donné aux hommes comme un signe de paix & de réconciliation, signe naturel & qui n'a de miraculeux que l'adoption que Dieu en fait pour cimenter sa nouvelle alliance avec le genre humain. Et comme depuis ce tems là cet arc merveilleux ne laisse pas d'être l'effet des causes physiques, naturellement disposées pour le produire aux moindres occasions, de même sa premiére apparition a été toute naturelle, & la suite des mêmes dispositions existantes avant le déluge. C'est ainsi que Dieu a voulu qu'un monceau de pierres ou une pierre seule devinssent le signe de son alliance avec Jacob & avec les Israëlites, quoique ces pierres n'eussent rien de miraculeux ni même d'aussi mer-

eilleux que l'arc-en-ciel, & qu'el-
es fussent aussi anciennes que
l'Univers.

M. Pluche avoue lui-même que les Interprêtes de l'Ecriture regardent unanimement l'arc-en-ciel comme aussi ancien que le monde. Dans des affaires de cette nature, l'unanimité des Interprêtes naturels de l'Ecriture, mérite bien du respect de la part de tout particulier qui a la confiance de remanier les mêmes questions. Mais c'est que, dit-on, ces Interprêtes & les Peres de l'Eglise étoient des Théologiens & non des Physiciens. Sur quoi on s'en fait bien accroire, comme si on étoit beaucoup plus Physicien qu'eux. On doute pourtant qu'il y ait beaucoup de Physique, à dire que la terre étant avant le déluge couverte d'eau en bien des endroits, à peu près comme aujourd'hui, & la chaleur du Soleil y élevant des vapeurs, & la fraicheur des nuits y causant des rosées, on n'y ait pas vu cepen-

dant une goute de pluye dans l'espace de 16 siécles. Appelle-t-on cela de la Physique? Et est-ce de la Physique aussi de deviner sans autre raison que l'axe de la terre a été incliné, & que le déluge en a été la suite naturelle & physique? Nous y voici arrivés.

Quatriéme supposition. Au déluge, l'axe de la terre reçut une inclinaison qui fit tout changer de face, & introduisit un nouvel ordre de choses. Voilà le corps de la place: mais tous les dehors étant pris, il ne sçauroit tenir longtems, surtout vis-à-vis d'un tel assaillant. Il partage son attaque en deux, dont il n'y en a aucune de fausse. Il entreprend de faire voir, 1°. Qu'aucune raison n'autorise cette inclinaison d'axe, 2°. Que bien des raisons la combattent.

Pour prouver que rien n'autorise cette inclinaison, l'Auteur de la réfutation dit, qu'elle n'est nécessaire pour expliquer ni les causes ni les effets du déluge. Les cau-

ses du déluge, il les réduit à deux, la cause premiére & efficiente qui est Dieu irrité, & la cause seconde & instrumentale qui sont les eaux. *Que falloit-il davantage pour inonder la terre; & s'il ne falloit rien davantage, à quoi bon imaginer autre chose?*

L'Ecriture même nous indique deux sources de l'inondation générale de la terre, *rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, & cataractæ cœli apertæ sunt*. Les eaux sortirent de la terre & tombérent du Ciel, sources naturelles, mais ouvertes cette fois là par miracle, & par un miracle immédiat, sans l'intervention d'une inclinaison d'axe, qui n'est ni un moyen naturel ni un moyen approprié à l'effet produit.

Nous faisons une réflexion: rien n'est plus facile à comprendre que le déluge, de la maniére dont Moyse le raconte, malgré le miracle que son récit suppose. Dieu irrité dit, je perdrai la terre, je détruirai les hommes, j'appellerai

les eaux du déluge, *delebo*, *disperdam*, *adducam aquas diluvii*, *interficiam*, &c. Et en conséquence toutes les fontaines se dégorgent, & les cataractes du ciel sont ouvertes *rupti sunt omnes fontes*, *cataractæ cœli aperta sunt*. Il n'y a nulle équivoque, rien qui ne s'entende aisément, on diroit que c'est un événement tout naturel; la Physique a t'elle de phénoméne qui s'explique plus nettement? car nous supposons qu'on comprend sans peine que Dieu est toutpuissant.

Au lieu que dans l'explication toute physique de M. Pluche, outre qu'il faut toujours comprendre ce qui n'est atteſté que de M. Burnet, que Dieu a incliné l'axe, il faut encore mettre son esprit à la torture pour lier ensemble l'inclinaison de l'axe avec le déluge, qu'il dit en résulter naturellement. On ne voit pas trop, quelque Physicien qu'on puisse être, le rapport de ces deux événemens. C'est au lieu d'un miracle facile à sup-

poser, en admettre deux dont le divin est le plus facile à comprendre, & l'humain tout à fait impossible à expliquer.

Rien n'est plus contraire à la saine Physique, que de multiplier les causes physiques sans nécessité. Or c'est ce que fait ici bien surement M. Pluche. Car dans le recit de Moyse on entend bien, 1°. Comment une inondation générale a détruit les hommes. 2°. Comment les cataractes du ciel & de la terre ont, en s'ouvrant totalement, causé cette inondation. 3°. Comment, pourquoi du moins Dieu le voulant expressément dans sa colere, ces cataractes ont été ouvertes par la main même qui les avoit fermées, fabriquées même. Au lieu qu'à ces trois causes M. Pluche, sans en rabattre aucune, en associe une quatriéme tout à fait inintelligible, qui est l'ouverture des cataractes par une simple inclinaison d'axe qui n'y a aucun rapport connu. Cela s'appelle ex-

ſimples brouillards; & nous voulons aſſigner la cauſe de la cauſe d'une pluye & d'une inondation toute miraculeuſe & unique de ſon eſpéce.

Le P. Alauze examine en Phyſicien, juſqu'à quel point le nouvel aſpect d'une terre inclinée dans ſon axe, a dû échauffer ou refroidir certaines parties reſpectives de l'atmoſphere, des eaux, de la terre même, & s'il en a dû réſulter des vents, & quels vents, des vapeurs, des exhalaiſons, &c. Nous ajouterons que l'excès au moins des pluyes & des regorgemens d'eau qui cauſerent l'inondation & le déluge juſqu'à couvrir les plus hautes montagnes, ne peut être l'effet d'aucune inclinaiſon d'axe, ni d'aucune cauſe naturelle, & que ſi cette inclinaiſon avoit été capable d'un tel effet, elle devroit le reproduire encore à peu près le même tous les ans, ou périodiquement de tems en tems après un certain nombre d'années.

Voilà pour les causes du déluge : pour ce qui est de ses effets, M. Pluche lui attribue tous les dérangemens de terrain, tous les déplacemens de corps, coquillages, arbres, cadavres qu'on trouve par tout sur la terre & dans son intérieur. C'est le sentiment du célébre M. Woodward & de bien d'autres avant & après lui, qui veulent que le déluge ait comme fondu le globe de la terre, & l'ait tout bouleversé, déplaçant, transposant toutes choses, & les laissant dans la confusion, ensorte que le plus léger soit placé sous le plus pesant, le liquide sous le solide, les rochers dans les mers, les coquillages dans les terres, &c.

Le P. Alauze sans trop s'expliquer, insinue que ces transpositions de corps doivent leur origine à des accidens dont les uns ont précédé, les autres ont suivi le déluge, à des tremblemens de terre, à des inondations particuliéres, à des débordemens de riviéres & de

mers, &c. Et l'on ne peut pas douter que la plûpart des transpositions irréguliéres, ne soient dues à de pareils accidens qui arrivent tous les jours. Mais pour ce qui est d'un certain dérangement sçavant, qui est un véritable arrangement, & une vraye organisation du corps entier de la terre, à l'instar de l'organisation des corps animaux & végétaux, nous ne le croyons l'effet ni du déluge, ni d'aucun accident bizare ni fortuit, mais plutôt le chef-d'œuvre d'une intelligence divine qui vivifie tout, anime tout dans la nature, & n'a point laissé sans doute un si grand globe dans l'affaissement, l'entassement & la confusion.

N'eût-on point recours à tout cela, encore n'auroit-on nul besoin de recourir à l'inclinaison de l'axe terrestre, pour expliquer les dérangemens ni les divers arrangemens qu'on observe dans la terre. La seule rupture des cataractes, soit de la terre soit du Ciel, l'abon-

dance des pluyes, la grandeur de l'inondation, le flotement des eaux, leur long séjour sur la terre, leur retour dans les soûterrains doivent avoir dérangé bien des terrains, déplacé bien des corps, & formé de nouveaux arrangemens sur la terre & dans les soûterrains.

Des arbres enfoncés dans la terre, trouvés sur les Alpes & dans des Isles du Nord, où l'on ne trouve point de tels arbres plantés, & où il paroît n'y en avoir jamais eu, paroissent à M. Pluche de grandes preuves de l'ancienne fertilité de ces Isles & de ces Montagnes, fertilité perdue par l'inclinaison de l'axe en question. Quelle preuve? A peine est-ce une conjecture. Qu'on le nie, comment le prouvera-t-on? nous voyons tous les jours des terrains bouleversés par des tremblemens de terre, par des éboulemens, par des débordemens de riviéres. On voit des pays fertiles couverts par

là de ſable, leurs arbres renverſés & enterrés, leurs plantes tranſportées ailleurs &c. Et ce que nous n'avons pas vû doit reſſembler à ce que nous avons vû, bien plus qu'à ce que M. Burnet a ſeul imaginé, ſans aucun modele de comparaiſon dans toute la Nature.

Après ces raiſons qui détruiſent celles de cet Auteur & de M. Pluche, le P. Alauze vient à des raiſons directes qui établiſſent immédiatement le ſyſtême oppoſé au leur. Ce paſſage de l'Eccléſiaſtique au Chap. 3. ℣. 14. eſt fort; *Didici*, dit-il, *quod opera omnia quæ fecit Deus, perſeverent in perpetuum.* Le P. Alauze fait remarquer le mot *omnia.* La poſition, la direction de l'axe terreſtre eſt bien ſurement un de ces ouvrages de Dieu, & de Dieu ſeul, & un de ſes grands ouvrages, appartenant au grand ſyſtême général de l'Univers, & d'où dépend tout le grand du ſyſtême de la terre, les ſaiſons, les aſpects, les climats, &c.

Cet autre passage (Pseaume CIII. ℣. 5.) *Fundasti terram super stabilitatem suam, non inclinabitur in saeculum saeculi*, paroît fait exprès contre la prétendue inclinaison de l'axe, à moins qu'on ne veuille dire sans autre vraisemblance que la terre n'a pris sa stabilité qu'après le déluge.

Ni M. Pluche, ni Burnet n'ont saisi toutes les branches de leur systême : ils ont à faire ici à un homme qui voit plus loin que l'objet qu'on lui présente. Il est Physicien, il est Géométre, il est Astronome. Si avant le déluge l'axe de la terre n'étoit point incliné, celui de la Lune, celui de Jupiter, celui de Saturne, celui de Mars, en un mot de Venus, Mercure & de toutes les Planetes ne l'étoit pas non plus. Dès que ces Messieurs regardent cette inclinaison comme un grand inconvénient & un dérangement qui n'a dû venir qu'après coup, il n'a point dû être primitif, vu surtout l'uniformité

de la nature & la ſimplicité de ſes loix.

Aujourd'hui cependant tous ces axes ſont inclinés, doublement inclinés même, par rapport à l'Equateur comme la terre, & par rapport à l'écliptique. Or ces Meſſieurs qui touchent ainſi au ſyſtême général, & ſe vantent de le réformer en quelque ſorte, en prétendant qu'un axe non incliné vaut mieux qu'un axe incliné, y touchent foiblement, ne faiſant mention que de la terre là où il eſt queſtion de toutes les planetes, & d'un ſyſtême général en effet. Il faut donc qu'en inclinant la terre, Dieu ait auſſi incliné toutes ces planetes & leurs ſatellites.

Ou bien, puiſque ces Meſſieurs n'en diſent mot, quoiqu'ils traitent pourtant *du Ciel* en général & de toute la nature, dont M. Pluche nous offre le raviſſant ſpectacle, peut-être que la terre n'étant point inclinée avant le déluge, toutes les planetes l'étoient,

ce qui n'auroit pas laissé de déroger aussi à l'uniformité de la nature & à la simplicité de ses loix, des loix dont nous voyons qu'elle se pique le plus. Car rien n'est plus général ni mieux entendu même que cette inclinaison, & cette diversité réguliére & périodique de latitude qui enrichit la terre de mille nouveaux aspects, & d'une multitude de saisons & de climats qui raniment sans cesse la nature, fort engourdie selon nous & fort monotone, si elle étoit réduite à son prétendu printems perpétuel, au gré du Docteur Burnet.

Dans le cas de la non inclinaison des planetes, le P. Alauze observe en habile Astronome, qu'il y auroit eu des éclipses de Lune & de Soleil tous les mois, éclipses totales, centrales, toujours les mêmes. On ne veut pas qu'avant le déluge, il ait été permis au plus petit nuage de cacher à la terre, la Lune & le Soleil ; & voilà quelque chose de pis en ce genre, &

de fondation, de 15 en 15 jours; sans parler des éclipses de toutes les autres planetes, toutes mues réguliérement dans le même plan de l'équateur.

Cinquiéme supposition. L'Auteur n'en avoit promis que quatre, elles auroient suffi pour remplir son titre & son dessein: celle-ci est de surérogation. Mais ce n'est pourtant point un hors d'œuvre. Le Docteur Burnet a poussé l'inclinaison de la terre au de-là du déluge. Il ne s'est pas contenté d'infirmer un si grand miracle; un autre plus étonnant encore lui a paru susceptible de ses prétendues explications physiques, & M. Pluche n'a pas été assez en garde contre cette dangereuse physique de ramener le surnaturel même aux loix de la nature. Il s'agit de la fin du monde & du dernier jour du jugement universel. L'Ecriture annonce la colere de Dieu par les prodiges qui paroîtront au ciel & sur la terre, les pestes, les guerres,

famines, les faux Prophêtes, chûte des étoiles.
La présence de tels objets laisse elle à l'esprit assez de liberté pour aginer de frivoles systêmes?)ur cela s'explique, selon Bur-:, par une nouvelle inclinaison xe donnée à la terre : la colere redoutable Juge des vivans & ; morts n'a d'autre effet immé-t; que cette frivole inclinaison; st cette inclinaison qui est l'exé-teur de tant de terribles arrêts : st elle qui va faire sécher l'Uni-rs de crainte *arescentibus homi-ius præ timore.* Mais en l'atten-nt, les Philosophes s'en égayent s'en amusent l'esprit, étant de Secte sans doute du Sage d'Ho-e, que l'Univers fracassé n'éton-:oit pas *impavidum ferient ruinæ.*
Voici les paroles de M. Pluche cette nouvelle inclinaison. « Il :st, dit-il, un moment connu le Dieu seul, où il donnera une nouvelle secousse à notre globe. L'axe n'en sera pas plutôt ébran-

» lé, que les hommes verront le
» Ciel courir comme un *rouleau*,
» les Etoiles tomber, & la Natu-
» re se confondre. Cette chute des
» étoiles & cette fuite des cieux
» est un langage digne de celui
» qui a fait l'homme, & qui con-
» noît seul les raisons des apparen-
» ces, qu'il fait éprouver à l'hom-
» me. Rien de plus grand ni de
» plus exact que ce langage. Au
» premier ébranlement de la terre
» les hommes verront nécessaire-
» ment les cieux se déplacer &
» fuir, comme ils voyent à pré-
» sent le Soleil monter & passer
» du haut des cieux au point de
» son coucher. Copernic lui-mê-
» me voyoit les Astres monter &
» descendre, & sans crainte de
» blesser la vérité, il disoit comme
» les autres; le Soleil monte, le
» Soleil se couche. Son hypothè-
» se qui rend raison de l'ordre du
» monde, devient ici l'interprête
» de l'Ecriture, & nous fait com-
» prendre très-nettement que le

» changement futur sera dans tou-
» tes les circonstances prédites
» aussi sensible, que la marche
» présente de la nuit & du jour.
» Une hypothèse est bien riche,
» quand elle se trouve également
» d'accord avec la foi, comme elle
» l'est avec le bon sens, & avec les
» observations les plus souvent réi-
» térées. »

Sur ces belles paroles, confirmées ailleurs par d'autres non moins magnifiques, le P. Alauze observe que M. Pluche se sçait bon gré de son opinion, & qu'il lui prodigue les plus brillans éloges. Car ce langage qu'il trouve si digne de Dieu, est uniquement son propre langage & sa propre opinion, & il n'applaudit à la chute des étoiles qu'à condition qu'elle sera telle qu'il l'imagine; c'est à-dire, *nulle* en bon françois. Car ce n'est qu'un *langage*, selon lui, & une simple *apparence*, pareille à celle qui n'allarmoit guéres Copernic, à celle que Virgile décrit par

ce beau vers, *provehimur portu, terraque urbesque recedunt*, à celle qui nous fait voir *le Soleil monter & passer du haut des Cieux au point de son coucher.*

Il y a ici une circonstance remarquable; c'est de voir M. Pluche, après avoir dit que *les hommes verront courir le Ciel comme un rouleau*, expression peu noble, & peut-être burlesque, se récrier sur ce *langage*, le donner comme *digne de celui qui a fait l'homme*, & ajouter, *rien de plus grand ni de plus exact que ce langage.*

Le P. Alauze soupçonne de la finesse dans l'Auteur à avoir confondu ici son systême avec celui de Copernic pour l'autoriser. Mais comment par un changement d'axe, la terre ayant été inondée d'un déluge général, cette même terre est-elle menacée d'un embrasement général par un nouveau changement d'axe? Whiston qui fait inonder la terre par une comete aqueuse, & qui la fait embraser

par une comete brulante, dit quelque chose au moins de plus vraisemblable. L'eau peut donner de l'eau, le feu peut donner du feu. Mais un axe qui n'est qu'une ligne fictice après tout, comment peut-elle en s'inclinant simplement tout d'une piéce souffler tantôt le froid, tantôt le chaud ?

M. Pluche parle bien du feu qui doit embraser la terre, mais il ne dit rien de l'embrasement des cieux dont S. Pierre a cependant parlé. M. Pluche fait pis que cela, il détruit formellement la réalité de cet embrasement, en réduisant tous les phénomenes célestes de cette terrible époque *à voir courir les cieux comme un rouleau*, à une apparence, à un langage digne de Dieu, uniquement parce qu'à la façon de Copernic, *il ne blesse point la vérité.*

Le P. Alauze va par une exacte analyse du systême qu'il combat, jusqu'à faire voir, que si par l'inclinaison supposée les étoiles d'un

côté paroissoient tomber, du côté opposé elles paroîtroient monter, & qu'à tout prendre, ce seroit un tournoïement plutôt qu'une chute.

Il est encore remarquable, que M. Pluche exprime la nouvelle inclinaison d'axe, qu'il pense que Dieu doit donner à la terre, par le mot de *secousse.* Il a bien senti qu'une simple inclinaison tranquille ne feroit pas grand effet pour la rupture des cataractes du feu, soit terrestres, soit célestes, & qu'il y falloit une secousse & un ébranlement général & violent; ce qui reviendroit à peu près à quelque chose de sain & de conforme au Texte de l'Ecriture, & au sentiment des Peres & Interprêtes. Mais ce ne seroit plus un axe simplement incliné. Ce seroit toute la terre & le ciel secoués & fracassés par l'action immédiate de celui qui a fermé les cataractes de l'eau & du feu, & qui tient ces élémens en équilibre. *Ni faciat, maria ac terras cœlumque profundum quippe*

ferant secum rapidi, verrantque per auras.

Le P. Alauze termine son écrit par ces mots. « Le nouveau systê-» me n'est donc pas plus d'accord » avec l'Ecriture en ce point qu'en » tant d'autres. Il se dément en » tour. Plus on l'approfondit, plus » on découvre qu'il est insoutena-» ble. Je pourrois en donner quel-» ques nouvelles preuves. Mais il » est tems de finir une réfutation » que j'ai dû tâcher de rendre » complette, & que je dois aussi » éviter de rendre ennuyeuse par » une diffusion trop grande. Je » souhaite, qu'en découvrant le » faux d'un systême, elle modere » l'ardeur excessive d'en forger de » nouveaux; ou qu'elle inspire du » moins le desir de n'en donner » que de bien sensés & de parfai-» tement conformes aux vérités de » notre sainte Religion. »

ARTICLE XLIV.

PSYCHOLOGIE, ou Traité sur l'Ame, par M. Wolf. *Suite de l'Article XXXIV. au premier Vol. du mois d'Avril.*

IL y a réguliérement un tems dans la journée où toutes les sensations avec les images qu'elles excitent dans l'imagination, cessent & suspendent tellement leur impression à notre égard, que nous n'avons plus aucun sentiment des unes ni des autres. Cet état est ce qu'on appelle *sommeil*. L'imagination ne travaillant qu'autant qu'elle est excitée par quelque sensation, il faut que ce soit par une sensation que nos songes commencent, & qu'ils continuent par une succession d'images de la façon de l'imagination.

Toute la difficulté est de démêler la premiére sensation qui a été l'origine du songe; M. Wolf pré-

tend qu'il n'est pas impossible d'y reussir. On se souvient ordinairement quand on se réveille, de la fin du songe qu'on a eu, mais comment remonter jusqu'à son commencement? comment rappeller toutes les images qui se sont succédées les unes aux autres pendant plusieurs heures? Il seroit plus aisé, si l'on se souvenoit du début d'un songe, de le suivre en descendant jusqu'à la fin. La connoissance des dispositions du corps & des objets qui ont coutume de nous affecter particuliérement, nous serviroient de guides dans cette marche; ces guides seroient d'autant plus surs, qu'il est certain que nous nous représentons ensemble les objets que nous avons souvent perçus ensemble. C'est une espéce de liaison qu'ils ont contractée dans notre imagination, & qui, selon toutes les apparences, n'est pas interrompue dans le sommeil.

Il y a donc deux méthodes de dresser la généalogie des songes,

l'une en descendant, pour ainsi dire, des peres aux enfans; l'autre en remontant des enfans aux peres. La premiére paroît impraticable, car comment se souvenir avec une certitude suffisante qu'on a commencé par tel songe? La seconde, que M. *Wolf* propose, est-elle beaucoup plus facile? Il semble que la généalogie des songes, de quelque maniére qu'on s'y prenne, est la plus incertaine de toutes les généalogies. Heureusement il ne s'ensuit pas de grands inconvéniens. On ne doit pourtant pas disconvenir que lorsqu'on est accoutumé à voir un objet accompagné de plusieurs autres, on ne pense guéres à cet objet principal, soit qu'on veille, soit qu'on dorme, sans penser à tout son cortege.

L'imagination n'a pas seulement la faculté de reproduire l'image d'un objet, elle a aussi la faculté de décomposer cette même image, & de ne s'en représenter par abstraction qu'une partie, sans s'at-

têter au reste. C'est ce que M. *Wolf* appelle *la faculté de feindre* ou d'*imaginer*. Rien n'empêche qu'on se représente un sujet sans tel mode, mais il n'en est pas de même des attributs, qui sont essentiels au sujet. Nous ne sçaurions nous représenter un triangle sans ses trois angles. Comme il n'est pas possible que notre imagination nous représente la matiére autrement qu'étendue, on en conclura que l'étendue est donc un attribut essentiel de la matiére, selon les principes de M. Wolf. C'en est assez pour déterminer les Philosophes & les Théologiens Catholiques à prendre les armes contre lui. Nous n'entrerons pas dans une controverse, qui est du ressort des Ecoles.

DE LA MÉMOIRE.

Il y a une liaison très-étroite entre l'imagination & la mémoire: il importe de marquer où finit la

premiére & où la ſeconde commence. On retrouve dans une maiſon une perſonne qu'on avoit vue ailleurs : on la conſidére attentivement, & on la reconnoît, on ſe repréſente en même tems l'endroit où on l'avoit vue auparavant. Voilà trois choſes à diſtinguer. 1°. L'idée de cette perſonne avec celle de la maiſon où on la voit actuellement. C'eſt l'*idée des ſens*. 2°. L'idée de cette même perſonne avec celle du lieu où on l'avoit vue : c'eſt l'*idée de l'imagination*. 3°. *La réflexion de l'ame ſur l'une & l'autre de ces deux circonſtances*. C'eſt dans ces trois points que conſiſte *la raiſon ſuffiſante* de la reconnoiſſance.

C'eſt en combinant ces deux idées, l'une des ſens, l'autre de l'imagination, & les différens objets qui en ſont inſéparables, que nous ſommes aſſurés que la perſonne qui nous eſt préſente actuellement, eſt celle même que nous avons vue ailleurs. Cela ſup-

posé, M Wolf définit la mémoire *une faculté de reconnoître les idées que reproduit l'imagination, & par conséquent les choses représentées par ces idées reproduites.* Il déclare que c'est à l'imagination seule, non à la mémoire qu'il appartient de reproduire les idées : on confond selon lui ces deux facultés, quand on attribue cette prérogative à la mémoire.

Un Lecteur attentif a lu avec plaisir une maxime de M. de la Rochefoucault : long-tems après, l'imagination la lui retrace, sans lui rappeller où il l'a lue, il peut innocemment & de bonne foi s'en croire l'Auteur : mais s'il vient à reconnoître que cette maxime se trouve dans le Livre de M. de la Rochefoucault, cette reconnoissance est ce qui caractérise la mémoire. On la regarde ordinairement comme un magasin où les idées sont en réserve, pour en être tirées au besoin. Cette notion, selon M. *Wolf* est chimérique, &

il ne l'appelle point d'un autre nom. La source des fausses notions qu'on s'est formées de l'imagination vient de ce qu'on ne distingue pas ces trois facultés de l'ame. 1°. La faculté de percevoir les objets sensibles, qui nous affectent, ce sont les sens. 2°. La faculté de reproduire les images de ces mêmes objets quoiqu'absens, c'est l'imagination. 3°. La faculté de reconnoître ces images reproduites, & c'est la mémoire.

Il suit de ce principe, que retenir une chose par mémoire, c'est conserver la facilité d'en reproduire l'idée & de la reconnoître. Cette facilité n'est pas égale dans tous les hommes : les uns ont besoin de plus de tems & de plus de répétitions que les autres pour y réussir. C'est par un exercice continuel qu'on perfectionne la mémoire, & il n'est pas concevable jusqu'à quel point on peut la perfectionner.

Jean-George de *Pelshover de Avril* 1746.

Konisberg, après s'être exercé fréquemment & long-tems à extraire par mémoire les racines des nombres, étoit parvenu à extraire pendant une seule nuit, dans son lit & sans lumiére, la racine d'un nombre, composé de cinquante-sept chifres, & dont la racine étoit elle même de vingt-sept chifres.

M. Wolf a éprouvé lui-même ce qu'on peut obtenir de la mémoire, par un long & fréquent exercice. Ce grand Philosophe nous apprend qu'au commencement de ses études de Mathématique & surtout d'Algébre, il n'a résolu que dans son lit & dans les plus épaisses ténébres de la nuit les problêmes Algébriques, & qu'il a aussi composé de même, d'imagination & de mémoire, toutes ses méthodes. Il n'avoit aucun Livre que ces deux facultés, dont l'une reconnoissoit les images que l'autre reproduisoit.

La plûpart des Sçavans se sont levés de grand matin ou se sont

couchés fort tard pour acquérir les Sciences où ils ont excellé. La méthode de M. Wolf est incontestablement plus commode ; il est vrai qu'elle ne convient guéres à ces Sciences, qui sont le fruit d'une lecture immense ; cependant on peut dans le silence & l'obscurité de la nuit méditer sur ce qu'on a lû, & par là en recueillir une plus grande utilité : mais cette méthode convient parfaitement à ces Sciences, qui dépendent beaucoup plus de la force du génie, que de tout le reste. Il n'est question que de tirer de quelques principes très-simples & qu'on a confiés à la mémoire, les conséquences qui y sont renfermées & qui sont quelquefois inépuisables. On est bien injuste de traiter de lâches & de paresseux un Algebriste ou un Mathématicien, qui demeurent longtems au lit : on doit les regarder comme des hommes infiniment laborieux, qui travaillent plus que ces Artisans attachés à des profes-

ſions pénibles, où il n'eſt pas permis de dormir beaucoup.

La mémoire artificielle eſt un méchaniſme qui conſiſte à attacher à des lieux & à des objets ſenſibles, les idées des choſes ou des paroles qu'on veut ſe rappeller. Tout cet art eſt fondé ſur la loi de l'imagination que nous avons expliquée, ſçavoir que quand on s'eſt fait une habitude de penſer à deux choſes enſemble, l'imagination ne repréſente jamais l'une ſans repréſenter l'autre.

La mémoire ſeroit un tréſor encore plus précieux, ſi elle n'étoit pas ſujette à faillir; mais il n'y a perſonne qui n'éprouve, du moins quelquefois, qu'il eſt bon de ſe défier d'elle. Faillir en fait de mémoire, c'eſt prendre une idée que l'imagination nous repréſente pour celle que nous avons eue autrefois, quoique ce ne ſoit pas la même. La mémoire eſt alors en défaut & nous trompe. Il vaudroit ſouvent mieux avoir oublié entié-

Tous ces oublis venoient de ce qu'on avoit cessé de s'exercer. On ne doit alors s'en prendre qu'à soi-même : mais il est arrivé plus d'une fois qu'on a perdu la mémoire par quelque maladie, sans qu'on ait rien à se reprocher. Si ce malheur arrivoit souvent, peu de gens travailleroient pendant plusieurs années à acquérir des connoissances qu'ils seroient en danger de perdre en un moment. Ce ne seroit pourtant que demi mal, si l'oubli étoit si universel, qu'il ne restât pas même une idée confuse de ce qu'on auroit sçu auparavant.

On explique ensuite ce que c'est que l'entendement en général, & ses trois opérations. On n'a point omis diverses sortes de raisonnemens : on ne trouve point ici les régles du syllogisme, dont l'inventeur a dû être un fort & puissant génie. M. Wolf & son abréviateur suivent une autre méthode ; ils se bornent à observer soigneusement ce qui se passe en nous dans les

trois opérations de l'entendement : mais ces obſervations, en les ſuppoſant toutes juſtes & inconteſtables, nous mettront-elles en état de connoître d'un coup d'œil, que tel raiſonnement eſt faux & pourquoi il eſt faux ? c'eſt de quoi nous avons principalement beſoin. Voilà le ſervice important que l'Auteur des régles du Syllogiſme a rendu au genre humain. On raiſonnoit ſans doute avant lui, & on ſentoit qu'un raiſonnement étoit faux, mais on n'en ſçavoit pas la raiſon ; du moins on ne ſçavoit pas l'expliquer ; ou bien on n'avoit ſur cela que des idées très-confuſes. On a beau développer le jeu de l'imagination & de la mémoire : on ne nous apprend pas par là ce que nous déſirons apprendre. Nous aurions bonne envie de connoître comment s'exercent les facultés de reproduire & de reconnoître les idées. Cet exercice a t'il moins d'obſcurité qu cet invincible magaſin, où l'o

met les idées en réſerve pour s'en ſervir au beſoin. Il n'eſt pas donné aux hommes de pénétrer bien avant dans ces myſtéres.

Si l'on déſire quelque choſe de plus après avoir lû l'Ouvrage de M. Wolf, ce n'eſt pas au Philoſophe qu'il faut s'en prendre, mais ſi l'on peut parler ainſi, à l'impénétrabilité de la matiére. Sa réputation, ſi répandue dans toute l'Allemagne & ailleurs, n'en doit pas ſouffrir.

ARTICLE XLV.

DICTIONNAIRE Universel de Médecine, de Chirurgie, de Chymie, de Botanique, d'Anatomie, de Pharmacie, d'Histoire Naturelle, &c. précédé d'un discours historique sur l'origine & les progrès de la Médecine, *traduit de l'Anglois de M. James D. M. Par Messieurs* Diderot, Eidous, & Toussaint. *Revû, corrigé & augmenté par M.* Julien Busson, *Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris*: Tome premier, fol. *se vend à Paris rue S. Jacques, chez* Briasson, *à la Science & à l'Ange Gardien*; David *l'aîné à la Plume d'or*; Durand *à S. Landry & au Griffon.*

LEs Dictionnaires ont été regardés avec raison comme un moyen sûr & facile de donner des notions claires & distinctes à ceux

qui n'en avoient pas, de remettre ſur les voyes & de ſoulager ceux qui poſſédoient déja des connoiſſances. Tels ſont les motifs qui ont produit cette quantité de Dictionnaires que nous avons, qui ont engagé à donner celui dont nous nous propoſons de rendre compte, & qui ſans doute nous en procureront d'autres.

Les choſes d'une utilité générale devroient être univerſellement connues ; quels ſoins ne doit-on donc pas apporter à répandre la ſcience de la Médecine, puiſqu'elle a pour objet la conſervation de la vie & le rétabliſſement de la ſanté ? De quelle utilité ne ſeroit-il pas que chaque Particulier fut en état de ſe conduire dans une indiſpoſition paſſagere, & ne s'exposât pas à en faire une maladie ſérieuſe par un mauvais régime ou par des remédes déplacés ? Ne ſeroit-il pas infiniment à ſouhaiter, que dans des cas imprévus & ſubits, dans des accidens vio-

lens, on pût, en attendant le secours d'un Médecin, s'aider soi-même & les autres, & ne pas rendre ces accidens plus graves par un traitement inconsidéré ?

Ce besoin s'est fait sentir dans tous les tems; les uns ont cru pouvoir y remédier par des Ouvrages, où l'art a été rendu aussi clair & aussi familier qu'il a été possible; d'autres, par des collections de recettes simples & choisies : mais les premiers ne donnant point assez d'étendue à leurs Ouvrages n'ont point dissipé l'ignorance, & la bonne intention des seconds a souvent produit les plus facheux effets, en confiant à toute sorte de personnes des remédes qu'il étoit aussi dangereux de mal appliquer, que s'ils eussent été mauvais.

L'Auteur de ce Dictionnaire s'est proposé de remédier à ces deux défauts, il a marché dans une route d'autant plus difficile, qu'elle étoit toute nouvelle, il nous avertit lui-même que l'ordre

alphabétique eſt tout ce que ſon Dictionnaire a de commun avec ceux qui ont paru auparavant. La connoiſſance des termes devant précéder la ſcience, il a donné place dans ſon Ouvrage à toutes les définitions complettes & préciſes des termes de l'art.

L'Anatomie pouvant & devant être regardée comme le fondement le plus ſolide de l'art de guérir, il s'eſt attaché à décrire avec exactitude le corps humain : on y trouve expliqué d'après les meilleurs Auteurs la ſituation, la contexture, la forme, & les uſages de chaque os, de chaque muſcle, de toutes les glandes ; il traite des humeurs qu'elles ſéparent du ſang, & il décrit le cours & la diſtribution des nerfs, des veines & des artères. Les théories les plus judicieuſes, imaginées pour expliquer le mécaniſme merveilleux de notre corps, ſont fidélement expoſées.

Si l'Anatomie éclaire ſur les cau-

ſes des maladies, la matiére médicinale fournit les armes néceſſaires pour les combattre. Cette partie de la Médecine des anciens eſt pleine d'obſcurités pour nous ; pluſieurs plantes & pluſieurs animaux ont eu différents noms dans différentes contrées de la Grece, ou en changeoient d'un ſiécle à l'autre. De-là vient que nous cherchons peut-être à préſent telle plante qui nous eſt connue, mais ſous un autre nom. L'Auteur a cherché à débrouiller ce cahos, en rapportant les noms différens qu'on a donnés à la même choſe, & marquant la différence qu'il y a entre pluſieurs qu'on a déſignées par le même nom. De quelqu'importance que fut ce point, il étoit cependant bien plus intéreſſant de connoître l'état actuel où ſe trouve la Médecine enrichie des découvertes modernes.

L'hiſtoire des drogues ſimples menoit naturellement, après l'expoſition de leurs vertus & de leurs

propriétés, à celle de la maniére de les combiner & de les analyser : la Pharmacie & la Chymie étoient en droit de revendiquer leur place dans un ouvrage de cette nature. Les principales compositions pharmaceutiques sont non seulement détaillées, mais on les suit dans les différens changemens qu'elles ont essuyés, & l'Auteur rend compte des motifs qui ont engagé à les introduire. Quand il s'est présenté une explication satisfaisante de l'action des médicamens sur le corps humain, on l'a donnée, mais avec cette réserve que l'on doit avoir, quand on ne veut pas suivre son imagination pour guide.

Quoique l'Auteur n'ait considéré la Chymie que comme une branche de la Pharmacie, il l'a cependant traitée en Médecin Philosophe. D'un côté, si l'on trouve dans cet Ouvrage les compositions les plus énergiques qu'elle nous fournisse ; d'un autre, les phénomenes

furprenants qu'elle offre dans la *décompofition* & *recompofition* des mixtes, détaillés avec exactitude & avec les explications les plus probables, dédommageront amplement ceux à qui la curiofité aura fait parcourir ces articles. Il n'eft pas jufqu'à l'*Alchymie* qui n'ait trouvé fa place dans ce Dictionnaire, l'Auteur en parlant de certains remédes, trouvés chemin faifant, par ceux qui couroient après la tranfmutation des Métaux & la *Panacée* univerfelle, fait fuffifamment connoître le génie, les vues, & le fort de ces avanturiers.

Quelqu'étendue que l'Auteur ait donnée à ces différentes parties de la Médecine, il n'a paru cependant les confidérer que comme appartenantes à celle qui eft la plus intéreffante, *la Therapeutique*; il les a confidérées comme fervant d'introduction à l'*art de guérir*.

Il commence l'hiftoire des Maladies par des exemples choifis de perfonnes mortes de la maladie

qui fait le ſujet de l'article. Cette hiſtoire eſt ſuivie d'une deſcription anatomique de l'état où ſe trouvoient les parties affectées lors de la diſſection. Il inſiſte principalement dans l'expoſition des ſymptômes, ſur ceux qui ſont eſſentiels à la maladie, & qui peuvent ſervir à la diſtinguer de toute autre. Il deſcend de-là au prognoſtic, à cette ſcience qui indique les préſages que l'on peut avoir de la guériſon ou de la mort du malade, ou du changement de ſa maladie; ſcience qui eſt le fruit d'une expérience réfléchie, qui mérite au Médecin la confiance du Public, & qui a peut-être acquis à Hippocrate le ſurnom de *Divin*.

Il paſſe enſuite à la cure qu'il conſidére, & quant au régime & quant aux remédes. Il adopte & propoſe partout la pratique des plus grands Médecins. Il finit enfin par quelques exemples tirés des meilleurs Auteurs propres à confirmer les régles preſcrites, & il

a fait choix de ceux qui peuvent plaire & inſtruire.

Les perſonnes infirmes & attaquées de maladies *chroniques*, y trouveront des régles de conduite & de régime. Cet Ouvrage renferme encore des inſtructions ſur tous les cas où les femmes peuvent ſe trouver, par des maladies particuliéres à leur ſexe. Il leur apprendra combien il eſt dangereux d'en confier le traitement à des perſonnes, qui au lieu des connoiſſances néceſſaires, n'ont que des préjugés malheureux auſquels elles ſont opiniatrément attachées.

La Chirurgie n'étant pas moins néceſſaire aux hommes que la Médecine, l'Auteur a traité cette partie avec toute l'étendue qu'elle méritoit. Tumeurs, ulceres, playes en général & en particulier, relativement aux différentes armes, opérations chirurgicales, prognoſtics qu'on en doit faire, bandages, tout eſt décrit avec la plus ſcrupuleuſe exactitude; mais comme les

descriptions les plus vives & les plus justes ne donnent jamais des idées aussi nettes que celles que l'on peut prendre d'un coup d'œil; pour remédier à cet inconvénient, on trouve à la fin de ce premier volume douze planches où l'on a fait graver les instrumens de Chirurgie, & la maniére de les employer dans le tems de l'opération. Il s'y trouve aussi des planches purement anatomiques que la même raison rendoit également nécessaires.

On auroit été en droit de faire un reproche d'ingratitude à l'Auteur, s'il n'avoit pas inséré dans son Ouvrage une Histoire des grands Médecins. On y trouve un abregé de leur Vie & de leurs Ecrits, propre à faire connoître leurs découvertes, le tems auquel ils ont vécu & les opinions qui leur ont été particuliéres.

Ce premier volume est précédé d'un discours historique sur l'origine & les progrès de la Méde-

cine, de l'Avertiſſement de l'Editeur & d'une Epître Dédicatoire. Dans le diſcours Préliminaire, l'Auteur conſidére la Médecine dans ſa naiſſance, il la ſuit pas-à-pas dans ſon développement, il examine les différentes Sectes dans leſquelles elle a été partagée, les révolutions que les ſyſtêmes dominans de Philoſophie ont occaſionnées dans la pratique. Il y fait voir combien l'attachement opiniatre des ſpéculations, quoique ſpécieuſes & ſçavantes, a ralenti les progrès de cet art.

M. *Buſſon*, Editeur de cet Ouvrage, le dédie à M. *le Comte de Maurepas*. Il a cru qu'un Ouvrage conſacré à l'utilité publique devoit paroître ſous les auſpices d'un Miniſtre, dont toutes les actions ont toujours été dirigées vers cet objet. L'Epître Dédicatoire eſt ſimple, noble & vraie.

L'Avertiſſement de l'Editeur nous fait connoître quel eſt le rapport de la Traduction Françoiſe

du Dictionnaire de M. *James* a
l'original Anglois. Cette Trad
tion ayant été l'ouvrage de di
rentes mains, il a fallu que
Busson donnât un soin particu
à sauver la bigarrure, qui au
résulté de la suite alternative
ces différens stiles. Il a senti
dans un Ouvrage de compilati
l'abondance, réglée par le dis
nement, augmentoit sa bo
Aussi a t'il ajouté des articles
avoient été omis totalement, é
du d'autres qui étoient susce
bles d'une plus grande explicati
qui la demandoient même es
tiellement. Entre les diffé
exemples que ce premier vol
en fournit, nous n'en indique
qu'un. L'Auteur, après avoir t
té de l'*Anévrysme* des artères,
ses différentes espéces, de la
qu'il admettoit, finissoit là ce
regardoit cette matiére, sans
ler en aucune façon de l'*Ané*
me du cœur, maladie qui, q
qu'elle ne soit pas commune,

eſt pas moins réelle : M. *Buſſon* en explique la nature & les cauſes, il en propoſe les ſignes diagnoſtics, fait connoître quel prognoſtic on en doit tirer, & parle enfin des différentes méthodes *curatives* qui ont été propoſées en ce cas. Il eſt pluſieurs additions ou corrections dans ce premier volume, qui ne ſont déſignées par aucune marque diſtinctive, l'Editeur apprend les raiſons qui l'ont engagé à en agir ainſi.

Le peu de connoiſſance que les Anciens avoient de l'Anatomie & de la matiére médicale, leur ayant fait ſouvent preſcrire des opérations qui n'étoient pas praticables, ou ordonner comme remède des ſubſtances capables de produire les effets les plus dangereux, l'Editeur a attaché des Notes à ces endroits, ainſi qu'à tous ceux qui lui paroiſſant ou peu juſtes ou peu clairs ont ſemblé en avoir beſoin. Comme elles ſont faites, ainſi que les autres additions avec

autant de ſçavoir que de jugement, elles donnent à la Traduction Françoiſe du Dictionnaire de Médecine, un mérite qui manque à l'original.

Une Table Alphabétique Françoiſe-Latine étoit indiſpenſablement néceſſaire, parce que les articles du Dictionnaire commençant par les mots Latins, celui à qui cet Langue n'auroit pas été connue auroit été fort embarraſſé, pour chercher celui dont il auroit eu beſoin : auſſi M. *Buſſon* nous avertit-il qu'on trouvera une Table Françoiſe-Latine à la fin du ſixiéme volume, avec les renvois aux mots Latins correſpondants ; mais il annonce en même tems une ſeconde Table d'une toute autre nature & bien plus importante. Quoique les Dictionnaires à cauſe de l'ordre alphabétique, puiſſent être regardés comme des Tables ; cependant ce même ordre alphabétique oblige d'éparpiller les matiéres, & de les placer ſans

aucun rapport les unes avec les autres. M. *Buffon* se propose de rassembler ces matiéres ainsi éparses dans le corps du Dictionnaire, de les réunir dans une Table raisonnée, sous des classes générales. Ainsi cette Table ne seroit pas faite pour le Dictionnaire, mais le Dictionnaire seroit fait pour elle. Ce seroit un canevas, dont les piéces nécessaires pour le remplir, seroient contenues dans le Dictionnaire même. On ne peut que souhaiter l'exécution d'un pareil projet, dont l'utilité seroit infinie.

Nous ne croyons pas pouvoir porter de jugement plus sain de cet Ouvrage, qu'en disant avec la Faculté de Médecine de Paris dans l'approbation qu'elle lui a donnée, „ que ce Livre ne peut être que „ très-instructif & très-utile, non „ seulement en ce qu'il contient „ des définitions claires & nettes „ des termes de la Médecine, & „ de toutes les Sciences qui y ont „ rapport; mais principalement en

La ſeconde Médaille n'eſt différente de la premiére, qu'en ce qu'au revers, il n'y a qu'une ſeule tête avec ces mots : ΤΙΒ. ΚΑΙΣΑΡ. Il pourroit bien ſe faire que celle-ci eût été autrefois entiérement ſemblable à l'autre ; ce qui me le fait penſer, c'eſt que ſi les Monétaires dans la fabrique de cette Médaille avoient eu intention de ne mettre au revers que la tête du jeune Tibere, ſans doute qu'ils l'auroient placée au milieu du champ de la Médaille, au lieu qu'elle eſt vers l'un des bords, laiſſant un intervalle conſidérable juſqu'à l'autre bord ; dans cet eſpace, il me ſemble appercevoir les veſtiges d'une ſeconde tête, ſoit qu'elle y ait été autrefois & que le tems l'ait effacée, ſoit que le métal ait été mal frappé de ce côté là.

Ces deux Médailles ſont de moyen bronze, d'une fabrique groſſiére, peu différente de celle des Médailles frappées en Eſpagne. *On les trouva*, il y a quelques an-

nées près de Marseille, je les acquis lorsqu'elles étoient encore couvertes de terre, & j'eus la satisfaction de les déchiffrer moi-même. Ce qui me fait regarder cette Médaille de *Drusus* comme extrêmement rare, c'est que parmi les Collections imprimées de Médailles, je ne la trouve que dans le Recueil des Médailles Grecques de M. Vaillant, & encore est-elle différente de la nôtre. Il la cite du Cabinet de M. *Gianott* : la voici avec l'explication qu'en donne ce sçavant Antiquaire. *

ΔΡΟΥΣΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΑΥΓΟΥΣΤΟΣ, *Caput Drusi ante quod simpulum, ponè verò Lituus.* Au revers, ΤΙΒ. ΓΕΡ. ΚΑΙΣΑΡΕΣ. *Capita Tiberii Drusi F. & Germanici adversa.*

Le Titre d'Auguste que l'on donne à Drusus dans cette Médaille, l'explication de M. Vaillant qui prétend que l'une des deux têtes du revers est celle de Tibere, fils de Drusus, & l'autre celle d'un

* Vaillant. Num. Græca, pag. 9.

Germanicus, qui n'est pas fils de Drusus, apparemment du grand Germanicus; le *sympule* & le bâton augural dont on accompagne la tête de Drusus, & qui ne se trouve point sur notre Médaille: tout cela me fait soupçonner, ou que M. Vaillant n'a jamais vû cette Médaille, ou bien que celle qu'il a vue étoit si usée & gâtée, qu'il ne lui a pas été possible de voir ce qu'elle représentoit. C'est ce qui m'a donné la pensée de travailler sur ce précieux monument, qui nous apprend le nom d'un Prince de la famille de Tibere, inconnu jusqu'ici, & qui semble avoir échappé à l'attention de M. Vaillant.

Quel est donc ce Drusus fils d'Auguste, à l'honneur duquel notre Médaille a été frappée? Quels sont ces deux Princes, *Tibere* & *Germanicus*, représentés au revers? C'est ce que je vais examiner.

Parmi les différents *Drusus* dont l'Histoire fait mention sous le régne d'Auguste, il n'y a que le seul *Drusus fils* de l'Empereur Tibere

à qui notre Médaille puisse convenir, parce que c'est le seul Drusus qui soit fils d'Auguste ; la preuve en est aisée. L'Histoire nous apprend que Livie eut de son premier mari, Tibere-Claude-Neron, un fils nommé Tibere qui fut ensuite Empereur, & que lorsqu'elle épousa Auguste, elle portoit dans son sein un second fils qui naquit trois mois après, l'an 716 de Rome : ce fut le grand Drusus, si connu par ses victoires en Allemagne, qui lui méritèrent les honneurs du triomphe & le surnom de *Germanicus*. Auguste l'aima & l'estima beaucoup, mais il ne l'adopta jamais : ainsi ce Héros n'ayant point été fils d'Auguste, ce ne peut être le *Drusus* de notre Médaille : il mourut en Allemagne & laissa d'Antonia, fille de M. Antoine & d'Octavie, sœur d'Auguste, deux fils, Germanicus & Tibere Claude, qui fut le cinquiéme Empereur.

Germanicus s'attira par ses ver-

la peine à consentir à ce mariage ; à cause de la tendresse qu'il avoit pour sa femme Agrippine, & qu'il n'aimoit pas Julie, dont les déréglemens commençoient à éclater ; que cependant, comme il prévit que ce mariage le conduiroit à la souveraine puissance, il sacrifia en cette occasion sa tendresse à son intérêt.

Selon le témoignage de ces Historiens, Tibére eut donc d'Agrippine un fils nommé *Drusus* ; ayant dans la suite succédé à Auguste, par droit d'héritage, comme dit Suetone, il en prit le nom avec la suprême autorité ; & dès lors Drusus son fils fut véritablement fils d'Auguste. Ce Prince mourut du vivant de son pere, il ne lui fut jamais associé dans la souveraine puissance, aussi ses Médailles ne lui donnent que la qualité de *fils* & de *petit-fils* d'Auguste, ce qui me fait croire, ou que la Médaille de Drusus que cite M. Vaillant est fausse, ou qu'on l'a mal lue. Dru-

sus, il est vrai, fut élevé par son pere à la puissance de Tribun : mais en étoit-ce assez pour s'appeller Auguste ? On sçait que Tibére fut revêtu de la même dignité par Auguste, & cependant l'Histoire & les Médailles nous apprennent qu'il ne fut appellé *Auguste* que lorsqu'il fut Empereur, & encore, comme le remarque Suétone *, il n'osoit pas au commencement de son régne prendre dans Rome ce nom respectable, ni lorsqu'il écrivoit au Sénat ; mais seulement lorsqu'il envoyoit ses ordres dans les Provinces.

Drusus fut fils de Tibére ; mais quelle fut sa mere ? Selon les Historiens que nous venons de citer, ce fut Agrippine : cependant le P. Hardouin a prétendu prouver par les Médailles, contre le témoignage de Dion & de Suétone, que Drusus étoit fils de Julie, seconde femme de Tibére & non pas d'Agrippine : une opposition si mar-

* Suet. L. 3. C. 26.

quée entre les Médailles & les Historiens porteroit préjudice aux uns & aux autres de ces monuments ; puisque ce n'est que par leur accord qu'ils peuvent mériter qu'on leur ajoute foi : or cet accord est ici entier & parfait, je vais le prouver en défendant l'autorité de l'Histoire par les mêmes armes dont le P. Hardouin s'est servi pour l'attaquer.

Ce sçavant Auteur cite d'abord, pour prouver que Drusus étoit fils de Julie, une Médaille de ce Prince en moyen bronze, très-commune.

DRUSUS. CÆSAR. TI. AUG. F. DIVI AUG. N. *Drusus Cæsar Tiberii Augusti Filius, Divi Augusti nepos.* La tête de Drusus. Au revers : PONTIF. TRIBUN. POTEST. *Pontifex Tribunitiâ potestate*, & dans le champ, S. C.

Drusus étoit petit-fils d'Auguste : ce n'étoit pas, dit le P. Hardouin, du côté de son pere Tibere, qui n'étoit fils d'Auguste que par

adoption : c'étoit donc du côté de ſa mere Julie, propre fille d'Auguſte. Par-là, le P. Hardouin veut nous faire entendre que l'on n'appelloit pas un Prince petit-fils de celui qui avoit adopté ſon pere. Il me paroît au contraire que dans les Médailles le droit de la naiſſance eſt confondu avec le droit de l'adoption, & qu'en vertu de l'une & de l'autre, on donnoit indifféremment les noms de frere, de fils & de petit-fils. En voici la preuve par les Médailles.

Druſus étoit le propre fils de Tibere, & Germanicus ne l'étoit que par adoption ; cependant ils ſont appellés freres dans une Médaille de Sardes en Lydie.

ΔΡΟΥΣΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ. ΚΑΙΣΑΡ. ΑΔΕΛΦΟΙ. *Druſus Ceſar, Germanicus Ceſar, fratres.* On lit au revers : ΕΠΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΛΕΩΝΟΣ ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ. *Sub Alexandro Cleone Sardianorum ;* & dans une couronne de lauriers : ΚΟΙΝΟΝ ΑΣΙΑΣ *communitas Aſiæ.*

Drusus & Germanicus prennent également le titre de fils de Tibére.

DRUSUS CÆSAR TI. AUG. F.
GERMANICUS CÆSAR TI. AUG. F.

On les voit tous deux dans une Médaille de Tibére, qui se trouve dans notre Cabinet en moyen bronze.

PERM. DIVI AUG. COL. ROM. *Permissu divi Augusti. Colonia Romulea.* (*Hispalis* en Espagne aujourd'hui Seville.) La tête de Tibére. Au revers, DRUSUS CÆSAR. GERMANICUS CÆSAR, les têtes de ces deux Princes.

La qualité de petit-fils se donnoit de la même maniére. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention aux Médailles de Germanicus. Ce Prince, selon les Historiens avec lesquels s'accorde ici le P. Hardouin, étoit fils de Neron Claude Drusus, & d'Antonia fille de M. Antoine. Il n'étoit donc point petit-fils d'Auguste par droit de naissance. Pourquoi cependant

prend-il cette qualité dans ses Médailles, si ce n'est parce que Tibére l'avoit adopté?

GERMANICUS CÆSAR TI. AUG. F. DIVI AUG. N. *Germanicus Cæsar, Tiberii Augusti filius, divi Augusti nepos*; la tête de Germanicus : au revers, TI. CLAUDIUS CÆSAR AUG. GER. P. M. TR. IMP. P. P. *Tiberius Claudius Cæsar Augustus Germanicus, Pontifex Maximus, Tribunitiâ potestate, Imperator, pater Patriæ.*

Si Germanicus a pû s'appeller *petit-fils d'Auguste*, précisément parce qu'il avoit été adopté par Tibére, qui lui-même n'étoit fils d'Auguste que par adoption; sera-t'on surpris que Drusus prenne le même titre, lui qui étoit vrai fils de Tibére? Il n'est donc pas nécessaire, pour conserver cette qualité à Drusus, de lui donner Julie pour mere, contre le témoignage des Historiens.

Le P. Hardouin tire du Cabinet de M. Foucault la seconde Mé-

daille dont il se sert pour appuyer son opinion, elle se trouve aussi dans le notre, & par-là nous sommes plus en état de l'examiner & d'en dire notre sentiment.

TI. CÆS. AUG. PONT. MAX. TRIB. POT. La tête de Tibére couronnée de lauriers. Au revers : DRUSUS CÆS. TRIB. POT. JULIA. AUG. C. V. T. *Drusus Cæsar Tribunitiâ potestate. Julia Augusta. Colonia victrix Tarraco*; Tarragone en Espagne. Les têtes de Drusus & de Julie affrontées. Moyen bronze.

De cette Médaille, le P. Hardouin conclut deux choses : la premiére, contre Dion & Suetone, que cette Julie, dont on joint ici la tête avec celle de Drusus, ne sçauroit être que la femme de Tibére & la mere de Drusus : car il y auroit eu de l'indécence de joindre la tête du fils avec celle de la marâtre. Le même Auteur conclut en second lieu que cette Médaille ayant été frappée du vivant de Julie & lorsque Drusus étoit revêtu

de la puiſſance Tribunitienne, il eſt donc faux, ce que Tacite rapporte dans le premier & troiſiéme Livre de ſes Annales, que Julie mourut à Regio l'an de Rome 767, & que Druſus ne reçut la puiſſance de Tribun que l'an de Rome 775.

J'avoue que ces contradictions ſe rencontrent entre l'Hiſtoire & la Médaille, ſuppoſé que la Julie qui y eſt repréſentée ſoit véritablement la Julie femme de Tibére & fille d'Auguſte ; mais elles s'évanouiſſent ſi c'eſt une autre Julie : je le penſe ainſi, & voici mes raiſons.

Si la Julie qu'on a voulu repréſenter dans cette Médaille eut été la femme de Tibére, les Monétaires auroient-ils mis ſon image dans le revers de la Médaille ? Ne l'auroient-ils pas jointe plutôt à celle de Tibére ſon époux ? Julie malgré ſes déréglemens, étoit la premiére Princeſſe de l'Empire Romain : elle avoit apporté en dot à ſon mari la ſouveraine puiſſance, elle

méritoit donc bien cette place d'honneur. D'ailleurs tel étoit l'usage : on mettoit toujours dans ces sortes de Médailles, l'image de l'époux jointe à celle de l'épouse, pour marquer leur union & leur tendresse, vraie ou supposée. Je ne citerai pour preuve que deux Médailles en moyen bronze de notre Cabinet.

ΝΕΡΩΝ. ΠΟΠΠΑΙΑ. Les têtes de Néron & de Poppée qui se regardent. Au revers, ΡΩΜΗ. La tête de Poppée & au-tour: ΑΙΧΜΟΚΛΗ. ΑΟΥΙΟΛΑ. ΑΝΘΥΠΑΤΩ. ΕΦΕ. *Aechmocli Aviolæ Proconsuli Ephesiorum.*

Nero Claud. Cæsar. Imp. Octavia Augusta. Les têtes de Néron & d'Octavie sa femme, le Soleil sur la tête de Néron, & la Lune sur celle d'Octavie : au revers, Nero Claud. Cæs. Aug. Lurino Volumnio II Vir. la tête de Neron avec un sceptre en travers.

Qu'on considére attentivement la Médaille en question, on re-

marquera aisément qu'on y a représenté une jeune Princesse. Or Julie, l'année où Drusus reçut la puissance de Tribun & où la Médaille fut frappée, qui tombe selon le P. Hardouin à l'an de Rome 786, avoit au moins 70 ans : car selon la Chrononologie de ce même Auteur, Julie épousa Tibére l'an de Rome 750 & son fils Caius, qu'elle avoit eu de son premier mari Agrippa, étoit alors âgé de 16 ans.

Quelle est donc la Julie de notre Médaille ? Je ne dirai pas avec M. Vaillant, que c'est Livie femme d'Auguste qui fut aussi appellée Julie. Cet Auteur suit la Chronologie des Historiens (a) qui fixent à l'an de Rome 775 la premiére année de la puissance Tribunitienne de Drusus. Notre Médaille fut donc frappée cette année là : or cette même année, Livie avoit près de 80 ans, puisque comme le rapporte Tacite (b) elle mourut l'an

(a) Tac. ann. 3. C. 56.
(b) Tac. ann. 5. C. 1.

de Rome 782, âgée ſelon Dion (*a*) de 86 ans, & ſelon Pline (*b*) de 82. M. Vaillant a t'il pû prendre la Julie de notre Médaille pour une Princeſſe de 80 ans? D'ailleurs peut-on croire que les Monetaires euſſent mis dans le revers d'une Médaille de Tibére, l'image de ſa mere jointe à celle de ſon fils?

La Julie de notre Médaille n'eſt donc, ni Livie femme d'Auguſte, ni Julie fille de ce Prince: mais c'eſt l'épouſe même de Druſus. Suetone (*c*) nous apprend que le grand Druſus laiſſa de ſa femme Antonia trois enfans, le célébre Germanicus, Claude qui fut enſuite Empereur, & Liville qui fut d'abord mariée à Caius Ceſar fils de Julie & d'Agrippa, & enſuite à Druſus fils de Tibere. Liville ou Livie, comme Tacite & Pline l'appellent, étoit donc la femme de Druſus, & voilà la Princeſſe repré-

(*a*) Dion L. 58.
(*b*) Pline L. 14. C. 6.
(*c*) Suet. L. 5. C. 1.

sentée sur notre Médaille : il est
vrai qu'elle y est appellée *Julie*,
on ne doit pas en être surpris.
Cette Princesse étoit fille du grand
Drusus, & par conséquent petite-
fille de Livie femme d'Auguste,
qui prit le nom de Julie : c'est
pour cela que la fille du grand
Drusus, à qui l'on donna les noms
de son ayeule, s'appelloit indiffé-
remment Livie ou Julie. On la
connoît dans l'Histoire sous le nom
de Liville ou Livie, & les Moné-
taires dans les Médailles l'appel-
loient Julie. Cela étoit en usage
dans la famille d'Auguste par rap-
port aux Princesses nommées Li-
vies. Dion (*a*) & Suetone (*b*) ap-
pellent toujours les trois fameuses
sœurs de l'Empereur Caius Cali-
gula & filles de Germanicus, *Agrip-*
pine, *Drusille* & *Liville* : cette der-
niére cependant, dans les Médail-
les que leur frere fit frapper à leur
honneur, prend toujours le nom

(*a*) Dion L. 59.
(*b*) Suet. 4. C. 7.

de *Julie* ; en voici une en grand bronze de notre Cabinet.

C. CÆSAR. AUG. GERMANICUS. PON. M. TR. POT. *Caius Cæsar Augustus Germanicus Pontifex Maximus Tribunitiâ potestate.* La tête de Caius couronnée de Lauriers. Au revers : AGRIPPINA. DRUSILLA. JULIA. Ces trois Princesses debout tenant de la main droite une balance, & de la gauche une corne d'abondance.

Si Liville fille de Germanicus s'appelloit Julie sur les Médailles, n'a t'on pas raison de croire que Liville ou Livie, sœur du même Germanicus prenoit ce même nom sur ces monumens ? Ainsi la Médaille que nous venons d'examiner ne prouve point que Drusus fut fils de Julie, comme l'a pensé le P. Hardouin.

Notre Médaille a donc été frappée à l'honneur de Drusus fils de Tibére & d'Agrippine, époux de Liville Julie : venons au revers de la même Médaille. Les deux jeu-

nes Princes que nous y voyons représentés, *Tibére* & *Germanicus*, sont les deux fils du même Drusus. J'en trouve la preuve dans un passage de Tacite * tiré du *second Livre de ses Annales*, *Ch.* 84. Cet Auteur nous apprend que l'an 772 de Rome, cette Ville étant dans le deuil & la tristesse, causée par la mort de Germanicus, elle reçut un grand sujet de consolation par la naissance de deux Princes jumeaux que Livie femme de Drusus mit au monde dans une seule couche. *Cæterum, recenti adhuc mæstitiâ, soror Germanici Livia nupta Druso, duos virilis sexus simul enixa est.* Cette double naissance causa tant de joye à Tibére, qu'il s'en félicita dans le Sénat en se vantant de ce qu'aucun Romain de sa dignité n'avoit encore été favorisé d'un semblable bonheur. Le Sénat, pour donner des marques publiques de sa joye, & conserver à la postérité le souvenir

* Tac. ann. 2. C. 84.

d'un si heureux événement, le fit graver sur ses monnoyes. Nous en avons une où on lit d'un côté : DRUSUS CÆSAR TI. AUG. F. DIVI AUG. N. PONT. MAX. TR. POT. II. S. C. au revers on y voit les têtes de deux jeunes enfans placées sur deux cornes d'abondance entrelassées l'une dans l'autre, au milieu desquelles s'éléve un Caducée. Le Sénat voulut par là déclarer aux Romains que la naissance de ces deux Princes leur annonçoit l'abondance & la paix.

Nous sçavons par l'Histoire *, qu'un de ces jumeaux fut appellé *Tibere Néron*, & qu'il fut surnommé *gemellus* ou *jumeau* : nous ne trouvons dans aucun Historien le nom du second : il ne vêcut que quelques années, & les Historiens du tems n'ont pas cru que son nom dût intéresser la postérité. Le Comte Mezzabarba & le P. Hardouin expliquant la Médaille que je viens de citer où les têtes de ces deux

* Jos. de Antiq. Jud. L. 18.

Princes encore enfans sont représentées sur des cornes d'abondance, les appellent Tibére & Drusus. Patin dans une Note sur Suétone les nomme Tibére & Gemellus. Ces Auteurs ont donné au second jumeau le nom qu'il leur a plu: mais notre Médaille décide la question. Nous y voyons les têtes de ces deux Princes qui paroissent tous deux dans un bas âge, desorte que l'on ne sçauroit douter que ce ne soit les deux jumeaux fils de Drusus; elle appelle l'un *Tibére* & l'autre *Germanicus*; on donna au premier le nom de son ayeul, l'Empereur Tibére; & au second on lui donna pour nom, le surnom du même Empereur, qui, comme le grand Drusus son frere, fut surnommé *Germanicus*. Notre Médaille nous découvre donc un second Germanicus dans la famille d'Auguste, & par-là on voit que ces monuments, sans être contraires à l'Histoire, nous apprennent souvent plus que l'Histoire.

Avril 1746.

Cette tête que nous attribuons à un second Germanicus ne sçauroit être celle du grand Germanicus, comme l'a pensé M. Vaillant. Ce célébre Antiquaire s'est laissé surprendre par la conformité des noms : s'il eut vû la Médaille, il se seroit bientôt détrompé : il auroit apperçu que ce Germanicus y est représenté du même âge que le second Tibere, & que tous deux y sont extrêmement jeunes : or le second Tibére & le grand Germanicus étoient d'un âge bien différent, puisque celui-ci mourut à Daphné, empoisonné par Pison, âgé selon Suétone * de 34 ans, la même année que le second Tibére & son frere jumeau vinrent au monde, c'est-à-dire, l'an de Rome 772. D'ailleurs le grand Germanicus étoit frere de Drusus par adoption, & comment peut-on s'imaginer que dans une Médaille de Drusus, on eut joint dans le revers la tête de son frere

* Suet. L. 4. C. 1.

Germanicus à celle d'un de ſes fils qui étoit encore enfant ?

Ce qui rend notre Médaille encore plus précieuſe, c'eſt que l'on ne voit ſur aucune autre la tête du ſecond Tibére : il eſt vrai que Jean-Sébaſtien *Faeſchius*, Profeſſeur en Droit à Bâle, donna autrefois la deſcription d'une Médaille de ce Prince, qu'il diſoit avoir dans ſon Cabinet. Le Comte Mezzabarba la rapporte : mais M. Vaillant * nous déclare qu'il l'a vue, qu'elle eſt fauſſe, & que c'eſt une Médaille de l'Empereur Tibére dont on a voulu faire celle du jeune Tibére ſon petit-fils.

Druſus avoit été élevé à toutes les dignités où il pouvoit aſpirer. Son pere l'avoit fait Conſul l'an de Rome 768 & de l'Ere commune de J. C. 15. L'an de Rome 774 il avoit exercé le Conſulat pour la ſeconde fois. L'an 775, il avoit été honoré de la puiſſance de Tri-

* Vaill. Numiſm. Imperat. Rom. Pag. 10.

bun, étant âgé de 36 ans, puiſque dans la Lettre que Tibére écrivit au Sénat pour l'engager à accorder cette dignité à ſon fils, il remarque que Druſus avoit alors le même âge qu'il avoit lui-même, lorſque ſon pere Auguſte l'aſſocia à la même puiſſance ; Juſte Lipſe, dans une Note ſur ce paſſage de Tacite, prouve que Tibére avoit alors 36 ans. Druſus ne jouit pas long-tems de ces honneurs. L'an de Rome 776, qui fut la ſeconde année de ſa puiſſance Tribunitienne, & la 37 de ſon âge, fut auſſi celle de ſa mort.

Je ſçai que Charles Patin & le P. Hardouin rapportent une Médaille d'argent du Cabinet du Roi qui paroît contraire à ce point de Chronologie, la voici.

TI. CÆS. AUG. P. M. TR. P. XXXV. *Tiberius Cæſar Auguſtus Pontifex Maximus Tribunitiâ poteſtate Trigeſimum Quintum* : la tête de Tibére. Au revers ; DRUSUS CÆSAR TI. AUG. F. COS. II. TR. P.

 La

La tête de Drusus fils de Tibére.

Selon Dion *, Auguste donna à Tibére l'an de Rome 748 la puissance de Tribun pour cinq ans, & l'an 757 en l'adoptant, il lui donna la même puissance pour dix ans encore : mais soit que l'on commence à compter de l'an de Rome 748 ou de l'an 757, la 35 année de la puissance Tribunitienne de Tibére ne sçauroit concourir avec le second Consulat de Drusus, ni avec le tems où il reçut pour la premiére fois la puissance de Tribun qui fut l'année 775 selon les Historiens, & qui précéda immédiatement celle de sa mort. C'est aussi cette Medaille qui a engagé le P. Hardouin à transporter à l'an de Rome 789 la mort de Drusus placée par Dion & Tacite dans l'année de Rome 776.

Avant que d'introduire une pareille correction, il faudroit, ce me semble, prouver que la Médaille de Tibére dont il est ici quest-

* Dion L. 55.

plaire à voir répandre le sang humain. On ne peut cependant lui refuser des éloges sur sa conduite envers Germanicus, son frere par adoption, & son rival à l'Empire. Les grandes vertus & les victoires de ce Héros n'exciterent aucun sentiment de jalousie dans son cœur : il l'aima toujours comme son frere, & après sa mort, il témoigna une tendresse particuliére à ses enfans, malgré la haine que son pere avoit pour eux.

La même année de Rome 776, de J. C. 23. l'Empereur Tibére reçut une nouvelle affliction. La mort lui enleva Germanicus, un des jumeaux fils de Drusus, dans la quatriéme année de son âge. Je ne sçai pourquoi Tacite, qui a cru devoir nous apprendre la mort de ce Prince encore enfant, n'a pas jugé à propos de nous dire son nom ; que nous ignorerions sans notre Médaille. Voici comme il s'exprime * ; *idem annus alio quo-*

* Tac. ann. 4. C. 15.

que luctu Cæsarem afficit, alterum ex Geminis Drusi liberis extinguendo. Son frere Tibére-Gemellus dont la tête est jointe à la sienne sur notre Médaille, ne lui survêcut que quelques années : ce Prince est peu connu, il mérite bien cependant que l'on soit instruit du moins de ses malheurs.

Tibére-Gemellus étoit élevé dans la Cour de l'Empereur Tibére son ayeul, mais il étoit si jeune, que ce Prince déja avancé en âge, n'osoit espérer qu'il put lui succéder dans la souveraine puissance : c'est ce qui le détermina à jetter les yeux sur les fils de Germanicus, Néron & Drusus, ses petits-fils par adoption ; il les présenta & les recommanda au Sénat. Sa tendresse se changea bientôt en fureur par les artifices de Séjan. Ce Ministre, que la mort de Drusus avoit rendu insolent, anima tellement l'esprit féroce de l'Empereur contre ces deux Princes, que par son ordre le Sénat les condam-

Le ſentiment de Dion (*a*), Suétone (*b*) & Philon (*c*) ſur les derniéres volontés de Tibére, me paroît préférable à celui de Tacite. Ces Auteurs aſſûrent que cet Empereur fit ſon teſtament en faveur de Caius & de ſon petit-fils, qu'il les nomma tous deux collégues dans la ſouveraine puiſſance, & qu'il les déclara ſes héritiers univerſels, les ſubſtituant l'un à l'autre. Caius ne fut pas content de ce partage, il voulut ſeul l'Empire : il gagna pour cela *Ennia Neria*, femme de Macron, qui étoit pour lors en grand crédit auprès de l'Empereur : elle engagea ſon mari à ſolliciter en faveur de Caius : mais inutilement ; Tibére ne voulut rien changer à ce qu'il avoit déterminé. Cependant la reſpiration lui manqua tout à coup, on le crut mort, Caius ſe donnoit déja pour Empereur, lorſque Ti-

(*a*) Dion L. 59.
(*b*) Suet. L. 3. 4.
(*c*) Phil. Lib. de legatione ad Caium.

bére revint & sembla reprendre des forces : alors Caius & Macron craignant les effets de la fureur de ce Prince mourant, hâterent sa mort & le firent étouffer dans son lit le 16 de Mars l'an 790 de Rome. Caius envoya aussitôt Macron au Sénat pour y porter le testament de Tibére & le faire examiner. Ce Ministre représenta que Tibére Néron n'ayant pas encore 18 ans, il n'avoit pas atteint l'âge prescrit par les Loix pour entrer dans le Sénat, & conclut qu'il seroit honteux aux Romains de l'avoir pour maître. Le Sénat, moins convaincu par ces raisons, que gagné par les artifices de Macron, cassa le testament de l'Empereur Tibére, & donna le souverain pouvoir au seul Caius. Notre jeune Tibére, sans secours & sans appui, n'eut à opposer à une décision si injuste, que le droit de sa naissance & la volonté de son ayeul : c'étoit-là une foible ressource auprès d'un Sénat esclave des volontés d'un

Prince cruel & ambitieux. Caius ne s'en tint pas là. Le droit que Tibére avoit de partager l'Empire avec lui étoit un crime impardonnable. Sur la fin du mois d'Octobre de la même année, ce jeune Prince étant entré dans sa dix-neuviéme année, prit la robe virile: Caius, en apparence pour rendre cette cérémonie plus illustre, l'adopta pour son fils, & le déclara Prince de la jeunesse: c'étoit au fond, comme remarque Philon *, pour se rendre maître de son sort, selon l'autorité que le droit Romain donnoit aux peres. Il s'en servit en tyran cruel, puisque quelques jours après il envoya chez lui un Officier avec quelques Soldats, qui par respect pour le petit-fils d'un Empereur, n'oserent à la vérité porter leurs mains sur sa personne, mais qui le forcérent de se plonger lui-même le poignard dans le sein; & avec lui finit toute la Famille de Tibére.

* Phil. Lib. de legatione ad Caium.

ARTICLE XLVII.

ASSEMBLÉE PUBLIQUE de la Société Royale des Sciences de Montpellier, le 11 *Mars* 1745. *A Montpellier, chez Jean Martel, &c.* M. DCC. XLV.

C'Est sous ce titre qu'on trouve réunies plusieurs piéces qui ont été luës dans une de ces Assemblées, où les Académiciens veulent bien donner au Public un essai ou un avant-goût de leurs travaux.

I. *Eloge de M. l'Abbé Bignon.* Il étoit naturel que la Société profitât de quelque grande occasion pour couvrir de fleurs le tombeau de son illustre Mécène. M. de *Ratte*, chargé de ce devoir, a parfaitement répondu à l'intention de sa Compagnie, la matiére n'étoit que trop abondante, il falloit donc choisir; le choix qu'il a fait est heureux, nous ne rapporterons

que quelques endroits qui intéressent les Sciences & les Sçavans.

Dès l'âge de 30 ans, M. l'Abbé Bignon vit les différentes Compagnies d'hommes de Lettres se disputer à l'envi l'honneur de le posséder. Son goût universel lui fit accepter d'être de toutes les Académies. Il les décora également, & par des talents heureux, & par le crédit que donnoit naturellement à un homme de son mérite l'avantage d'être le neveu d'un grand Ministre. L'Académie des Sciences, l'Académie des Inscriptions, la Société Royale de Montpellier, lui furent redevables, ou de leur établissement, ou de quelques arrangements plus favorables. Devenu en quelque façon le génie tutelaire des Sciences & des beaux Arts, ce fut à lui que presque tous les Sçavans s'empresserent de consacrer leurs Ouvrages. Dans lui ils trouvoient à coup sûr un protecteur bienfaisant, souvent un maître capable de les éclairer.

La Bibliothéque du Roi dont il fut chargé en 1719, doit à ses soins la magnificence de ses bâtimens & l'augmentation de 50000 volumes imprimés ou manuscrits. On juge aisément que ces traits, & plusieurs autres aussi éclatans bien rapprochés forment un tableau assez fini de M. l'Abbé Bignon. L'ingénieux Académicien a sçu y donner encore le coloris & les graces de l'expression.

II. *Extrait du Mémoire de M. Goulard sur l'opération de la taille.* Il s'agit de la méthode que suit l'Auteur du Mémoire dans l'opération de la taille; c'est à peu près l'*Appareil latéral.* On assure d'ailleurs que cet *Appareil latéral*, employé dans le dernier siécle par le fameux *Frere Jacques*, n'est point une nouvelle découverte comme on le crut alors. Celse, Avicenne & quelques autres en ont parlé. Ce n'est pas l'unique occasion où l'on s'apperçoit enfin que les Anciens nous ont prévenus, & qu'il

y auroit plus à gagner qu'on ne pense à consulter leurs Ecrits.

M. *Goulard* a perfectionné cette façon de travailler : c'est en se servant d'un *Lithotome*, qu'on fait glisser sur la convéxité de la sonde ; & qu'on conduit ainsi jusqu'au col de la vessie, sans risquer de faire de fausse route. L'opération se fait en une minute & demie. La playe est simple, & l'on peut être tout à fait guéri au bout de dix jours.

III. *Extrait de M. Guilleminet sur la Comete de* 1744. Il est dit dans cet Extrait que M. *Guilleminet* a combattu d'abord, mais en plaisantant, l'opinion qui rendoit les Cométes maîtresses du sort des Rois & des Empires. En effet il seroit assez inutile de traiter sérieusement un point de cette nature ; c'est une folie trop surannée pour avoir encore des partisans. Le résultat des observations qu'on rapporte ensuite est que la Cométe, qui paroissoit se mouvoir d'Orient en Occident, parcourut d'un mou-

vement assez lent les constellations d'*Andromede* & de *Pegase.* L'inclinaison de son orbite avec l'écliptique étoit de 46 dégrés 26'. 29". le lieu du nœud répondoit au 15 d. 43'. 14". du Taureau; & son perihélie au 16 d. 44'. 50". de la Balance.

Elle décrivoit à peu près une parabole; le calcul qu'on en a fait s'est trouvé conforme aux observations. C'est à ce qu'on prétend en supposant une pesanteur vers le Soleil, telle que l'a admis Newton, qu'on a si bien calculé. On ajoute ensuite qu'il n'est point de phénoméne Astronomique dont on ne rende raison quand on admet une pesanteur des corps célestes, *en raison inverse des quarrez de leur distance.* L'habile observateur n'est pas le seul à penser ainsi. Cependant tout bon Carthésien demandera toujours si c'est par une attraction, qui agit *en raison inverse du quarré de la distance,* que cette fameuse Comète tombée

Avril 1746.

vers le Soleil juſqu'à éprouver une chaleur deux fois plus grande que celle du fer rouge, a pu ſe relever & ſe dérober peut-être pour long-tems à un terrible embraſement.

IV. *Extrait du Mémoire de M. de Sauvage ſur quelques Fontaines du Languedoc.* Les Fontaines dont on parle dans cet Extrait ont quelque choſe de fort ſingulier. Un Voyageur qui auroit doublé plus d'un cap fameux & paſſé la ligne, ſe croiroit heureux de pouvoir charger ſa Relation de ſemblables phénoménes. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons ; & il ne feroit pas toujours néceſſaire de courir les riſques d'un naufrage pour annoncer des découvertes merveilleuſes. Mais nous ne profitons pas de nos avantages ; on oſeroit preſque s'en prendre au Public, peut-être reçoit-il avec trop d'indiférence tout ce qui n'a pas aſſez l'air étranger.

La premiére Fontaine qui a mérité l'attention de M. *de Sauvage*,

n'eſt pas éloignée d'Alais. Les bains qu'on peut prendre dans une eſpéce de Lac qu'elle forme, ſont un remède aſſuré contre les maladies *cutanées*. On y trouve tous les matins une écume jaunâtre, qui coule à gros bouillons. Cette écume ſe durcit, ſe condenſe; c'eſt un véritable ſoufre vif; tout propre à allumer le feu & à ſoufrer les tonneaux.

La ſeconde Fontaine qui eſt encore du côté d'Alais, s'appelle dans le pays *fon de la Pegue*, elle porte réellement un bitume noir, gluant, inflammable, qui eſt une eſpéce de poix dont on peut ſe ſervir comme d'une cire noire à cacheter. Enfin il y a entre *Anduſe* & *la Salle* une troiſiéme Fontaine, où, ſi l'on jette dans tout autre tems que l'hyver quelques feuilles d'arbre, quelque animal mort, peu de jours après on trouve les feuilles changées en de très-jolis rèzeaux; & il ne reſte des animaux que des ſquelettes bien travaillés.

Avril 1746.

lumiéres les essais d'un Auteur qui n'est qu'à l'entrée de la carriere ; ces sortes d'invitations sont le plus souvent de véritables défis ; le mal n'est pas grand, quelques-fois même il y a beaucoup à gagner pour les Sciences.

D'abord, & selon l'ordre que porte le titre, se trouve une exposition nette & précise des systêmes de Ptolomée, de Copernic & de Ticho-Brahé. L'heureuse simplicité de l'hypothèse de Copernic fait que l'Auteur lui donne la préférence sur les autres. La plûpart des Astronomes pensent assez de la même façon; & les Physiciens modernes sont presque tous Coperniciens.

Copernic au reste a seulement perfectionné une idée déja connue. M. *Vaugondy* en fait remonter l'origine jusqu'à Platon ; il pouvoit aller plus loin, on sçait que quelques Disciples de Pythagore faisoient tourner la terre autour du Soleil. L'Auteur à cette

occasion fait vivre Platon plus de 500 ans avant J. C. : c'est trop de beaucoup. Dans nos Chronologies les plus exactes, la mort de Platon n'est placée que 348 ans avant la naissance de J. C. Quelque Sçavant pourroit nier encore que le systême de Copernic ait été suivi par ce fameux Disciple de Socrate. Le P. Riccioli par exemple, assez grand Maître dans ces matiéres, pour mériter qu'on l'en croye, soutient tout à fait le contraire.

L'exposition des différens systêmes est suivie d'un leger détail de la nouvelle sphere de Ptolomée & des globes. Le Zodiaque dans cette sphere n'a que dix dégrés : par-là, dit-on, on connoît mieux les *ascensions droites.* D'ailleurs cette largeur suffit pour l'orbite de la Lune qui ne s'étend pas au delà. La même sphere est chargée d'un cercle *crepusculaire qui a 18 dégrés de largeur*; ce cercle sert d'horison pour le commencement & la fin du crepuscule.

Sur le globe terreſtre, au premier Méridien déja gradué, on a ajoûté la graduation du Méridien de Paris ; & l'écliptique paſſe par l'interſection de ce Méridien & de l'Equateur. Les autres Méridiens ſont tracés de 15 en 15, à compter de celui de Paris. Cependant c'eſt en partant du premier Méridien qu'on a marqué ſur l'Equateur les degrés de longitude.

L'utilité de la nouvelle ſphere & des globes ſe connoît par pluſieurs problêmes, dont la ſolution ne dépend que de quelques opérations méchaniques, que tout le monde peut exécuter ſur ces inſtrumens. Pour réſoudre la plûpart de ces problêmes, on peut n'employer que les globes terreſtres & céleſtes, conſtruits ſelon le ſyſtême de Copernic.

Le nouvel abregé ne renferme pas ſeulement ce qu'il y a de plus utile dans les autres méthodes qu'on a données juſqu'ici ſur la ſphere. On y trouve encore ce qui

manque quelquefois dans les Traités les plus étendus sur ces matières ; c'est un détail d'après Bayer des différentes constellations que les Anciens & les Modernes ont distinguées dans le ciel. Ainsi l'on a comme réunies sous un point de vue, dans des Tables que nous supposons exactes, les étoiles dont est composé chaque *astérisme*, leur grandeur, l'ascension droite, la longitude, la latitude & la déclinaison de quelques-unes.

ARTICLE XLIX.

INTRODUCTION à la Syntaxe Latine, pour apprendre aisément à composer en Latin. Avec des exemples de Thèmes appropriés à toutes les régles de la Syntaxe, &c. à quoi l'on ajoute un abrégé de l'Histoire Grecque & Romaine, &c. Par Jean Clarke, *Principal du Collége de la Ville de Hull, dans le Comté d'York.* Ouvrage traduit sur la sixiéme édition Angloise, &c. 2. *vol.* in-12. *A Genève, chez* Gosse, *&c.* M. DCC. XLV.

IL faut d'abord avertir que l'Auteur Anglois de cet Ouvrage n'est point le célébre *Clarke*, Auteur de plusieurs Livres excellents sur la Religion, en particulier sur l'existence & les attributs de Dieu. Celui à qui nous devons le Livre qu'on vient de traduire en François est un Grammairien, mais à la

 maniére

maniére des Anglois qui systématisent tout ; qui mettent de la profondeur jusques dans les principes des Sciences.

On se propose ici d'enseigner aux enfans à composer en Latin ; cela suppose qu'ils sçavent déja les régles de la Grammaire, qu'ils sçavent parfaitement ce qu'on appelle *décliner & conjuguer.* Ainsi ce Livre est d'un dégré plus haut que les premiers éléments de la Langue Latine ; & il occupe tellement ce dégré, que si on le mettoit entre les mains d'un éléve, qui n'eut encore aucuns principes, ce seroit pour lui une doctrine inintelligible, un cahos impénétrable. Mais après avoir dévoré les premiéres difficultés de la Grammaire, il pourra, dit-on, s'en servir avec succès, & les six éditions qu'on en a faites en Angleterre justifient, à ce qu'il paroît, ces promesses.

Or voici le plan de cette Méthode, singuliére sans doute & d'un goût que nous autres Fran-

çois nous n'aurions peut-être jamais imaginé ; on a voulu épargner aux enfans la peine de chercher dans le Dictionnaire, & le péril continuel de se tromper dans le choix de leurs mots : pour cela on donne des Phrases d'abord, puis des Thèmes entiers où tous les mots qu'il faudroit chercher se trouvent vis-à-vis en Latin, mais sans l'ordre convenable de la *déclinaison* & de la *conjugaison* ; on laisse cela aux soins de l'Ecolier ; seulement à la tête de chaque Chapitre on donne la régle qui doit servir à le diriger ; & ces Chapitres & ces régles vont par gradation, commençant par les plus simples, & montant peu à peu à ce qu'il y a de plus difficile.

Par exemple, au Chapitre XI, on rappelle deux régles ; la premiére, qu'un substantif précédé d'un autre avec l'article *de*, *du*, *des*, &c. se met au génitif ; & la seconde, que certains adjectifs qui signifient *desir*, *connoissance*, *oubli*, *soin*,

crainte, &c. gouvernent le génitif; après quoi on étale un grand nombre de phrases propres à faire l'application de ces principes : ainsi l'on trace celle-ci ; *Cicéron étoit un personnage de grand esprit & de grande vertu, mais trop avide de gloire* ; & l'on met à côté ce Latin plein de *sollecismes artificiels* : *Cicero sum vir magnus ingenium & magnus innocentia, at nimis avidus gloria.* L'enfant qui a cette ébauche devant lui, n'a pas besoin de chercher les mots, mais en appliquant ses régles, il doit voir qu'il faut mettre, *Cicero erat vir magni ingenii & magnæ innocentiæ, sed nimis avidus gloriæ.*

Selon les Anglois & le Traducteur de cet Ouvrage, ceci est une route toute unie, une méthode qui a toute sorte d'avantages. On peut toutefois y opposer bien des difficultés. Premiérement, est-il à propos d'épargner aux commençans la peine de chercher des mots dans un Dictionnaire ? & ne sçait-on

pas qu'outre le bien général de dompter & d'assujettir l'esprit, cela donne un dégré de profondeur aux traces qui se gravent dans la mémoire? En second lieu, quand cette composition barbare se présente à l'œil de l'enfant, n'est-ce pas une véritable peine pour lui de la rectifier, de la décomposer en entier à l'aide de ses régles; & ne doit-il pas paroître beaucoup plus simple de placer tout d'un coup les vrais mots que d'en substituer de meilleurs à ces *sollecismes artificiels*? Troisiémement, dans l'exemple proposé, pour que l'éleve exprime comme il faut les deux mots, *avide de gloire*, il faut qu'il songe qu'*avide* est un *terme de desir* contenu dans la régle, ce qui assurément est fort de sens & de réfléxion pour un jeune cerveau, qui s'accommoderoit bien mieux de trouver dans le Dictionnaire que le terme *avidus* régit le génitif. Cette derniére réfléxion s'étend à presque tous les

exemples de cet Ouvrage, c'est-à-dire, à ces deux volumes; car ici les exemples occupent la plus grande partie du terrain. Ils laissent le moindre espace aux régles; & ils supposent par tout un exercice continuel de sens commun qui est plus propre des hommes faits & des maîtres, que des enfans & des éléves.

ARTICLE L.

REPONSE A UN ARTICLE des Nouvelles Littéraires du Journal de Trévoux du mois d'Octobre dernier, pag. 1896. &c. Par M. l'Abbé du Mabaret, Curé de S. Michel de S. Leonard.

JE n'ai jamais prétendu faire l'*éloge* ni le *tableau* de M. l'Abbé Babin; je m'étois seulement borné à une simple esquisse, ou, pour me servir de ma propre expression, à des *Mémoires Historiques* sur la Vie & les Ouvrages de

ce Sçavant. Ils avoient été d'abord destinés pour le Supplément du Moreri, où il faut des faits & des dates bien articulés & en ordre, non pas un éloge. C'est sur l'esprit & la nature de cet Ouvrage que je m'étois réglé.

L'Anonime d'Angers n'étoit pas obligé de sçavoir cette derniére circonstance, ni que j'avois dressé ces Mémoires à la priére de M. l'Abbé *Goujet*, mais le titre même de *Mémoires* que j'avois donné à mon Ecrit, l'ordre que j'y suis, la précision laconique que j'observe, mon stile simple & dénué de tout ornement, tout cela devoit éloigner de lui l'idée que j'eusse entrepris *un éloge* dans les formes, ou *un tableau* en régle.

Ce n'étoit donc pas à *perfectionner cet éloge* ou à *ajouter les traits qui manquent au tableau* qu'il devoit donner ses soins ; il falloit entreprendre l'*éloge* même ou le *tableau*, travailler après moi sur un nouveau plan ; il auroit fait une

chose agréable à la Province d'Anjou, & qui n'auroit pas déplu au reste du Royaume.

Au reste je dois sçavoir gré à l'Anonyme du zéle qu'il témoigne pour la *perfection* de mon *Mémoire Historique*; je suis seulement fâché qu'il n'ait pas eu à nous apprendre quelque chose de plus intéressant.

Je n'ignorois pas cependant que M. Babin *à son entrée dans le monde Littéraire avoit été fort prévenu contre la Philosophie de Descartes, qu'il croyoit limitrophe de l'erreur.* Je sçavois même qu'il ne se reconcilia jamais parfaitement avec elle, & qu'il eut toute sa vie une certaine attache pour le péripatétisme. Mais c'est ce que je crus devoir taire, comme peu honorable à sa mémoire. D'ailleurs j'avois énoncé sa *Relation du Cartesianisme*, où sa prévention contre cette doctrine se manifeste assez, sans être obligé de la montrer au doigt.

Je n'ignorois pas non plus qu'*on voulut l'arrêter dans la route du*

Diaconat à la Prêtrise par une signature de propositions captieuses : mais je jugeai le fait trop mince pour mériter l'attention du Public, qu'il n'instruisoit en rien. Toutefois si l'Anonime vouloit ajouter ce nouveau *trait* au *tableau* de M. Babin, il pouvoit le mieux former ; il devoit dire que ce fut le sieur Bourigaut, Chanoine de l'Eglise Collégiale de S. Pierre de la même Ville, qui présenta ces propositions à M. Henri Arnaud, pour obliger M. Babin à les signer la veille de son Ordination ; que M. Babin les apostilla de sa main, qu'il leur donna un sens hérétique qu'il rejettoit, & un sens orthodoxe qu'il admettoit ; ce qui ayant dérouté ses Adversaires, il fut ordonné Prêtre le lendemain.

Je sçavois enfin l'histoire de la célébre *Thèse de Saumur de l'an* 1718 ; j'en perdis le souvenir quand je dressai mon Mémoire ; c'est une omission de ma part. Mais puisque l'Anonime touche ce

point, il auroit pû le mieux circonstancier; j'y suppléerai. Cette Thèse, qui roule sur les matiéres de la Grace, fut soutenuë le 23 & le 29 Août à Notre-Dame des Ardilliers-lez-Saumur, célébre Maison des Prêtres de l'Oratoire. La Faculté de Théologie d'Angers donna le 15 Septembre suivant son jugement doctrinal sur onze propositions extraites de cette Thèse, & le 30 du même mois M. Poncet publia, à la sollicitation de la Faculté, sa censure de neuf de ces propositions, sur l'état de pure nature, le libre-arbitre, la charité, la grace suffisante, la mort de J.C. pour le genre humain & sur la réprobation positive. Le P. de Gennes, Auteur de la Thèse & Professeur, critiqua & le Décret de la Faculté, & le Mandement du Prélat, par deux Lettres anonimes adressées à M. Poncet lui-même, ausquelles il ne manquoit que l'orthodoxie pour mériter le suffrage du Public. J'ai

lu ces Lettres dans le tems, qui firent grand bruit dans la Province, mais je ne m'en rappelle pas la datte préciſe.

La Thèſe de Saumur me rappelle la condamnation des propoſitions extraites du cours de Philoſophie du P. Jacques Guillou, autre Prêtre de l'Oratoire, dicté au Collége d'Angers les années 1721 & 1722. M. Babin eut la principale part à cette cenſure. Il déféra les cahiers du Profeſſeur à l'Univerſité, il fut mis à la tête des Commiſſaires députés par Décret du 20 Août 1722 pour l'examen des mêmes cahiers; le 30 Novembre il fit le rapport de la commiſſion,& le 3 Décembre la cenſure qu'elle en avoit portée fut confirmée par l'Univerſité. Les propoſitions condamnées ſont au nombre de 15; elles regardent le péripatetiſme & le Carteſianiſme, l'activité des cauſes ſecondes & nommément de la volonté, l'exiſtence & l'eſſence des corps, la liberté,

les bonnes œuvres morales, la charité, les actions des infideles, la tradition, l'amour de la gloire, & le semipelagianisme.

Après avoir relevé les trois premiéres omissions, l'anonime critique deux endroits de mon *Mémoire*, ce ne fut point, dit-il, *à la place* de M. Goddes de Varenne, que M. Babin *devint Professeur en Théologie.* Si je l'avois dit, j'aurois mal parlé; car comme l'Abbé de Varenne n'avoit pas précédé M. Babin dans cet emploi, M. Babin en occupant la Chaire ne lui succéda pas & ne fut pas mis *à sa place.*

Au moins, me dit-on, vous vous trompez quand vous donnez pour *concurrent* à M. Babin dans la Chaire de Théologie l'Abbé de Varenne; *il ne l'eut pour concurrent que dans la dignité de Maître-Ecole & de Chancelier de l'Université.* Si je me suis trompé, c'est M. Babin lui-même qui m'a induit en erreur. J'ai appris de sa propre bouche le fait tel que je l'ai racon-

té, &, ce qui eſt encore ſupérieur, je l'ai eu écrit diſtinctement de ſa main. L'Anonime eſt ſur les lieux & à la ſource, s'il produit un témoignage plus digne de foi, je n'y réſiſterai pas, car j'aime la vérité; juſque-là il me permettra de lui dire que le préjugé eſt pour moi. Je pourrois tirer un ſecond préjugé du reſpect que l'Anonime marque pour toutes mes dates & pour tous les autres faits que j'ai allégués.

J'avois dis dans mon Mémoire: *M. Babin n'étoit pas un génie vif, brillant, ſublime; mais il avoit beaucoup de ſçavoir & un grand ſens, qui ne ſouffrirent preſque rien des infirmités de la vieilleſſe.* Voilà le ſecond endroit que l'Anonime critique. *C'eſt dégrader*, dit-il, *en quelque ſorte un homme tel que celui-ci.* En vérité, je ne me ſerois pas attendu à ce reproche; je croyois avoir parlé avantageuſement de ce ſçavant Angevin, & ſi *je l'ai dégradé*, c'eſt bien contre mon intention.

Mais écoutons la preuve qu'il en donne. *On nous le peint*, ajoute-t-il tout de suite, *Auteur de 19 volumes de Conférences, actif à persuader l'amour de l'étude, decoré successivement de la confiance de trois Evêques d'Angers, chargé par eux des fonctions les plus importantes & les plus diverses, l'ame en un mot de la Littérature Ecclésiastique, des bonnes œuvres & du gouvernement du Diocèse : il falloit*, conclut-il, *quelque chose de plus qu'un bon sens tranquille & un sçavoir acquis par le travail.* Ce n'est pas moi qui *dégrade* M. Babin, c'est l'Anonime, qui en énervant mes paroles, veut de son bon plaisir que je le *dégrade*. J'ai donné à cet illustre Abbé, non pas seulement *du bon sens*, non pas un bon sens *tranquille*, sans ame & sans action ; mais *un grand sens*. Je ne me suis pas contenté de reconnoître en lui du *sçavoir*, je lui en ai donné *beaucoup*.

L'Anonime auroit voulu que j'eusse représenté M. Babin comme

un génie vif, brillant & sublime. Mais j'aurois outré son caractére, & ceux qui ont eu quelque liaison avec lui, ou seulement lû ses Ouvrages, auroient tous senti l'exagération. Je l'ai connu particuliérement, j'ai étudié sa conversation, ses écrits; je l'ai représenté au naturel.

Mais quoi? tant de talens divers, tant d'emplois différens, tant d'Ouvrages, ne prouvent-ils pas le *génie vif, brillant & sublime?* Non, *un grand sens* & *beaucoup de sçavoir*, qui supposent toujours une bonne dose d'esprit, suffisent à cela; il n'en falloit même pas tant pour composer ses *Conférences*, d'où il tire presque toute sa célébrité.

Qu'est-ce en effet que cet Ouvrage? Le *résultat des Conférences* du Clergé florissant d'un grand Diocèse où les Lettres sont en honneur; *résultat* seulement ajusté, arrangé, digéré & *rédigé* par M. *Babin.* Si cette opération deman-

doit dans celui qui tenoit la plume, de la mémoire, de l'esprit, du choix, du jugement, du bon sens & du sçavoir, requeroit-elle nécessairement *un génie vif, brillant & sublime*?

Mais peut-être que la vivacité & le brillant des pensées, la noblesse des expressions & la sublimité du stile de l'Ouvrage décélent le *génie vif, brillant & sublime*? L'Ouvrage est instructif, la Morale en est saine, il est écrit judicieusement, d'une maniére intelligible & d'un stile simple & didactique, en un mot M. Babin a assez bien attrapé son but : pour *le vif, le brillant & le sublime*, je ne l'y apperçois pas.

Un Critique plus sévére y remarqueroit un stile un peu pesant, vice qui affecte ordinairement les Ecrivains de Province. Il y régne même une certaine monotonie, qui, jointe à une multitude de longs passages latins toujours traduits en françois & assez souvent inutiles,

donne quelque dégoût au Lecteur. Je suis affectionné à la mémoire de M. Babin, je suis plein d'estime pour lui, pour ses talens, pour le bien qu'il a fait au Diocèse qui l'a vû naître, pour son zéle pour la bonne Doctrine & pour la saine Morale, dont il a donné autant de leçons par sa conduite que par ses Ecrits, mais mon affection devoit être éclairée & sans préjugés.

J'aurois même voulu dans M. Babin un peu plus de goût pour la critique, & une plus grande connoissance de l'Histoire Ecclésiastique.

Au reste je prie l'Anonime de ne me pas faire compter 19 volumes de *Conférences* de M. Babin; il n'y en a que 18, que j'ai tous articulés en détail à l'endroit qui est l'objet de sa critique. Peut-être compte-t'il le volume *sur les Etats*, qui parut en 1737; mais il n'est ni de M. Babin, ni digne de lui, l'Ouvrage est mince.

Je ne voudrois pas non plus

qu'il me le fit *décorer ſucceſſivement de la confiance entiére de trois Evêques d'Angers, & charger des fonctions les plus importantes.* M. Babin a vêcu ſous quatre Evêques d'Angers, Meſſieurs Arnaud, le Peletier, Poncet & de Vaugirault; il fut toujours contrepointé & opposé au premier; le ſecond ne l'employa point, & ce ne fut qu'en 1706, ſous M. Poncet qu'il commença à entrer dans le gouvernement du Diocèſe & dans la confiance des Evêques.

ARTICLE LI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

D'AVIGNON.

Histoire du Régne de Louis XIV. par M. Reboulet *in*-12. *chez François Girard*, & se vend à Paris, chez *Huart rue S. Jacques.* C'est la seconde & la petite édition de cette belle Histoire. On l'a ornée de Sommaires à la tête de chaque Livre; il s'y trouve aussi quelques Estampes, mais qui sentent trop la Province. Le Livre se recommande assez par soi-même. Nous n'ajouterons rien ici au compte que nos Mémoires en ont rendu avec soin, avec plaisir, & dans l'attente de quelque autre bon Ouvrage du même Auteur.

Eſſais d'éclairciſſements où tous les points de Controverſe ſont décidés par un ſeul principe, qui eſt celui de l'infaillibilité de l'Egliſe Romaine, &c. Chez Eſprit-Joſeph Rouſſet. 8°. pp. 632. ſans les additions qui en contiennent lxxix. M. DCC. XLV.

L'Auteur de ce Livre eſt un Pere de la Doctrine Chrétienne. Son deſſein a été de procurer une inſtruction ſolide aux anciens Catholiques, aux nouveaux convertis & généralement à tous ceux qui veulent diſcerner la vraye Egliſe de J. C. Il exécute cela par la méthode la plus propre à inſtruire, qui eſt celle des interrogations & des réponſes. On a ici trois parties, chacune contenant pluſieurs éclairciſſements, & conduiſant toutes enſemble à ce but ſi néceſſaire, qui eſt de s'aſſurer que l'Egliſe Romaine eſt la vraye Egliſe de J. C. La premiére partie poſe les Préliminaires; la ſeconde pénétre dans

le détail de la queſtion ; la troiſiéme réſout les difficultés ; & de tout cela il réſulte un grand Recueil de controverſe ſur la matiére de l'Egliſe. *On indiquera dans la ſuite de nos Mémoires les principaux points de cet important Ouvrage.*

Lettres Théologiques touchant l'état de pure nature. Par le R. P. Joſeph Galien de l'Ordre des FF. Prêcheurs, Docteur aggrégé à la Faculté de Théologie de l'Univerſité d'Avignon. *Chez François Girard*, &c. M. DCC. XLV. *in*-12.

Ce Livre eſt un Traité Dogmatique, né à l'occaſion d'une Lettre *ſur l'impoſſibilité de l'état de pure nature, pour la juſtification du P. de Gennes, Prêtre de l'Oratoire.* On réfute ici cette Lettre, & le R. P. Galien Auteur de la Réfutation prend auſſi le ſtile Epiſtolaire. Ce Pere eſt Théologien, preſſant dans la diſpute, inſtruit de la matiére préſente. *Un court Extrait*

fera connoître bientôt les Articles essentiels de sa Doctrine.

Recueil d'Observations Chirurgicales sur les Maladies de l'Uretere, traitées par une nouvelle méthode. Par M. Daran, ci-devant Chirurgien Major du Régiment Palfi, Cuirassiers; ensuite de l'Hôpital Impérial des Espagnols Noirs à Vienne, actuellement résidant à Marseille. *Chez Joseph Uffrai.* 1745. *in*-12. pp. 222.

Si tous les hommes étoient vertueux, on n'auroit guéres besoin d'un Livre comme celui-ci; mais dans l'état présent des choses, cet Ouvrage & l'Auteur sont extrêmement estimables. Ils suppléent à la vertu, en guérissant dès maux qu'elle auroit dû empêcher. Ils rétablissent une santé qui n'avoit pas été donnée pour la prodiguer si honteusement. Quand on travaille sur le fond des folies & des passions des hommes, on est sûr de ne jamais manquer d'occupation.

lontiers, parce que la vérité en est l'ame, on y trouve d'ailleurs des morceaux très-heureux, voici son dessein: il considére dans la personne du Roi *le grand homme & le Héros.*

La premiére partie est comme l'Histoire du Monarque jusqu'à ses deux Campagnes. Ainsi les vertus de son enfance & de sa jeunesse, ses inclinations pacifiques, son amour de la justice, sa bonté forment ici un grand détail; l'Orateur voulant décrire les égards dont Louis honora ceux qui prirent soin de son éducation, commence par ces réfléxions judicieuses: « Un Prince qui s'acquite ainsi » de toute l'étendue des devoirs » de la justice envers ses ennemis » mêmes, ne pouvoit manquer à » la reconnoissance; c'est une obli» gation que le cœur dicte aux » ames généreuses au milieu du si» lence des Loix. Récompenser les » services, honorer le zéle, cou» ronner la vertu est une dette du

 » Trône

» Trône même. Plus les Rois sont
» puissans, plus ils doivent au dé-
» vouement de leurs Sujets. Com-
» me la fortune ne leur accorde
» pas de plus précieux avantage
» que de pouvoir faire du bien,
» la nature ne leur inspire pas de
» sentiment plus honorable que
» de le vouloir, &c.

II. Partie. Le *Héros* paroît ici : on entend le Héros guerrier, car sans cela cette qualité de *Héros* concoureroit avec celle de *grand homme*, qui fait le sujet de la premiére partie. On conçoit que cet endroit du discours a dû être plus animé que le précédent ; les Campagnes de 1744 & de 1745 y sont décrites avec noblesse. Les projets, les alliances, les conseils, les dangers, les succès, les triomphes du Conquérant de la Flandre présentent partout de grands traits. La maladie du Roi fait un contraste qui est relevé magnifiquement par les transports de la Nation après sa convalescence. On

lit avec plaisir le morceau suivant, qui est le seul que nous citerons ici. « Le Soldat se glorifiera d'avoir » combattu à côté de son Roi, » de l'avoir eu pour compagnon » de sa fortune, de l'avoir vû cou- » vert de la même poussiére, par- » tager ses travaux, ses peines & » ses périls. De retour sur ses » foyers domestiques, il pourra » raconter à sa postérité charmée; » tel champ but ses sueurs, tel » arbre lui servit d'abri; là est » l'humble cabane qui reçut cet » Hôte glorieux; il entra en com- » munication de nos miséres, il » supporta la même soif & la mê- » me faim, il se reposa comme » nous sur l'herbe desséchée, les » malades & les blessés le virent » dans les Hôpitaux, comme les » braves l'avoient vû dans les com- » bats, &c.

Il y a dans cette piéce, digne assurément d'un homme d'esprit, quelques façons de parler qui ne plairont peut-être pas à tous le

monde : par exemple, *L'amitié... la plus sûre & la plus agréable étreinte des ames* &c. *Le sceptre qui lui fut transmis étoit comme un vieux chêne*, &c. *Ses yeux déposeront de leur zéle*, &c. *Tel champ but ses sueurs*, &c.

De Bordeaux.

L'Académie Royale de Bordeaux ayant fait l'ouverture de ses Séances, selon la coutume, le premier Dimanche d'après l'Epiphanie, on lut le discours qui se fait ordinairement par le Directeur. M. l'Evêque d'Agen qui avoit été nommé pour remplir cette place, n'ayant pû se trouver à la Séance à cause des affaires qui le retenoient en Auvergne, on ne laissa pas de lire son discours, & ce fut M. le Marquis de Tourni, Intendant de la Province & ancien Directeur, qui se chargea de cette fonction. *Nous donnerons ailleurs une idée plus étendue de cette pièce, qui fut fort applaudie.*

DE PARIS.

Ludovico victori moderato, Oratio habita in Collegio Dormano-Bellovaco, à Joanne Vauvilliers *nucoriensi* Litterarum Professore, *IV. non. Octobr. an. M DCC. XLV.* apud. Jacob. *Barois*, &c. M. DCC. XLVI.

Cette Harangue saisit bien le caractere du grand Prince qui en fait l'objet ; *Il est victorieux, il use avec modération de sa victoire*, ce sont les deux parties du discours. L'Orateur analyse dans la premiére les qualités du Héros, sa fermeté, sa prudence, ses succès. Fermeté, qui paroît surtout à la mémorable journée de Fontenoi ; Prudence, qui éclate dans l'ordre des entreprises, dans la maturité des conseils, dans le choix du Général, &c. Succès qui soumettent toute la Flandre à l'Empire François ; tels sont les premiers traits de cet éloge.

II. Partie: Pour faire connoître la modération du Roi, on expose ici, 1°. *les causes de la guerre*: ce ne fut du côté de ce Prince, ni l'ambition, ni la colere, ni l'esprit de vengeance; 2°. *la marche de nos Troupes dans le pays Etranger*, elles n'y laissent aucun vestige de barbarie & de férocité; 3°. *le soin qu'on prend des Ennemis blessés*; Louis ordonne qu'on les traite comme ses propres Soldats; 4°. *les sentimens que le Monarque inspire au Dauphin son fils*; il le conduit sur le champ de bataille, il lui apprend à compatir au malheur des vaincus; 5°. l'*air d'affabilité & de bonté que conserve le Vainqueur au milieu de ses triomphes*; tout son Peuple le voit, l'approche & reçoit de lui des témoignages d'affection & de tendresse.

Cette Harangue est d'un stile uni, clair, facile; le Lecteur y entre comme de plein pied, & va jusqu'au bout sans embarras, sans contention d'esprit. Ceci est un

mérite bien réel ; on voit par-là que l'enflure, la pointe & le *Phebus* ne s'y rencontrent point ; on y souhaiteroit quelquefois un peu plus d'élévation, plus de hardiesse à pousser certaines naissances qui sont heureuses. Nous ne produirons que le trait suivant pour donner idée de l'Auteur : on y remarque, ce semble, du sentiment & de la délicatesse : il est question des ennemis blessés, pris & bien traités après le combat. *Convalescant modò, & in sua redeant. Quantâ populares admiratione complebunt, quibus memoris animi significationibus celebrabunt sanitatem sibi restitutam ! Quam læti multis cicatricibus, quasi totidem Litteris, inscriptam Regis nostri bonitatem circumferent & ostentabunt ! Hæ manus, hæc brachia, hoc universum perierat, nisi Ludovicus hostis servasset. Videte quid patria præstiterit mea virtus ; quid Ludovico mea debeat calamitas. Spargentur illi sermones in Regis gloriam*, &c.

Avril 1746.

Mœurs & Usages des Turcs, leur gouvernement Civil, Militaire & Politique, avec un abregé de l'Histoire Ottomane. 2. vol in-4°. *chez Coutelier, Quai des Augustins, au coin de la rue Gist-le-Cœur, &c.*

Ceci n'est encore qu'un *Prospectus* & une annonce de Souscription. Tout l'Ouvrage sera en 10 Livres, dont le premier contiendra une Histoire abregée des Turcs; le second sera occupé par la vie de Mahomet, par le détail & la réfutation de sa Religion. Les autres Livres auront rapport au caractére des Turcs, au génie de la Cour Ottomane, au gouvernement de cet Empire, aux forces de Mer & de Terre qui le défendent, &c. Enfin le dixiéme Livre sera comme une suite de réfléxions sur la puissance actuelle du grand Seigneur.

Il y aura donc dans cet Ouvrage de l'historique & du didactique, des faits & de la politique,

de la narration & des réfléxions ; on voit bien que tout cela doit être extrêmement abregé. Deux volumes *in*-4°. pour tant de matiére, c'est assurément vouloir être laconique ; mais l'Auteur n'écrit pas une Histoire suivie, il n'entre pas dans tout le détail des faits ; il n'empêche pas en un mot que quelqu'autre ne puisse s'exercer encore après lui sur l'Empire Ottoman ; son dessein ne s'annonce que sous le titre de *Mœurs & Usages des Turcs*, comme on a donné ci-devant *les Mœurs & Usages des Romains*, les *Mœurs & Usages des Grecs.*

On propose une Souscription & deux formes de papier. Le grand est pour les Souscripteurs ; on ne tirera pour eux que 450 éxemplaires, & en leur faveur il y aura autour de chaque planche des cartouches de goût qui seront effacez, dès que les 450 éxemplaires souscrits auront été tirés. On trouvera dans cet Ouvrage 30 Estam-

pes avec des vignettes & d'autres assortimens convenables. Tout cela sera exécuté avec soin, & la Souscription en entier doit être de 24 liv., dont 12 liv. en la prenant, & 12 liv. en recevant le premier volume, qui paroîtra au commencement de Juillet; le second en Décembre.

Alzaïde Tragédie par M. Linant. Chez Clouzier. M. DCC. XLVI. Cette Tragédie est courte, intéressante, bien versifiée & pleine de sentimens vertueux. *Amenophis*, *Alzaïde*, & *Zaraës* sont les principaux personnages : ces trois caractéres font des situations délicates, & l'Auteur les ménage habilement. Nous hazarderons toutefois sur cette piéce quelques réfléxions qui pourroient peut-être contribuer à sa perfection.

1°. Si la seconde Scene du premier Acte étoit placée la premiére en tout ou en partie, n'en seroit-on pas plutôt instruit de l'Histoire

d'Alzaïde ? 2°. Le caractére de Zaraës est-il assez décidé ? Il paroît d'un côté féroce, ambitieux, traître ; de l'autre Roi généreux, Héros intrépide, génie à ressource, & l'idée d'usurpateur s'efface insensiblement 3°. Au commencement du troisiéme Acte, Alzaïde semble voir mourir son époux, ensuite il reparoît à ses yeux ; il y a là quelque chose à quoi l'on ne s'attend pas ; de même au quatriéme Acte on ne s'attend guéres que Pharés, qui est si instruit de tout ce qui regarde la Maison d'Alzaïde, ne distingue pas Zaraës d'Iphis son confident ; en général, cette confusion de Zaraës & d'Iphis devroit être un peu mieux nuancée. 4°. On peut douter que la troisiéme Scene du quatriéme Acte qui est si belle & si singuliére, soit pourtant encore assez soutenue, il falloit peut-être pousser cela davantage. 5°. Il y a quelques obscurités : par exemple (Scene premiére, Acte premier)

Sous Busiris, bientôt l'Egypte déchirée,
Aux voeux de votre époux prête de la céder,
Exigea le tribut qu'il devoit accorder.

Cela n'est pas bien clair, & il faut relire plusieurs fois pour entendre. Autre exemple (Scene troisiéme, Acte troisiéme.) *Nous y fumes réduits*, à quoi cela se rapporte-t-il? On auroit pu aussi éviter les mêmes mots qui reviennent quelquefois de trop près à la fin des Vers, comme *Horreur* (Scene seconde, Acte cinquiéme.) Enfin il nous paroît encore qu'il faudroit faire sentir davantage comment le poignard qu'on trouve entre les mains d'Alzaïde, est la cause de tout le malheur de son époux. Cela est indiqué trop superficiellement.

Mais tous ces petits défauts, supposé même qu'ils fussent réels, sont compensés par des beautés sans nombre. Les bonnes mœurs sont surtout ménagées & préconisées avec une attention qui fait

beaucoup d'honneur à M. Linant, un Poëte tel que celui-ci pourroit délivrer tout à fait notre Théatre de l'amour profane, & le rappeller au goût des Anciens. Ce qui frappe dans Alzaïde, c'est l'amour du devoir; dans Amenophis, ce sont les nobles sentimens d'un grand Roi; dans Zaraës, c'est le desir de l'independance & de la souveraineté: quelques traits encore plus forts mettroient peut-être cela au ton de la terreur, & de la compassion, terme unique & magnifique de la Tragédie.

Homeri opera omnia Gracè & Latinè, duobus Tomis Divisa, quorum in priore Ilias. Apud viduam Brocas, viâ Jacobæâ, &c. M. DCC. XLVI.

C'est un vrai plaisir pour les bons Littérateurs, de voir paroître encore à Paris des Editions Grecques. Cela devient aussi rare que les phénoménes; bientôt le *Grec* sera non seulement une Lan-

gue morte, mais une Langue ensevelie & enterrée. Tous ceux qui éloignent ce moment si funeste à la Littérature méritent donc les plus sincéres éloges.

On nous donne aujourd'hui une petite édition d'Homere. C'est M. le *Beau*, célébre Professeur en l'Université de Paris, qui a dirigé l'Ouvrage. Son objet a été de remettre entre les mains de la jeunesse ce prince des Poëtes, dont les Exemplaires devenoient rares & d'une acquisition difficile. Outre le Grec qu'il a fait imprimer avec soin, il a retouché la version Latine; ainsi dans plusieurs endroits, les termes qu'il substitue aux Anciens expriment beaucoup mieux le Grec, par exemple, au lieu de *Criniti Achivi*, il met *Comantes Achivi*; au lieu de *loricati*, il met *ære loricati*, qui répond parfaitement au Grec, &c. & quand les mots de cette ancienne version ne sont pas latins, quelque expressifs & quelque commodes qu'ils

soient pour les jeunes *Ellenistes*, il les retranche absolument ; on ne trouve donc plus *Juno Bovinos habens oculos*, car *Bovinos* est un mot forgé, on trouve *magnos*, &c. Nous voudrions pouvoir rendre compte de tout ce travail qui est utile & d'un homme zélé. On ne donne encore que l'Iliade, l'Odyssée paroîtra l'an prochain.

Comme l'Imprimeur a travaillé pour des yeux de 15 ans, son caractere est presque de la *Nompareille*, nous le croyons du moins aussi menu que celui de l'ancien Typographe *Crispin*, de qui nous avons aussi une Iliade & une Odyssée. Sans être aveugles, comme le bon Homere, bien des gens renonceroient à cette lecture ; mais encore une fois on a compté sur la vue ferme, vive & brillante de ce petit peuple qui fréquente les Colléges ; & l'on a diminué en même tems la dépense, autre considération bien entendue.

Institutions de Géométrie, enrichies de Notes Critiques & Philosophiques sur la nature & les développemens de l'esprit humain. Par M. de la Chapelle. 2 vol. 8°. *Chez de Bure l'aîné Quai des Augustins, & Pierre Guill. Simon Rue de la Harpe.* M. DCC. XLVI.

Voici un Auteur qui veut rendre les enfans Géométres; s'il réussit, ce sera un avantage pour les parens & les maîtres; car la Géométrie ne manquera pas de modérer les saillies & la pétulance de ces petits citoyens. Qu'on en juge par les effets qu'elle opére sur les hommes faits.

Ce Livre a été approuvé par l'Académie des Sciences, il est dédié aux éléves du Collége de Louis le Grand, il passe des notions les plus élémentaires jusqu'à la Trigonométrie inclusivement. On trouve à la tête un discours sur l'étude des Mathématiques où l'on essaye d'établir *que les enfans sont*

capables de s'y appliquer, & comme cette proposition n'est pas contenue dans la sphere des axiomes contre lesquels on ne dispute jamais, l'Auteur répond aux objections qui lui ont été faites ou qu'on pourroit lui faire dans la suite. Tout cela forme un Ouvrage curieux, le détail que nous en ferons bientôt confirmera cette idée que nous ne faisons qu'ébaucher aujourd'hui.

Connoissance de la Mythologie par demandes & par réponses. Chez Simon pere & fils, petit *in*-12. pp. 332. Ce Livre imprimé depuis plus de deux ans, s'est fait connoître à nous par le manuscrit même de l'Auteur. Tous ceux qui ont connu le P. Rigord Jésuite, mort en 1739. sçavent qu'il s'étoit appliqué pendant plusieurs années à former la jeunesse par des exercices publics sur toutes les parties de la Littérature, Fable, Poësie, Histoire, Eloquence, Géogra-

phie, Blaſon, &c. L'Ouvrage que nous annonçons eſt ſon *Traité de la Fable*, & il porte ce Titre dans le manuſcrit. Nous avions ignoré juſqu'ici que cette production Littéraire eut paſſé entre les mains des Imprimeurs. Ceux qui ont pris ſoin de l'Edition y ont fait quelques changemens, dont les uns ſont aſſez bien imaginés, & les autres n'auroient pas été avoués du P. Rigord. Nous mettons au rang des changements utiles quelques abréviations, quelques ſubſtitutions de termes, & quelques additions de traits mythologiques; mais les changements qui déparent l'Edition & qui ne ſont point dans le manuſcrit, ſe trouvent ici en trop grand nombre. 1°. Il n'étoit pas néceſſaire d'ajouter des anecdotes peu modeſtes, & d'une diſcuſſion dangereuſe pour des enfans; nous n'indiquons que celles des pages 37, 61, 79, 80, 81, 83, 211, 263, 293, 300. 2°. Le manuſcrit n'avertit point, comme

l'imprimé, que *Quinaut a composé un Opera sur Atys ;* qu'*Apulée a fait une jolie Histoire de Psyché, & que la Fontaine l'a embellie de toutes ses graces* ; que *le Comédien Poisson n'ayant point de gras de jambes, s'avisa de jouer avec des bottines* ; que *la Tragédie de Medée par Longepierre couta la vie à la célébre Chammeslé*, &c. 3°. On trouve dans le manuscrit un grand nombre de citations qui embellissent l'Ouvrage ; pat exemple les morceaux de Virgile sur *Aristée*, sur *la marche de Neptune*, sur *Bacchus*, &c. Un autre d'Ovide sur *Hyacinthe*, un autre du P. Commire sur *le Tournesol*, &c. tous ces endroits sont supprimés dans l'Edition. 4°. Le manuscrit ne dit point comme l'imprimé, le Sanglier *se déferra (du javelot) & se rua sur Adonis qu'il déchira*, &c. Nous *parlerons dans la suite plus au long de ces galanteries*, &c. Le *Royaume funébre de Pluton*, le manuscrit porte le *Royaume sombre*,

&c. *jouant de la trompette*, le manuscrit, *sonnant de la trompette*, &c.

Ces remarques qui pourroient être encore plus abondantes, prouvent qu'il seroit à propos de donner au Public le *Traité de la Fable* & les autres semblables du P. Rigord : il suffiroit d'y retoucher quelques phrases, tout le reste devroit être conservé en entier, c'est l'ouvrage d'un homme très-attentif & très-instruit de ce qui convient à l'éducation de la jeunesse.

Essai de Rhétorique françoise à l'usage des jeunes Demoiselles. Chez Savoye, *rue S. Jacques.* M. DCC. XLVI. *in*-12. pp. 244.

On croiroit que nos François en sont aujourd'hui aux premiers moments de la *restauration des Sciences*, car plusieurs ne produisent leurs Ouvrages que sous le titre d'*Essais*. Dans un vol. de nos Mémoires, il y avoit derniérement cinq ou six *Essais* tout de suite.

Avril 1746.

Eſt-ce une mode, eſt-ce la nature des entrepriſes qui dirige les Auteurs? Suppoſé que ce fut la mode, il y auroit en cela du précieux & de l'affectation, défauts qu'il faut exclure, même du titre des Livres; ſi la nature des Ouvrages ne comporte que le titre d'*Eſſai*; il n'y auroit donc plus guéres dans notre Littérature que des tentatives, des ébauches, des eſquiſſes, des premiers crayons; nous ſerions donc déchus de la grande maniére de nos peres? Et quelle idée plus déſavantageuſe pourroit-on donner de notre ſiécle?

Quoiqu'il en ſoit, nous croyons que les Auteurs ne veulent pas qu'on prenne leur titre à la lettre & qu'en n'affichant qu'un *Eſſai*, ils prétendent mettre au jour tout l'effort de leur génie, toutes les richeſſes de leur art. Par exemple, nous indiquons ici un Livre qu'on a voulu rendre complet en ſon genre. On a conçu l'idée de for-

mer à l'éloquence les jeunes Demoiselles, & pour cela on a fait un Recueil de tout ce qu'il y a de meilleur dans les Rhétoriques Françoises ou Latines qui ont paru jusqu'ici. Comme les personnes qu'on se propose d'instruire se conduisent plus par l'imagination que par la réfléxion, on a donné peu de préceptes, & beaucoup d'exemples : on en trouve ici de toute espéce, soit en Prose, soit en Vers ; cela fait un Livre tel qu'il doit être pour le service qu'on a prétendu en tirer. L'Auteur dans sa Préface se porte *pour parler très-peu* de lui-même ; il espere que *ses plumes de Geay ne seront point apperçues au travers des belles plumes de Paon dont il a pris soin de se parer.* Voilà encore une modestie qu'il ne faut point prendre à la lettre, car *le Geay paré des belles plumes du Paon* est toujours un ridicule personnage, & l'Auteur de cette Rhétorique ne mérite en aucune maniére une telle dénomination.

Le ſieur *le Rouge*, Ingénieur Géographe du Roi, rue des Auguſtins, vient de donner une nouvelle Carte de France d'une grande feuille, ſur les nouvelles obſervations de Meſſieurs Caſſini. Cette Carte eſt fort différente des anciennes, étant diviſée & enluminée méthodiquement, & tout autrement que les autres Cartes qui ont paru juſqu'ici.

Il donne auſſi une nouvelle Carte des Pays-bas Catholiques contenant la Flandre, le Haynaut & le Brabant.

Item un nouveau plan de Bruxelles d'une grande feuille.

Item le plan de la bataille de Czaſlaw, donnée & gagnée par le Roi de Pruſſe.

Il donnera auſſi l'Ecoſſe en une feuille.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Avril 1746. II. Vol.

ART. XLII. *Discours prononcé à l'ouverture des Audiences de la Cour des Aydes de Montpellier*, par M. le Président B. d'Al. 773

ART. XLIII. *Réfutation du systême de M. Pluche sur l'inclinaison de l'axe de la terre.* Suite de l'Art. XXIV. au mois de Mars, 798

ART. XLIV. *Psychologie* ou *Traité sur l'Ame par M. Wolf.* Suite de l'Art. XXXIV. au premier vol. d'Avril, 832

ART. XLV. *Dictionnaire Universel de Médecine*, &c. Par M. James; traduit par MM. Diderot, Eidous, Toussaint, Busson, &c. 847

ART. XLVI. *Explication d'une Médaille de Drusus*, &c. 863

ART. XLVII. *Assemblée publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier*, &c. 892

ART. XLVIII. *Abregé des différens systêmes du monde, de la sphere*, &c. Par M. Robert de Vaugondy, &c. 907
ART. XLIX. *Introduction à la Syntaxe Latine.* Par M. Jean Clarke, &c. 912
ART. L. *Réponse à un Article des nouvelles Littéraires du Journal de Trévoux du mois d'Octobre* 1745, &c. Par M. l'Abbé du Mabaret, &c. 917
ART. LI. Nouvelles Littéraires. 930

Errata pour le premier vol. du mois d'Avril 1746.

PAge 746, ligne 21, Gode grand, *lisez*, Godegrand.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1746.

[illegible] Sieur le Rouge Ingénieur Géo-

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serenissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

Mai 1746.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	17[illegible].	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	6.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1746.

ARTICLE LII.

POESIES NOUVELLES de M. de la Monnoie, de l'Académie Françoise. in-12. *pp.* 279. *Chez Briasson, rue S. Jacques.*

IL est arrivé aux Journalistes de Trévoux à l'occasion de ce nouveau Recueil de Vers, ce qui arrive souvent à ces curieux un peu bizarres, qu'on voit chercher bien loin de quoi contenter leur goût, pendant qu'ils négligent

des choſes beaucoup plus dignes de leur attention & qu'ils ont ſous la main. Il y a déja plus de deux ans que ces nouvelles Poëſies paroiſſent, & il n'en a point encore été parlé dans nos Mémoires : la réputation de M. de la Monnoïe n'a pas ſouffert de cette négligence. Ce n'eſt pas un de ces Auteurs qui ont beſoin du ſecours des Journaliſtes pour être connu ; mais nos Mémoires en ſouffriroient, & ce ſeroit une eſpéce de flétriſſure, ſi nous ne tâchions pas de réparer notre faute.

On apprend par l'Avertiſſement de l'Imprimeur, quelques particularités dont on ſera bien aiſe d'être inſtruit. M. de Sallengre fit imprimer en 1706 à la Haye un Recueil des Poëſies de M. de la Monnoie : mais l'Editeur n'avoit pû raſſemblet tous les Vers de ce célébre Académicien, qui d'ailleurs en a compoſé depuis ce temslà beaucoup d'autres, c'eſt ce qui a déterminé à publier ce nouveau

Recueil, qui doit être regardé comme le ſupplément du premier. On fait eſpérer les Poëſies Latines du même Auteur : on ne promet pas ſes Poëſies Grecques, qui ne ſont pas en petit nombre,& qui ne cédent point aux autres, ni en délicateſſe, ni en élégance. C'eſt ſans doute pour ne point allarmer le Public. On craint, & ce n'eſt point une terreur panique, que ceux qui auront encore aſſez de courage pour acheter un Recueil de Vers Latins, ne perdiſſent toute envie de l'acheter, s'ils appréhendoient d'y trouver du Grec. Il faut dans le commerce ſe conformer au goût dominant, & n'avoir autant qu'on peut dans ſes Magaſins, que les étoffes qui ſont à la mode.

Ce que nous allons rapporter ſervira également pour intimider ou pour encourager les beaux eſprits qui ſe dégoutent tellement des Provinces où ils ſont, qu'ils vendent tous leurs fonds pour venir vivre à Paris. Il ne s'agit pas

ici des beaux esprits qui n'ayant rien ni à vendre, ni à laisser dans la Province, accourent en foule dans la Capitale, pour s'avancer par leurs talens : c'est assurément le meilleur parti qu'ils ayent à prendre. Si leurs talens sont réels, ils seront dédommagés tôt ou tard de ce qu'ils auront eu à souffrir dans les commencemens.

M. de la Monnoie n'avoit nul besoin de quitter Dijon, sa patrie, pour aller s'établir dans une terre étrangére. Il y jouissoit d'un bien considérable, & content du poste qu'il avoit choisi, il étoit d'autant plus riche, qu'il ne désiroit pas s'élever plus haut. Il étoit établi dans une Ville où tous les Tribunaux de la Province se trouvant réunis; il y avoit bien des Connoisseurs très-capables de sentir ce que valoit un pareil Citoyen. Il entretenoit un commerce mêlé de politesse & d'érudition avec plusieurs Sçavans de Paris & des pays étrangers. Parmi ces divers agré-

mens, M. de la Monnoie goutoit tranquillement toutes les douceurs de la Société & de la belle Littérature : mais enfin il se persuada, & pouvoit-il en douter ? qu'il seroit encore plus content & plus heureux dans la Capitale. il prit donc la résolution d'y venir passer le reste de ses jours.

Pour exécuter son projet, & peut-être aussi pour se mettre hors d'état de revenir à son premier domicile, dont il ne dût jamais oublier les douceurs, il vendit tous ses fonds, qui auroient demandé souvent la présence du maître : tout fut converti en constitutions de rente. Rien ne fut plus gracieux les premiéres années : il étoit payé sans sortir de Paris, & sans que son application à l'étude en fut dérangée un seul moment. Ce bonheur dura peu. En 1720 tous ses contrats furent remboursés en billets de banque, & comme il n'avoit point appris en cultivant les beaux Arts, celui de faire fructi-

ſier le papier, il tomba dans une vraye indigence : elle fut telle qu'il ſe vit obligé pour ſubſiſter de vendre les prix qu'il avoit remportés dans ſa jeuneſſe, ſur quoi il fit ce diſtique Latin :

Laurum aurumque tuli, felicis præmia Venæ
Aurum Rex repetit, laurea ſola manet.

Sa réputation le ſecourut dans ſon malheur. M. le Duc de Villeroi ayant ſçu la triſte ſituation de ce célébre Académicien, lui fit une penſion annuelle de 600 liv., qui fut toujours exactement payée. Ce généreux Seigneur lui défendit en même tems de l'en remercier jamais de bouche. Les Vers y ſuppléerent avantageuſement. Nous ferons ſans doute plaiſir à ceux qui n'ont pas le Recueil que nous annonçons, en mettant ici les deux remercimens de l'Auteur.

Tandis que l'on ne voit ſi ferme penſion
Qui ne tremble aujourd'hui de crainte
D'une triſte réduction,
Et d'être entiérement éteinte :

Celle qu'il vous a plû, Seigneur, de m'accorder,
Demeure toujours hors d'atteinte.
Deux grands titres pour la former
Se font trouvés d'intelligence,
L'un vient de moi, son nom est indigence;
L'autre de vous, c'est générosité.
Ils sont tous deux faits l'un pour l'autre.
Le mien n'est que trop attesté :
Je puis dormir en sûreté,
C'est lui qui me répond du vôtre.

Autre remerciment.

Je l'avoue, il est vrai, Seigneur, pour subsister,
J'ai dans la commune disgrace,
Vendu tous les prix qu'au Parnasse
J'eus dans mes jeunes ans l'honneur de remporter :
Mais je ne les dois pas aujourd'hui regretter,
Votre bonté me les remplace ;
C'est peu dire : elle m'a rendu
Beaucoup plus que je n'ai perdu.
Les Médailles que j'ai vendues
Ne m'ont duré que peu de tems :
Elles ne sont point revenues ;
Mais les vôtres, Seigneur, reviendront tous les ans.

Tout homme qui sçait remercier

de si bonne grace, mérite bien qu'on lui épargne la peine & le désagrément de demander.

M. de la Monnoye dans une révolution si funeste, ne perdit pas sa tranquillité philosophique, ni cette égalité d'humeur qui lui étoit naturelle. Ces petits Vers en sont une bonne preuve.

Les prix du pauvre la Monnoye
Du systême fatal sont devenus la proye.
Ciel ! Faut-il perdre ainsi tout le fruit de mes Vers ?
Ce coup me perce les entrailles ;
Et pour d'assez belles Médailles.
Il le faut avouer, c'est un vilain revers.

Dans le même tems, une Société de Libraires ayant résolu de donner une nouvelle édition des jugemens des Sçavans par M. Baillet, & voulant obtenir les corrections & les additions que M. de la Monnoye avoit faites à cet Ouvrage, lui constitua aussi une pension de 600 liv. Enfin M. de S. Port, Avocat Général au Grand Conseil, sçachant que la Biblio-

théque de M. de la Monnoye étoit d'autant plus précieuse, que la plûpart des Livres étoient chargés de Notes très-curieuses, de la façon de cet habile Académicien, l'acheta 10000 liv. comptant, & lui en laissa l'usage pendant sa vie. Le fameux Despreaux en avoit usé de même à l'égard de M. Patru.

Voilà les ressources qu'un bel esprit peut trouver à Paris, si ce bel esprit a de la conduite, de la probité, des mœurs, & s'il ne se fait pas une espéce de mérite de s'attirer des ennemis par l'abus de ses talens : car avec ces défauts, un bel esprit ne sera pas moins abandonné à Paris qu'ailleurs, peut-être même y sera-t-il plus maltraité, c'est ce qui n'a été que trop vérifié par bien des exemples.

M. de la Monnoye se trouvant par les divers secours qu'il avoit reçus, non seulement à couvert de l'indigence, mais dans une situation assez commode pour se livrer entiérement à ses travaux Littérai-

res, il les continua avec l'application la plus constante jusqu'à sa 87 année. Il avoit presque perdu la vue sur la fin de ses jours. Il mourut à Paris le 15 Octobre 1728, & fut inhumé dans l'Eglise de S. Sulpice, sa Paroisse. Outre le talent de la Poësie, il excella dans la discussion critique des anecdotes Littéraires, & il s'étoit formé une espéce d'érudition presque unique. On en verra de nouvelles preuves dans ses remarques sur les Bibliothéques Françoises de la Croix-du-Maine, & de du Verdier, qu'on va imprimer à la Haye, Ouvrage attendu des curieux depuis long-tems.

Nous n'omettrons pas que M. de la Monnoye après avoir étudié toutes les finesses des Langues Latine, Grecque, Italienne, Espagnole & Françoise, s'exerça aussi dans le patois Bourguignon, dont il aimoit la naïveté, & qu'il ne jugeoit pas inutile pour découvrir l'origine de l'ancien idiôme Fran-

çois. Il composa donc des Vers en ce stile, & il y réussit parfaitement. Il fut si sensible à ce succès, qu'il ne l'oublia pas dans le distique qu'il mit au bas de son portrait, tiré en 1721 par l'ordre de M. le Président Bouhier, son sçavant & sincére ami.

Divio me genuit, Retinet Lutetia, Gallo;
Argolico, Latio, Burgundo carmine lusi.

Il nous semble qu'il est à propos de choisir ici quelques traits des divers genres de Poësies Françoises dont ce Recueil est composé. L'Académie Françoise ayant donné pour sujet de Vers en 1709, qu'au milieu du tumulte, le Roi toujours égal, ne cessoit pas de protéger les Lettres & les Arts, M. de la Monnoye commence ainsi la piéce qu'il envoya.

Princes, qu'unit ensemble une jalouse rage,
Vous à qui d'un grand Roi la gloire fait ombrage,
Qui sous le voile faux d'un intérêt commun,
Fatiguez cinq Etats pour en affoiblir un.

Jusqu'à quand sans ouir la voix de la justice,
Voudrez-vous n'écouter qu'un insolent caprice?
Depuis que prévenus d'une fatale erreur,
Vous cherchez à remplir la France de terreur,
Quel fruit a recueilli votre implacable haine?
Comptez tous vos progrès, vous trouverez qu'à peine
Sur Louis, de vos Chefs les fastueux exploits
Ont repris en neuf ans ce qu'il prit en neuf mois.

Ce qui suit est encore plus beau & mérite d'être lû.

L'Ode est une Poësie extrêmement difficile, & il y a eu plusieurs Poëtes qui n'ont pas réussi en ce genre, après avoir réussi en d'autres; on trouve ici une Ode sur les offres que le Roi avoit faites en 1710 à ses ennemis pour la paix.

La désertrice criminelle
Du sceptre François, son appui,
Autrefois fameuse rebelle,
Plus fameuse ingrate aujourd'hui,

La Hollande au cœur infléxible,
A ses propres maux insensible,
Voit son commerce qui périt,
Et loin de s'empresser d'éteindre
Un feu qu'elle même doit craindre,
Elle l'attise & le nourrit.

Fiére Angleterre tes cohortes
Couvrent les belgiques syllons,
Et déja non loin de nos portes
Plantent leurs nombreux pavillons,
Isle aux Monarques redoutable,
Jamais un remors équitable
Ne te pourra-t-il arrêter ?
Quel étrange destin t'ordonne
D'oter si souvent la Couronne
Aux fronts qui la doivent porter ?

Nous avons corrigé une faute d'impression. On a mis *couvent les belgiques syllons*, il faut *couvrent les belgiques syllons*, expression vraiment poëtique.

L'Ode ne se borne pas aux sujets grands & héroiques, elle n'est pas moins propre à exprimer les regrets de ce qu'on a perdu : mais il est rare que le même Poëte lyrique réussisse également dans l'héroïque & dans le tendre. Il n'est

pas aisé de monter à son gré une lyre sur tous les tons. Les stances que M. de la Monnoye composa sur la mort de son épouse, nous montrent ce qu'il pouvoit en ce genre, même dans la décrépitude de l'âge. La seconde stance finit par ces deux Vers :

Dix lustres avec toi m'ont paru dix momens,
Et dix momens sans toi me paroissent dix lustres.

Je me souviens de tes secours,
De tes attentions, de tes soins, de tes veilles.
Malgré toi sourde * à mes discours,
Tes yeux remplaçoient tes oreilles.
Au moindre signe ils m'entendoient,
Et de mes volontés interprêtes habiles.
Toujours prêts, jamais inutiles,
Au langage des miens d'abord ils répondoient.

Que deviendrai-je, hélas ! Tu pars & je demeure.
Ton ame, loin de moi, sans doute dans les cieux

* *Madame de la Monnoye étoit devenue sourde.*

Goute un repos délicieux :
Moi, sur terre, inquiet, je soupire, je
pleure.
Unis par une tendre & sincére amitié,
Qui devoit être inséparable,
Nous formions un tout agréable
Et je ne serai plus qu'une triste moitié.

Les regrets d'un tel époux sont bien honorables à l'épouse. Après avoir vêcu ensemble cinquante ans, il devoit bien connoître le mérite & les vertus de celle qu'il regrette ; on s'apperçoit aisément que c'est le cœur & l'affection conjugale qui parlent dans ces Vers. Ces sentimens sont devenus rares dans le siécle où nous sommes : on ne se regrette plus les uns les autres, ni en Vers ni en Prose.

Nous allons faire un coup bien hardi : c'est de mettre en parallele M. de la Monnoye avec sainte Thérese. Pour rassûrer toutes les bonnes ames, que ce dessein seroit bien capable d'allarmer, nous déclarons d'abord qu'il n'est point ici question de la vie mystique. Sur ce point, le Poëte n'eut pas

tenu un ſeul moment devant la ſainte : il s'agit uniquement de la Poëſie. Cette grande ſainte, ſi célébre par la beauté de ſon eſprit, par la vivacité de ſon imagination, ſur tout par ſon ardent amour pour le Sauveur, a exprimé dans une Proſe, dont le refrain eſt *muero io porque no muero ; je me meurs, parce que je ne meurs pas*, les ſentimens dont elle étoit pénétrée après la Communion. Un Ecrivain célébre qui a traduit les Ouvrages de la ſainte, & qui s'eſt exercé à faire des Vers, n'a pas entrepris de traduire cette Proſe, ſans doute parce qu'il déſeſpéroit de rendre avec aſſez de force toute la véhémence & tout le tendre de l'original. M. de la Monnoye, ſoutenu du ſeul enthouſiaſme poëtique, a occupé le poſte que le Traducteur avoit cédé, & il a compoſé des ſtances ſi heureuſement tournées, ſi animées, ſi touchantes, qu'après les avoir lûes pluſieurs fois on les relit toujours volontiers.

Mai 1746.

Nous ne mettrons ici que le Texte & deux ou trois ſtances : ce qui ſuffira pour engager à lire le reſte, ceux qui ne l'ont pas encore lû. C'en ſera peut être même aſſez pour les déterminer à acheter le Livre.

TEXTE.

Je vis, mais c'eſt en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attens dans le Ciel une ſi belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

PREMIÉRE STANCE.

Dieu s'uniſſant à moi par un heureux mélange,
Fait ſentir à mon cœur ſon amour pur & vif;
Je ſuis libre, il eſt mon captif;
C'eſt lui qui ſous mes loix de lui-même ſe range.
Quoi ! mon Dieu mon captif, ah ! le puis-je ſouffrir ?
Dans ce renverſement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Dans la quatriéme Stance, il y a une faute d'impression dont il est à propos d'avertir.

Mort dont le *cours* propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Au lieu de *cours*, il faut lire *coup*.

STANCE SIXIÉME.

La vie habite au Ciel, heureux qui l'y peut suivre;
Faisons pour la trouver un généreux effort.
Ici la vie est une mort,
Dont la mort cependant à la fin nous délivre;
Aproche douce mort, qu'on ne peut trop chérir.
Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

STANCE SEPTIÉME.

Absente de mon Dieu, je languis triste & sombre.
Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas?
Ma vie est un affreux trépas;

Mon jour eſt une nuit, ma lumiére eſt
une ombre ;
La ſource de mes maux ſans lui ne peut
tarir :
Laſſe d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir
mourir.

Il y a bien de l'apparence que les Poëtes donneront la préférence aux Stances de l'Académicien, & les myſtiques à la gloſe de ſainte Thérese. Il ſeroit imprudent de prendre parti dans cette diſpute. Ce ſeroit vouloir s'attirer bien des ennemis.

On comprend aiſément que M. de la Monnoye, qui ne pouvoit ignorer ſon talent pour exprimer dignement en vers les ſentimens de la piété Chrétienne, n'a pas dû ſe borner à la gloſe de ſainte Théreſe : auſſi trouve-t-on ici pluſieurs traductions d'Hymnes, de Proſes & d'Odes Chrétiennes avec quelques Poëſies morales. Il compoſa en ſa quatre-vingt-cinquiéme année, une piéce qui ne ſe ſent

pas de cette grande vieilleſſe. Il fut diſpenſé de cette loi rigoureuſe, qui ordonne aux Poëtes de ſortir de bonne heure de la lice, s'ils ne veulent perdre tout ce qu'ils y ont acquis de réputation. L'Ouvrage dont nous parlons eſt une ſuite de réfléxions morales que l'Auteur fait ſur les divers événemens dont il avoit été témoin pendant une ſi longue vie. Sa Théologie n'y eſt pas exacte en quelques endroits. Nous ne mettrons ici qu'une de ces ſtances; c'eſt une réfléxion qui convient à bien des gens, mais ſingulièrement à tous ceux qui ſe livrent uniquement à l'étude des belles Lettres. Ils vivent dans une eſpéce d'enchantement qui les amuſe juſqu'à la fin.

Je n'avois qu'une ſeule affaire;
Je n'ai montré pour elle aucun ſoin empreſſé.
J'en ai fait plus de mille, & la plus néceſſaire
Eſt celle où j'ai le moins penſé.

Les Poësies morales & chrétiennes qu'on lit dans ce Recueil, sont un correctif pour quelques Vers moins édifians qu'on y a fait entrer. Ce n'est pas l'Auteur qui les a rendu publics.

Il nous reste encore à dire un mot de ce badinage élégant par où Marot, Voiture, Benserade se distinguérent chacun en son tems. M. de la Monnoye l'entendoit très-bien. Il y a peu de choses ici en ce genre.

AU ROI.

Je sçais comme il faut encenser,
Mais s'il s'agit de financer,
Grand Roi, je n'en sçais pas l'usage.
De grace exempte moi de grossir ton trésor,
Et considére que le Mage
Qui présenta l'encens, ne présenta point l'or.

La singularité du sujet des Vers qui suivent ont engagé à ne les pas omettre. Héliodore, Evêque de Trica, réduit à la nécessité, à ce qu'on dit, ou de brûler son Ro-

man de Théagéne & de Chariclée ou de quitter son Evêché, prit l dernier parti. M. de la Monnoy le fait parler ainsi :

Mitre, fardeau lassant, disoit Hélio dore,
J'aurois grand besoin d'Ellebore
Si pour te conserver je brulois mon Ro man,
Ma tête à l'avenir sera plus honorée,
Pour avoir sçu produire un Livre si char mant,
Que pour avoir été mitrée.

Parmi les diverses piéces Lati nes que M. de la Monnoye a tra duites, il y a deux Odes composée par deux Professeurs de belles Let tres de l'Université de Paris, l'un à l'honneur du vin de Bourgogne & l'autre à l'honneur du vin d Champagne. Toutes deux son d'un bon stile & d'un bon goût elles méritoient un pareil Traduc teur. Nous ne laisserons pas d dire que s'il est glorieux, il n'es pas moins désavantageux d'être traduit par un si grand Maître. L

meilleur Latin à côté de ſembla-bles Traductions, court riſque de n'être pas beaucoup lû.

Le Recueil eſt terminé par des Vers Latins du P. Oudin Jéſuite, & par la Traduction de ces mêmes Vers. Elle eſt de M. Richard de Ruffey, Préſident à la Chambre des Comptes de Dijon. Ces deux piéces montrent à qui s'y connoît, que la Poëſie Latine & Françoiſe ſont cultivées avec ſuccès en Bourgogne.

ARTICLE LIII.

HISTOIRE GENERAL[E] des Auteurs Sacrés & Ecclésiast[i]ques, &c. Par le R. P. Do[m] Remi Ceillier, *Bénédictin de l[a] Congrégation de S. Vannes & [de] S. Hydulphe, Prieur Titulai[re] de Flavigny. Tome onziéme in-4°.* pp. 765. A Paris, *au Palai[s] chez Paulus-du-Mesnil. Impri[meur]-Libraire, Grand'Salle, a[u] Pilier des Consultations, au Lio[n] d'or.*

L'Onziéme & le douziéme to[me] contiennent l'analyse d[es] Ouvrages de S. Augustin : nous n[e] laisserons pas échapper cette oc[casion] de faire connoître la véné[ration] profonde que nous avo[ns] pour ce grand Saint. On peut l[e] comparer à ces Capitaines célé[bres], qui joignant à une connoi[ssance] parfaite de l'art Militaire toutes les vertus qu'on désire da[ns]

les hommes pour la douceur & le charme de la Societé, ne sont ni moins estimés, ni moins aimés des Peuples qu'ils ont vaincus, que de ceux qu'ils ont défendus. Il fut tout ensemble le modéle des Pénitens, des Docteurs & des Evêques.

Tout le monde sçait comment il répara les égaremens de sa jeunesse. L'Italie eut les prémices de ses vertus chrétiennes, après quoi il repassa en Afrique, & ce fut là qu'il édifia beaucoup plus qu'il n'y avoit scandalisé. Il ne seroit pas à propos que la plûpart des Pénitens revinssent faire pénitence où ils ont péché, il seroit trop à craindre que le désordre ne recommençât : c'est assez qu'on y soit instruit de la pénitence qu'ils font ailleurs : mais il n'y avoit nul inconvénient à craindre avec un pénitent tel que S. Augustin. Les Docteurs ne refuseront pas de l'accepter pour modéle. Jamais Docteur ne sçût mieux oter à la controverse ce qu'elle a de dégoûtant

par la faute des Controversistes. Quelle douceur, quelle modération, quelle charité ! Ces sortes de guerre ont aussi des loix particuliéres, & qui les observa mieux que S. Augustin ? Il n'y a qu'un seul de ses Ouvrages où il ait cru devoir changer de stile : son Adversaire l'y avoit forcé par des excès inexcusables, & où la Foi étoit intéressée.

S. Augustin ne se distingua pas moins par les vertus Episcopales, que par la science Ecclésiastique. Cette distinction est encore plus précieuse que les autres. Tous les Evêques n'ont jamais été, & ne seront jamais des Augustins, des Grégoires de Nazianze ou de Nysse, des Basiles : mais combien d'Evêques, sans avoir tous ces talens, ont rendu d'aussi grands services à l'Eglise que les plus fameux Docteurs ? Si l'on n'a pas toute la doctrine qu'il seroit à désirer, on peut y suppléer par des voyes légitimes : mais on ne supplée pas les vertus

Episcopales & par tout où elles se trouvent, elles suppléent avantageusement presque pour tout le reste.

Nous nous arrêtons ici. Nous ne voulons pas qu'on nous soupçonne de proposer le dessein d'un Panégyrique : mais nous croyons pouvoir assûrer que tout Orateur qui suivra cette idée, (si d'ailleurs il a bien lû son S. Augustin, ou, pour diminuer le travail, l'analyse de Dom Ceillier) rassemblera aisément tant de traits lumineux, tant de sentimens tendres & affectueux propres de l'Evêque d'Hippone, que le Panegyrique où ils seront enchassés avec art ou sans art, ne passera pas pour un amas de lieux communs déguisés plus ou moins ingénieusement.

Le Tome dont nous rendons compte au Public, commence par la vie de S. Augustin : mais elle est si connue, que nous jugeons plus à propos de nous abstenir d'en parler, que de ne dire que ce qui

est connu de tout le monde. Les Editeurs ont mis à la tête de ce premier tome les deux. Livres des Rétractations, que le S. Docteur composa sur la fin de ses jours. Ce fut de lui-même & par le seul désir de la vérité qu'il composa cet Ouvrage : exemple peu suivi, lors même qu'il ne s'agit que de rétracter une seule proposition, & qu'on est pressé par l'autorité légitime. On peut assûrer que les Livres des Rétractations sont le plus magnifique Frontispice qu'il fut possible de mettre aux Ecrits du S. Docteur : mais il en sera de ce Frontispice, comme de plusieurs autres, dont on se contente d'admirer le goût & la magnificence ; pendant qu'on est déterminé à ne faire rien de semblable. Il en couteroit trop à l'Architecte.

Les Confessions du S. Evêque viennent ensuite, elles sont plus lues que tous les Ouvrages du S. Docteur. Les Dames ont souvent entre les mains ces Confessions,

dont elles entendent facilement les premiers Livres, & c'eſt une raiſon de croire qu'on entend les derniers.

Après l'analyſe des Soliloques, on trouve celle du Livre de l'Immortalité de l'Ame. Dom Ceillier ne diſſimule pas que *les raiſonnemens en ſont ſerrés & exprimés avec tant de préciſion qu'ils fatiguent le Lecteur*. Il y a même un endroit dont le ſçavant Bibliothécaire avoue qu'il n'a pu entendre le ſens. On ne déſaprouvera pas que nous mettions ici en peu de mots quelques preuves produites par le S. Docteur. *L'Ame eſt la demeure de la ſcience : or la ſcience ſera toujours ..... Donc l'Ame doit auſſi durer toujours. La raiſon & l'Ame ſont une même choſe : or la raiſon eſt immuable & immortelle*, l'Ame l'eſt donc auſſi ; la métaphyſique de ce tems-là eſt-elle celle du nôtre ?

Ce ſeroit avec plaiſir que nous donnerions ici les Extraits des Extraits des Lettres de S. Auguſtin,

& il nous semble qu'il s'y rencontreroit bien des choses capables de plaire & de toucher : mais comme on s'est plaint des Extraits des Ouvrages de S. Chrysostôme & de S. Jerôme qu'on a jugé trop longs & même inutiles, parce que les Journalistes, dit-on, quand il s'agit des Auteurs déja imprimés, doivent se borner à ce qu'on remarque de nouveau dans les nouvelles éditions, nous cédons, quoiqu'avec un peu de regret, à l'autorité des Censeurs. Est-ce donc un si grand mal de choisir les faits les plus instructifs & les plus curieux, pour les mettre en peu de mots sous les yeux des Lecteurs ? Se trouvera-t il bien des Lecteurs de Journaux qui ayent envie de lire du moins quelques Ouvrages de S. Augustin ? Les Analyses mêmes de Dom Ceillier les feroient reculer en arriére ; mais il semble qu'ils ne devroient pas être mécontens s'ils rencontroient dans un Journal seulement quelques traits

ingénieux, quelques ſentimens affectueux, quelque ſingularité hiſtorique, quelque explication courte, mais intelligible de certains Dogmes. Ils auroient par là quelque idée des talens & du génie de ce grand Docteur, qu'ils ne connoîtront jamais autrement.

Malgré notre réſolution de céder à l'autorité & au gout du Public, nous nous flattons qu'on verra volontiers ici que S. Auguſtin ne condamnoit pas les Miniſtres de l'Evangile, qui n'ayant pas ce qui eſt néceſſaire pour compoſer des Sermons, mais ayant d'ailleurs tout ce qu'il faut pour les bien dire, prêchent les diſcours d'autrui. Le ſentiment d'un ſi grand Saint ſera d'une grande conſolation pour bien des Orateurs Evangéliques, C'eſt preſque à la fin du quatriéme Livre de la Doctrine Chrétienne que le S. Docteur s'eſt ainſi expliqué.

Une faute en occaſionne ſouvent une autre. Ce que nous ve-

courage du S. Docteur ? Les Théologiens & les Casuistes disputent depuis long-tems sur le mensonge ; & qui voudroit assûrer qu'on n'eut pas sur cet article important quelque sentiment particulier dont on ne parle pas publiquement ? Il n'y auroit plus de contestation, si tous les Chrétiens avoient autant de grandeur d'ame & de vertu que S. Augustin. Il est si déclaré contre le mensonge, même officieux, qu'il ne permet pas de mentir pour sauver la vie à un innocent qui périra infailliblement, si l'on découvre où il s'est caché. Il vient d'abord dans l'esprit que ce sentiment est plein d'inhumanité : mais c'est un crime d'imputer rien de semblable au S. Docteur : il n'y eut jamais un cœur plus compatissant que le sien pour les malheureux. Il ne tiendra pas à lui qu'ils ne soient en sûreté : loin de mentir, on doit dire hautement qu'on sçait où s'est caché le fugitif qu'on poursuit, & ajouter qu'on ne l'in

diquera pas, en dut-il coûter la vie. S. Augustin produit l'exemple de Firmus, Evêque de Tagaste, qui, pressé au nom de l'Empereur de livrer un homme qui s'étoit retiré dans sa maison, protesta qu'il ne mentiroit ni ne diroit la vérité, & prit le parti de souffrir les plus mauvais traitemens. L'Empereur instruit du fait, admira, quoique Payen, la générosité de l'Evêque, qui lui fut présenté, & lui accorda la grace du coupable. Si l'on prétend que l'Evêque de Tagaste eut tort de résister à la volonté de l'Empereur, & de ne pas déclarer un criminel redevable au fisc; cette objection, quelque forte qu'elle soit, disparoît dès qu'on répond que cet Evêque eut encore pris plus volontiers le parti du silence, s'il eut été question de sauver quelque misérable, que des scélérats auroient cherché pour l'assassiner.

Les Théologiens de la Morale sévére, de quelque Ecole que ce

ſoit, doivent bien ſe garder de dire, que le menſonge officieux étant un péché, le fils eſt obligé de déclarer où ſon pere s'eſt caché, plutôt que de tromper par un menſonge officieux les aſſaſſins qui le pourſuivent. Tout Théologien, tout Docteur, tout Directeur qui tient ce langage eſt un faux Diſciple de S. Auguſtin: ſelon ce grand Saint, il faut ſe taire & mourir. Voilà une excellente pierre de touche pour diſcerner dans la pratique, en fait de Morale, les vrais & les faux Diſciples du S. Docteur.

C'eſt dans le même volume dont nous rendons compte, qu'on a mis l'analyſe du grand Ouvrage de la Cité de Dieu, Ouvrage qui fera l'admiration de tous les ſiécles. L'éloquence & la ſcience de S. Auguſtin y brillent à l'envi, & ſans prétendre nuire à la réputation des premiers Apologiſtes de la Religion, ce qui ſeroit un crime; ne peut-on pas aſſûrer que

jamais le Christianisme ne fut mieux défendu, ni le Paganisme plus profondément humilié? Pour juger comme il convient des Livres de la Cité de Dieu, le Lecteur doit se représenter dans les mêmes circonstances où se trouva le S. Evêque qui les écrivit.

L'Extrait que nous finissons est très-superficiel; nous n'en disconvenons pas : ce n'est pas que l'onziéme tome de Dom Ceillier n'offre autant & peut-être plus que les précédens, une matiére abondante & très-digne de la curiosité de tout Lecteur qui aimeroit un peu les choses sérieuses & utiles : mais il semble qu'on ne les aime guéres aujourd'hui. S'il venoit à notre connoissance que le goût du Public eut changé, nos Journaux changeroient aussi à son exemple.

ARTICLE LIV.

HISTOIRE DES VOYAGES, &c. Suite de l'Article XXVI. au mois de Mars.

Livre II. CE Livre eſt conſacré aux premiers eſſais, que firent les Anglois pour établir leur commerce ſur les Côtes d'Afrique, & pour pénétrer dans les Indes Orientales. Cette Nation ſi habile dans la navigation & dans le commerce ; ſi hardie à tenter les découvertes les plus difficiles, & dont la Mer paroît être plus l'élément naturel, que l'Iſle, qui la renferme dans des bornes trop étroites pour répondre à l'étenduë de ſon génie, & pour ſatisfaire à ſon ambition ; cette Nation, dis-je, fut une des premiéres, que les découvertes & le commerce des Portugais picquerent d'émulation : mais ſes premiers efforts, qui font la matiére de ce ſecond Livre, n'abou-

nt qu'à établir quelque com-
rce sur les Côtes Occidentales
l'Afrique, & les richesses,
l'elles en tirerent pendant plus
un siécle, l'auroient à peine dé-
ommagée de ses frais, si aux con-
oissances, que ses Navigateurs
icquirent peu à peu de ce qu'ils
pouvoient faire dans les deux In-
des, ses Armateurs & ses Corsai-
res n'avoient ajoûté la course &
la piraterie sur ceux qui les avoient
devancés dans l'un & l'autre hé-
misphere.

D'ailleurs comme il ne restoit
rien à découvrir du côté, où les
Portugais naviguoient depuis 150
ans, les Anglois, dit notre Auteur,
n'y ont point entrepris de conquê-
tes; leurs établissemens s'y sont
formés du consentement des Na-
turels des Pays, dont ils ont re-
cherché l'amitié, & leurs expédi-
tions n'ont été que des entreprises
de Marchands; aussi n'a-t-il point
paru d'Histoires régulières de leurs
Voyages, comme il en a paru de

ceux des Portugais & des Espagnols. Cependant au défaut des actions extraordinaires, des Batailles, des Siéges, des Découvertes, leurs Journaux & leurs Relations offrent des Observations utiles, des avantures assez curieuses, & plus que tout cela une conduite bien suivie d'un Peuple appliqué à connoître ses véritables intérêts, & plus attentif à augmenter son commerce & à faire des établissemens solides, qu'à détrôner les Rois de l'Asie & de l'Amérique. La suite de cette Histoire montrera même qu'il n'a point envié aux Espagnols & aux Portugais la possession des Mines d'or & d'argent, parce qu'il sçavoit bien qu'en établissant puissamment son commerce, il feroit couler dans ses Isles une bonne partie de ces précieux Métaux, sans se donner la peine de les tirer de la terre, & sans avoir l'odieux d'y faire périr tant de milliers d'hommes.

Notre Auteur fait l'honneur à

un Gentilhomme de Norfolk, nommé Windham ; de l'appeller le pere de la navigation & du commerce des Anglois dans les Mers éloignées de leur Isle. Ce Capitaine n'étoit pas assez riche pour se charger seul des frais d'une grande entreprise, mais il se forma une Société de personnes aisées, qui lui fournit trois Vaisseaux, avec lesquels il partit le premier de Mai 1552, & qu'il ramena à la fin d'Octobre de la même année, avec assez peu de profits, à ce qu'il paroît. On lui applaudit néanmoins en Angleterre, & parce qu'il est toujours beau d'ouvrir la carriére, & parce qu'il faut encourager ceux, qui font les premiers essais, si on veut engager les autres à les suivre.

Dès l'année suivante, Windham se remit en Mer, accompagné d'un Portugais, nommé Pintcado, qui s'étoit établi en Angleterre, & à qui il ne tint pas que ce second voyage ne fût heureux. Il alla jus-

qu'à Benin, où il pouvoit faire une riche carguaiſon de poivre de Guinée; mais ſa mauvaiſe conduite lui fit perdre tout le fruit de ſon voyage, & la maniére indigne dont il traita Pintcado, qu'il laiſſa mourir de chagrin & de miſére, indigna les Anglois mêmes, qui le virent périr à ſon tour ſans le plaindre, & il ne retourna point en Angleterre le tiers de l'équipage qui en étoit parti. Jean Lok en 1554, & Jean Towtſon en 1556 furent plus heureux. Ils rapportérent dans leur Iſle beaucoup d'or, de poivre, de dents d'Eléphants: leurs Relations contiennent auſſi un détail d'Obſervations de toutes les eſpéces, qui devoient leur plus grand mérite à la nouveauté; leur principale utilité fut d'apprendre aux Anglois à naviguer plus ſûrement ſur les Côtes de Guinée, & de connoître les endroits, où ils pouvoient faire la traite avec plus d'avantage.

Towtſon de retour en Angleter-

[redacted]

te au mois d'Avril 1557, en repartit au mois de Janvier de l'année ſuivante, mieux équipé que la premiére fois ; il ne fut pas heureux, & ne méritoit pas de l'être. Il étoit autant Corſaire, que Marchand ; tout étoit ennemi pour lui, quand il étoit le plus fort, il brûla en Guinée les Villes de Samma, il prit un Vaiſſeau François à la Côte, & y trouva un peu d'or ; mais il en manqua trois, qui en avoient beaucoup, & reprit enfin la route d'Angleterre, où il arriva ſeul avec huit hommes ſur ſon bord, n'ayant pas une ſeule voile ; & il n'entra dans le Port de Wight le 10 d'Octobre, qu'à l'aide d'un vieux bonnet, qu'il ſuſpendit à ſon mât.

Trois autres voyages en 1562, 63 & 64, ne réuſſirent pas mieux, & les Relations, qu'on nous en donne, ne contiennent que les avantures tragiques de ceux qui les entreprirent. Auſſi leurs malheurs, & les pertes des Compa-

gnies, pour lesquelles ils avoient armé, ralentirent beaucoup l'ardeur des Anglois pour le commerce de Guinée, & pendant quinze ans on ne voit point que l'Angleterre y ait envoyé aucun Vaisseau. Les Portugais étoient partout en force, & ne soufroient dans ces Mers aucun Vaisseau étranger; les François, qui avoient découvert les premiers la Guinée, & qui avoient cessé d'y commercer longtems avant que les Portugais y eussent établi leur commerce, y étoient revenus, & quoique ceux-ci ne les y souffrissent pas plus volontiers, que les Anglois, ils s'échapoient plus aisément de leurs mains, parce qu'ils étoient fort aimés des Negres, qu'ils traitoient bien, & qu'il n'auroit pas été sûr pour les Portugais de les attaquer dans les Ports, où ils avoient été reçûs.

Enfin un voyage de Thomas Stephens à Goa sur la Flotte Portugaise en 1579, fit reprendre

cœur aux Anglois, & fut, dit notre Auteur, la source de tout ce que sa Nation a fait de plus éclatant dans cette partie du Monde.
» Les Anglois, continue-t-il,
» ayant compris par les récits &
» les observations de ce Voyageur,
» combien ils avoient négligé leurs
» avantages, depuis que les Por-
» tugais accumuloient des trésors
» ausquels toutes les Nations de
» l'Europe avoient les mêmes
» droits d'aspirer, ils s'enflammé-
» rent des deux puissantes passions
» de l'intérêt & de la gloire, &
» prétendirent à des biens, dont
» on ne pouvoit du moins leur
» disputer le partage. » Notre Au-
›ur suppose que Stephens étoit
ésuite, & cite la Lettre d'un An-
ois détenu dans les prisons du S.
fice à Goa, où il est dit, que le
Thomas Stephens étoit Recteur
Jésuites de Morgan dans l'Isle
Salsette. Cela peut être, car les
ites avoient dès-lors une Mai-
dans la Ville, ou le Bourg de
lai 1746.

Margan, & non pas *Morgan*, située dans la presqu'Isle de *Salsette* près de Goa, & que les Géographes appellent *Salsette du Midi.*

On suppose encore que la Relation de Stephens, adressée à son Pere, nommé comme lui Thomas Stephens, Marchand à Londres, & dont on ne nous donne ici qu'un Extrait, où l'on ne trouve que quelques Observations de Voyage fort peu importantes, «contenoit, » non seulement les motifs, qui » l'avoient porté à l'entreprendre » sans la participation de son Pere, » mais encore de sages remarques, » qu'il le prioit de communiquer » à sa Patrie, & on ne trouve pas » étrange, qu'avant la réforma- » tion d'Angleterre, un Religieux » de cette Compagnie ait pû sol- » liciter sa Patrie à chercher les » moyens de participer aux ri- » chesses, qu'il voyoit passer con- » tinuellement en Portugal. Ce » n'étoit point à ravir le bien d'au- » trui, que Stephens sollicitoit les

» Anglois, mais à se donner les
» mêmes soins pour tirer parti du
» commerce par les mêmes voyes.

Les Jésuites sont fort obligés à l'Auteur du zéle, qu'il témoigne pour justifier leur vrai, ou prétendu Confrere du soupçon, qu'on pourroit concevoir contre lui d'avoir trahi les Portugais, qui l'avoient adopté parmi leurs Missionnaires des Indes; mais il n'a pas pris garde que cette justification porte sur un faux principe: :ar si c'est en 1579, comme il le 'it, que Stephens partit de Lisonne sur la Flotte de Portugal, : ne pouvoit pas être avant la rérmation d'Angleterre, puisque is de dix ans auparavant la Reine Elizabeth avoit abjuré la Relin Catholique, s'étoit déclarée :f de la Religion Anglicane, ersécutoit ouvertement la Ren Romaine. Il nous paroît : plus naturel de croire que si nas Stephens étoit Jésuite, ut Supérieur des Religieux

de sa Compagnie dans la presqu'-Isle de Salsette, s'il a passé les derniéres années de sa vie au College de Goa, comme on l'assûre encore, il peut fort bien avoir envoyé à son Pere un Journal de son voyage, & quelques observations sur les établissemens des Portugais dans les Indes, sans prévoir l'usage, qu'on en feroit en Angleterre pour les aller troubler dans leur commerce. Il faut même que ses instructions n'ayent point paru aussi importantes, qu'on veut ici nous le faire croire, puisque l'on a differé si long-tems à en faire usage.

En effet les Anglois recommencerent à se montrer sur les Côtes de Guinée, & parurent encore s'y borner. Les Portugais de leur côté mettoient tout en usage, la force, quand ils le pouvoient, & à son défaut, dit notre Auteur, la trahison pour les écarter, & il paroît, qu'ils en usoient de même avec les François, qui faisoient

toujours leur commerce plus paiſiblement & plus heureuſement, que les Anglois. « Les Eſpagnols » entrerent bientôt dans les mêmes » principes pour l'Amérique, & » ces deux fieres Nations ſem» bloient s'être propoſé de rui» ner, en Europe même, tout ce » qui pouvoit leur cauſer quelque » inquiétude pour leur nouvel Em» pire dans les deux Indes. » Les Anglois irrités de cette conduite, ne penſerent pendant quelque tems qu'à s'en venger, & le fameux Drak le fit d'une maniére terrible dans le Port même de Cadix, au Cap Sagro, dans le Port de Liſbonne, & finit ſon expédition par la priſe d'une Caraque, nommée *le S. Philippe*, qui revenoit des Indes chargée de richeſſes immenſes.

A l'occaſion d'un voyage fait à Benin en 1588, notre Auteur obſerve que ce qui embarraſſoit le plus les Anglois dans leurs courſes, c'eſt qu'ils ne connoiſſoient point aſſez les Côtes : « car, dit-il, telle

» a toujours été la négligence &
» la grossiéreté des Négocians
» Anglois, que ne s'attachant ja-
» mais qu'à la description des
» vents, & des brasses de profon-
» deur, ils s'embarrassoient peu
» de faire entrer dans leurs Jour-
» naux ce qui appartient au lieu
» même de leur commerce, com-
» me si les soins de leur esprit nè
» regardoient que la navigation,
» & qu'après s'être rendus au ter-
» me, ils n'eussent plus qu'à s'oc-
» cuper sordidement de l'intérêt.»
On ne pourroit pas leur faire au-
jourd'hui le même reproche avec
autant de justice. Il est cependant
vrai que jusqu'ici leurs Cartes de
toute espéce n'ont pas la justesse
l'exactitude & la précision, qu'on
auroit droit d'attendre d'une Na-
tion, laquelle a autant qu'aucune
autre le secours des Sçavans dans
toutes les Sciences qui ont rap-
port à la Géographie. Au reste la
Relation du voyage de Benin con-
tient des particularités assez cu

rieuses sur ce Royaume, sur sa Capitale, & sur la nature & les propriétés du Pays.

L'année suivante le Comte de Cumberland fit une course, qui n'appartient pas trop à l'Histoire des voyages. Le hazard seul, dit notre Auteur, le conduisit aux Açorres, & ce fut uniquement l'ennui de l'oisiveté, qui lui fit quitter l'Angleterre. Il fit des prises par tout, où il rencontra des Vaisseaux, de quelque Nation qu'ils fussent, il causa de grandes pertes aux Portugais, mais le riche butin, dont il s'étoit chargé, ne l'empêcha point de se trouver en re-:ournant en Angleterre dans le plus tiste état, qui se puisse imaginer, i de souffrir les dernières extrê-ütés de la faim & de la soif, & ıelque éloge, dit notre Auteur, ı'on doive à sa valeur & à sa gé-rosité, « il est fâcheux pour sa loire que ce voyage ne puisse ɔrter que le nom de piraterie & brigandage. » Ce qu'il ajoûte

en parlant du voyage de Sire Richard Greenwik aux Açorres en 1591, se peut aussi appliquer à celui du Comte de Cumberland, » que les expéditions de la haine » ne doivent pas être regardées du » même œil, que celles de la cu- » riosité & du commerce.

L'Histoire de ce nouveau voyage fut écrite par le fameux Walter Raleig, lequel regarde cette expédition de Greenwik, comme une des plus puissantes causes de l'établissement des Anglois aux Indes Orientales par la confiance, qu'elle inspira aux Marchands de sa Nation contre les redoutables Flottes des Espagnols & des Portugais. Il est vrai qu'il en coûta la vie à Greenwik, qui après s'être battu en désespéré contre des forces infiniment supérieures aux siennes, mourut de ses blessures sur l'Amiral Espagnol, qui l'avoit pris, & qui n'oublia rien pour bien traiter tous ses prisonniers. Notre Auteur rend sur cela toute

la juſtice qui eſt duë à la généroſité de ce Seigneur, & reléve fort bien en deux endroits les expreſſions indécentes de Walter Raleig ſur un Gentilhomme Catholique Irlandois, & ſur un Religieux Franciſquain, dont il convient que la conduite ne méritoit que des éloges.

La mort de Greenwik fut bientôt vangée, d'une maniére terrible. Les Anglois ne furent occupés les années ſuivantes, qu'à courir ſur les Flottes d'Eſpagne & de Portugal, réunis alors ſous une même Monarchie; à laquelle ils cauſérent des pertes ineſtimables. La fortune ne laiſſoit pourtant pas de leur faire eſſuyer de tems en tems des effets bien triſtes de ſon inconſtance, & le récit de ces expéditions contient des avantures fort ſinguliéres: mais outre que les Anglois en tirerent effectivement le fruit que Walter Raleig fait tant valoir, il eſt encore vrai de dire que cette guerre, ſi on veut

bien l'honorer de ce nom, les enrichissoit plus en une campagne, que n'avoient fait depuis plusieurs années leurs voyages les plus heureux en Guinée.

Enfin ils se crurent en état de pénétrer dans les Indes Orientales, & le premier qui eut la gloire de les parcourir, fut Jacques Lancaster, mais il n'en eut guére que cela. Il fit dans les Indes quelques prises, dont la premiére fut un petit Navire qui portoit aux Jésuites établis sur la Côte de Malaca, les provisions qu'on leur envoyoit de Goa. Ce Bâtiment étoit, dit notre Auteur, de 60 ou 70 tonneaux, & fut pris par une Chaloupe; « Lancaster trouvant par le témoignage d'un Boulanger Portugais, qui étoit à bord, que la Carguaison appartenoit à des Jésuites établis dans cette contrée, il s'en mit en possession, mais il cessa de poursuivre les deux autres, en apprenant qu'ils étoient à quel-

[redacted]

:s Marchands de Pegu. » Il
ssez étonnant qu'on ne nous
point, comme on a accoutû-
le faire, de quoi étoit com-
: cette prétenduë Carguaison:
l'Auteur du Journal ne vou-
apparemment que faire en-
re, en s'exprimant ainsi, que
'ésuites des Indes avoient en
des Vaisseaux, & faisoient
:rtement le commerce, ne
nt pas réfléxion, qu'outre les
ıes, ausquels ils se seroient ex-
s, de tomber entre les mains
:nnemis des Portugais, il leur
: impossible de n'être pas sur-
par les Marchands de cette
ion, intéressés à ne pas souffrir
ommerce; & qui n'en ont ja-
; fait aucune plainte.
a suite des avantures de Lan-
:r nous meneroit trop loin.
; sont si extraordinaires, que
ne ressemble davantage à un
nan, quoiqu'on n'en puisse pas
tester la vérité. La conclusion
, qu'après avoir erré long-tems

dans les Indes, & aux Isles de l'Amérique, doublé le Cap de *Tiburon*, & non pas *Siberon* de l'Isle de S. Domingue, passé le vieux Canal de Bahame, remonté jusqu'aux Vermudes, il voulut gagner la *Dominique*, on a voulu dire S. Domingue, car la Dominique est bien loin au vent, il fut dégradé sur une Côte par ses propres gens, & repassa en France sur un Vaisseau de Dieppe.

En 1592 les Anglois recommencerent à courir sur les Portugais & les Espagnols. Bourroug rencontra l'Amiral Mendoze, qui montoit la Caraque *la Mere de Dieu*, de 1800 tonneaux, le plus monstrueux Navire, qui eût encore paru sur l'Océan, le prit, y fit un butin de 200000 liv. sterlings, donna généreusement la liberté, & de quoi se conduire, à Mendoze; dont la Relation de cette expédition fait un très-grand éloge. White fit aussi deux prises, qui furent estimées plus de 700000 liv.

ſterlings. Une autre Caraque auſſi riche que la premiére, & dont l'équipage ſe défendit avec toute la valeur poſſible; fut brûlée par un accident pendant le combat, & la plûpart de ceux, qu'elle portoit, y périrent, quelque diligence que fiſſent les Anglois pour ſauver ces malheureux; enfin il ne pouvoit preſque plus paroître de Vaiſſeaux ſur ces Mers, principalement aux environs des Açorres, qui ne tombaſſent entre les mains des Anglois; mais ce qui les flatta davantage au milieu de tant de ſuccès, c'eſt que la priſe de la Caraque, la Mere de Dieu, « les fit » pénétrer dans les ſecrets du » commerce des Indes, que le » Portugal s'étoit toujours efforcé » de cacher avec tant de ſoin. »

Juſque là cependant, ni la Relation de Stephens, ni le Voyage de Lancaſter « n'avoient point encore produit d'autre effet pour » le commerce de l'Angleterre, » que de faire équiper tous les ans

» à Londres quantité de Vaisseaux,
» qui avoient pris inutilement
» cette route ; mais les obstacles,
» qui les en avoient éloignés, se
» trouvoient compensés par les
» richesses, qu'ils avoient enlevées
» aux Portugais. Cet affoiblisse-
» ment du principal Ennemi, qui
» leur disputoit les droits du com-
» merce, devoit servir à lui en
» ouvrir insensiblement les voyes,
» sans compter, qu'elle en tiroit
» actuellement un profit si réel,
» que si le marché eût dépendu de
» son choix, elle auroit volontiers
» renoncé, dit un Auteur Anglois,
» à l'avantage de former des éta-
» blissemens dans les Indes, pour-
» vû qu'elle eût conservé celui de
» prendre les Caraques, &c. »

L'avanture funeste de Benjamin Wode, qui étoit parti de Londres avec une Lettre de la Reine Elizabeth pour l'Empereur de la Chine en 1596, & qui alla périr auprès de l'Isle de Portorico, après que la maladie lui eût enlevé les

équipages de ses trois Vaisseaux; & la Relation du Capitaine Davis, lequel pour servir sa Patrie, avoit accepté en 1598 la qualité de Pilote sur un Vaisseau Hollandois, qui alloit aux Indes, terminent ce Livre. Ce qu'on trouve de plus curieux dans la Relation de Davis, est une assez bonne description du Royaume d'Achin.

ARTICLE LV.

VIRI CELEBERRIMI Antonii Mariæ Valsalvæ opera. Venetiis. in-4°. C'est-à-dire, *les Ouvrages d'Antoine Marie* Valsalva. *A Venise, &c.*

SI nous n'avons pas encore parlé de ces Ouvrages Anatomiques, imprimés depuis quelques années, ce n'est pas qu'il ne fut à propos d'en instruire le Public, ils le méritoient certainement: c'est qu'ils n'avoient point encore paru sur notre horison. On a obli-

gation de cette édition à M. Jean-Baptiſte Morgagni, le Winſlou de l'Italie, & qui a ajoûté aux Ouvrages de Valſalva, ſes propres Lettres Anatomiques, dont il a formé comme un ſecond tome de 504 pages.

Ce n'eſt pas une petite partie de l'objet d'attribution de ces Mémoires, de faire connoître, par tout où ils vont, les hommes rares & qui ont excellé dans leur Art. Ainſi nous nous attacherons particuliérement à la Vie de Valſalva, écrite très-poliment par M. Morgagni. On apprendra en la liſant, avec quelle aſſiduité & quelle application Valſalva étudia l'Anatomie; ce qui, joint aux diſpoſitions naturelles les plus favorables, le rendit un homme merveilleux dans ſa profeſſion, de ſorte qu'on aſſûre que s'il eût quelques égaux, il n'eût point de ſupérieur.

Antoine Marie Valſalva naquit à Imola dans la Romandiole en

1666; ſon pere fut Pompée Valſalva, & ſa mere Catherine Toſi, en qui finit la famille noble des Toſi. Le jeune Valſalva fut élevé dans la piété par des parens qui en faiſoient une profeſſion ouverte, & on l'envoya au Collége des Jéſuites quand le tems en fut venu. Le Diſciple ſe ſouvint toujours de ce que ſes Maîtres avoient fait pour ſon avancement. Il étoit également propre pour toutes les Sciences, mais on s'apperçut aiſément que l'Anatomie auroit la préférence. On le vit dans un âge où l'on n'a ordinairement aucun goût pour de pareilles curioſités, s'occuper à des diſſections de petits oiſeaux & d'autres petits animaux, avec une application qui étonnoit. C'eſt ce qui détermina ſes parens à l'envoyer à Bologne, où il lui ſeroit aiſé de faire de grands progrès ſous la conduite des Maîtres qu'il trouveroit dans une Univerſité ſi célébre. Il eut le bonheur d'apprendre la Médecine

& l'Anatomie de l'illustre M. Marcel Malpighi, & pendant les absences de ce fameux Professeur, qui étoit souvent obligé de se retirer pour travailler plus tranquillement, Valsalva étudioit sous d'autres Docteurs très-habiles & très-expérimentés. Son assiduité au travail & à tous les exercices Académiques lui attirerent l'estime de tous les Sçavans de la Ville, & il vit bientôt son nom parmi les noms des Docteurs en Médecine.

Au milieu de tous ces succès, Valsalva considéra que la méthode qu'il avoit suivie jusques là & qui étoit alors à la mode dans toutes les Universités, ne conduisoit presque toujours qu'au vrai-semblable. Il se souvenoit de ce qu'il avoit entendu dire à M. Malpighi, qu'on marcheroit plus sûrement & qu'on avanceroit beaucoup plus par la voye des observations & des expériences. Déterminé par une autorité si respectable, le jeune Anatomiste mit la main à l'œuvre,

& ſa principale occupation fut de diſſéquer, pour voir de ſes propres yeux tout ce qu'il y a de plus caché & de plus imperceptible dans les corps vivans. Un ſeul fait, mais tout à fait ſingulier, nous apprendra quel fut ſon courage & ſon ardeur pour acquérir toutes les connoiſſances propres de ſon Art.

Un cadavre dont il avoit déja emporté quelque petite partie en ſa maiſon, fut inhumé pendant que Valſalva avoit été obligé d'aller prendre ſoin d'une perſonne de diſtinction dans une Ville voiſine. A ſon retour conſidérant que ce qu'il avoit du cadavre ne ſuffiſoit pas pour être inſtruit parfaitement de ce qu'il vouloit ſçavoir, il prit la réſolution (autoriſé ſans doute autant qu'il étoit néceſſaire) de l'exhumer le treiziéme jour après l'inhumation. Quelque récompenſe qu'il offrit, il ne put engager qu'un ſeul homme à l'aider en cette occaſion, car outre que ce

travail eſt toujours bien dégoutant, c'étoit dans le tems des grandes chaleurs, ce qui devoit augmenter beaucoup la pourriture & l'infection. Cependant le cadavre fut exhumé, & le Foſſoyeur ſe retira incontinent, ne pouvant ſoutenir plus long-tems une odeur ſi inſupportable. L'Anatomiſte fit ferme, & malgré toutes les répugnances qu'il ne manqua pas d'éprouver, il examina avec toute la conſtance & tout le loiſir néceſſaire, ce qu'il avoit déſiré ſi ardemment de connoître. L'héroïcité de cet acte ne ſera pas conteſtée, c'eſt un trait qui caractériſe pleinement Valſalva, & tout ce qu'on y ajouteroit affoibliroit la peinture. On a raconté des choſes merveilleuſes de Véſal & de Ruiſch, ces Anatomiſtes ſi zélés pour la perfection de leur Art : mais tout ce qu'on en rapporte eſt au deſſous de ce que nous venons de dire.

Valſalva ne ſe borna pas à l'étude de l'Anatomie, il ſe rendit auſſi

très-habile dans la Chymie, dont il n'ignoroit pas l'utilité pour la guérison de plusieurs maux. Heureusement pour lui, il avoit contracté dans sa jeunesse une sincére amitié avec Pierre Molinelli, Médecin d'une grande expérience & le premier Chymiste de son tems, au sentiment de M. Morgagni, juge compétent. Hippolyte-François Albertini, autre Médecin, dont la sagacité & la sagesse dans la conduite des malades paroissent assez dans le peu d'ouvrages qu'il a laissés, fut un troisiéme ami qui se joignit aux deux autres. Molinelli & Albertini assistoient volontiers aux dissections de Valsalva, & de leur côté ils lui communiquoient avec plaisir tous leurs secrets & toutes leurs découvertes, ne se réservant rien de particulier ni de part ni d'autre. Cet avantage épargna à l'Anatomiste bien du travail, & surtout bien du tems, épargne infiniment précieuse pour ces hommes merveilleux, qui

ſont dévoués à l'avancement des Sciences, & qui ſont toujours plus avares de leurs momens que de toute autre choſe.

Valſalva fut le premier à Bologne, qui, dans l'amputation des membres, n'eut pas recours à l'application des boutons de feu pour arrêter le ſang, ſe contentant de lier les artères; & qui montra que la ſurdité n'eſt pas toujours incurable. Il donna auſſi une nouv[illegible] forme à pl[illegible]ieurs inſtru-
[illegible] hiru[illegible] compoſés,
[illegible] s, qu'ils
[illegible] ans: il les
[illegible] é plus com-
[illegible] né-
[illegible] ar-
[illegible] om-
[illegible] ma-
[illegible] ige
[illegible] it cul
[illegible] it ſouve
[illegible] es ſu
[illegible] gulière [illegible]

e à deviner
maladie
s à y appuye
ces,
d'Hippo

la

de
ges
que
nué
qui
les

étudié. Ce grand homme mourut d'apopléxie, âgé de 57 ans en 1723. Il falloit avoir bien employé tous les momens de la vie pour avoir acquis en si peu de tems une si grande étendue de connoissances. Le seul Traité de l'oreille lui coûta seize années de travail, & il disséqua plus de mille têtes pour découvrir tout ce qu'il y a de plus caché dans cet organe ; il ne mourut pas riche, car il n'avoit jamais cherché à l'être.

Valsalva fut sincérement regretté, & on lui dressa en divers lieux cinq monumens peu après sa mort. Le plus magnifique est celui qui fut fait par l'ordre & aux frais des deux Universités des *Artistes*. Pour conserver à la postérité la figure d'un homme rare, & dont les Ouvrages conserveront sûrement le nom, on y a mis son buste en marbre. Ce morceau est d'une excellente main. L'Inscription & les accompagnemens sont du meilleur goût. On ne s'est pas contenté de

crire ce monument. On le trou-
ici dans une planche très-bien
avée. Si dans toutes les grandes
iiversités on rendoit de pareils
nneurs après la mort à ceux qui
ont véritablement excellé dans
ır Art, on auroit sans doute
ıs d'ardeur pour leur ressembler.
n ne doit pas craindre que la
pense fut ruineuse, les hommes
traordinaires sont toujours aisés
compter.

M. Morgagni nous apprend en-
ite tout ce que lui a coûté de
ins cette nouvelle édition, où il
fait entrer quelques Ouvrages
ısthumes de Valsalva. Si cet Au-
ır s'est trompé en quelque
ıose, c'est qu'il n'est donné
personne de prévoir tout ce qui
découvrira dans la suite des
ms. Le corps humain est comme
ıe mine inépuisable pour les
natomistes. M. Morgagni finit
r une politesse qui mérite d'être
marquée. Il prie les Lecteurs de
prendre à lui de tout ce qui leur

avec eſtime les Mémoires de l'Académie des Sciences, où il y a de ſi belles Diſſertations Anatomiques : nous ne doutons pas que nos Académiciens ne lui rendent les mêmes honneurs. C'eſt même un des plus illuſtres membres de l'Académie des Sciences qui a bien voulu nous communiquer le volume dont nous achevons ici l'Extrait.

ARTICLE LVI.

BIBLIOTHEQUE Françoiſe, ou *Hiſtoire de la Littérature Françoiſe*. Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital. *A Paris, chez Mariette & Guerin. in-12.* VI. prem. vol.

LEs Auteurs de Livres périodiques s'accuſent quelquefois à leur propre tribunal ; ils ſe demandent compte de leur adminiſtration ; ils conſultent leurs re-

giſtres ; ils revoyent leurs Mémoires ; ils jugent s'ils ont répondu à l'attente du Public. Ces ſortes de grands jours Littéraires devroient être fréquents ; on y reconnoitroit le nombre & la qualité de ſes dettes, on y prendroit des meſures pour les acquitter promptement.

Mais s'il arrive enfin qu'on ſe ſoit laiſſé obérer, que faut-il faire ? Le plus mauvais parti ſeroit de ſe déclarer inſolvable ; il vaut encore mieux payer en gros, ce qu'il n'eſt plus poſſible de payer en détail. Cela veut dire que quand on a oublié quelques Littératures conſidérables, dont les titres commencent à n'avoir plus la grace de la nouveauté, au lieu de les abandonner lâchement, il faut au contraire les rappeller avec zéle, les prendre dans leur totalité, les réduire à des points de vue, à des ébauches générales, en parler d'abord ſuperficiellement, pour acquérir le droit d'en parler plus à fond dans la ſuite.

Voilà précisément où nous en sommes par rapport aux six premiers volumes de la Bibliothéque Françoise ; ils nous ont échappé, quoique liés très-étroitement avec l'Histoire des *Sciences & des beaux Arts*. Nous l'avons déja dit, c'est *une sorte d'avanture Littéraire*, dont il ne faut point chercher la raison, parce qu'il n'y en a point. Nous crayonnerons donc simplement ici ces six volumes, les quatre autres seront présentés dans des Extraits moins serrés, moins précipités ; commençons par l'idée que nous avons prise de ce grand Ouvrage.

Le titre de *Bibliothéque Françoise* a paru commode à cause de sa briéveté & de sa simplicité ; mais il nous semble que celui d'Histoire *de la Littérature Françoise* dont l'Auteur se sert en second, exprime encore mieux son dessein ; du moins pourrions-nous assurer qu'il répond parfaitement à l'exécution

Depuis plus de deux siécles, la

Littérature est devenue parmi nous une espéce d'empire, nous n'oserions décider si c'est une Monarchie ou une République, cela dépendroit de bien des discussions où M. l'Abbé Goujet n'est point entré.

Foible d'abord, comme tous les nouveaux établissemens, cet empire a eu dans la suite ses progrès ; ses tems de conquête, son période de grandeur & de magnificence. Il a essuyé des tempêtes, soutenu des guerres, éprouvé des révolutions ; il a produit des hommes médiocres & des Héros ; des génies laborieux & des esprits sublimes ; quelques-uns qui ne méritoient pas de paroître, & plusieurs dont on regrettera toujours la perte. Il s'y est élevé des monumens dont les uns ne subsistent plus avec honneur, & les autres ne périront jamais.

Or l'Histoire de cet empire est contenue dans le Livre que nous annonçons. L'Auteur suivant

l'ordre Chronologique dans chaque partie de la Littérature, nous fait voir au commencement des efforts, des essais, des étincelles de génie; il nous conduit insensiblement à des tems plus heureux; il nous ouvre des trésors plus abondants. Vers le milieu du dernier siécle, les grands Maîtres se multiplient, les Académies s'établissent, les Muses prennent un air plus décent, un ton plus ferme, une parure plus magnifique; le goût du vrai beau s'empare du langage, de l'éloquence, de la poësie, de toutes les Sciences.

Mais à mesure que les progrès deviennent sensibles, que l'émulation s'augmente, que les nouvelles découvertes reculent les limites de ce monde Littéraire, on y voit naître aussi des divisions, des querelles, des partis. M. l'Abbé Goujet n'oublie pas des détails si dignes de la curiosité de ses Lecteurs. Il n'est aucun canton dans tout le ressort des Lettres où il n'y

ait eu quelques altércations, quelques combats, & l'on en trouve ici au moins le plan & l'esquisse. Quelquefois ce furent de simples escarmouches, ou des actions particuliéres qui ne s'étendirent qu'à un petit nombre de combattans; cela ressembloit à ces petites guerres que les républiques des Grecs se faisoient de tems en tems, ou bien à ces invasions subites que chaque Seigneur se permettoit autrefois sur les terres de ses voisins.

Il y eut en certaines occasions des guerres générales, des hostilités longues, vives, opiniâtres; telle fut la grande controverse sur les anciens & les modernes: tel encore le débat pour & contre Homere. Alors tout l'empire des Muses prit parti; il y eut des ligues offensives & défensives, des chefs de réputation, des attaques vigoureuses, des combats fameux. Notre sçavant Auteur s'est appliqué à bien représenter tous ces événemens; il nous fait observer que

ces divisions intestines, bien loin d'affoiblir la puissance des Lettres, lui ont donné au contraire de nouvelles forces, soit parce que l'opposition des sentimens éclaircit de plus en plus les vérités, soit parce que la crainte des Adversaires ranime l'amour du travail & le zéle des attentions ; soit enfin parce que les esprits acquérent par la dispute plus de pénétration, plus de goût, & plus de richesses.

Puisqu'il y a eu de grands hommes dans notre Littérature, M. l'Abbé Goujet n'a pû se dispenser de les peindre quelquefois ; mais observons ici une différence qui se trouve entre l'empire des Lettres & les états politiques. Dans ceux-ci, comme la plûpart des événemens ne subsistent qu'au moment de l'action, & qu'ils ne laissent après eux que les traces du souvenir, ou quelques effets qui les représentent imparfaitement ; c'est une nécessité de joindre au récit de ces faits quelque chose d'exact

& de circonstancié sur ceux qui en ont été les Auteurs. Ainsi la narration d'une bataille doit comprendre un détail par rapport aux Généraux qui y ont paru en chef; l'Histoire d'une entreprise, d'une alliance, d'une négociation doit faire connoître les personnes qui y ont eu le plus de part ou d'intérêt.

En matiére de Doctrine, ce n'est pas tout à fait la même chose. Les productions une fois émanées des Auteurs subsistent & persévérent; les Livres parlent d'eux-mêmes; on peut raisonner sur leurs qualités bonnes ou mauvaises sans connoître ceux qui les ont mis au jour. En un mot l'Histoire de la Littérature n'est pas essentiellement celle des Littérateurs. Ce sont comme deux états séparés; l'un aussi fragile, aussi borné que la vie des hommes, l'autre aussi durable que les Ouvrages des Ecrivains.

Moreri, le P. Niceron & bien d'autres ont travaillé pour perpé-

à cette occasion ce qu'ils en ont appris eux-mêmes ; tout cela liera un commerce aimable entre nos anciens Littérateurs & les nouveaux ; la nouvelle Bibliothéque sera le lieu de l'entrevue, & le Bibliothécaire en fera les honneurs.

Une autre sorte de personne pourra profiter de l'Ouvrage de M. l'Abbé Goujet ; ce seront des hommes peu lettrés, mais amateurs, mais attentifs à rappeller quelques idées de leur premiére éducation ; car nous mettons une fort grande différence entre un homme qui a fait d'abord quelques études, quoiqu'il les ait négligées dans la suite ; & un autre qui n'a eu aucune teinture des Lettres ; celui-ci ressemble à une terre neuve où le soc n'est jamais entré, où les ronces & les épines ont pris le dessus ; celui-là au contraire a des commencemens de culture, du moins il en a l'idée, & c'est un bien précieux, un avan-

tage qui le distingue fort de quiconque n'a point été élevé de la même maniére ; or ces esprits autrefois cultivés & abandonnés depuis , pourront véritablement se remettre sur les voyes avec le Livre dont nous rendons compte ; ce sera comme le supplément de leurs connoissances , comme le fil qui les guidera dans des sentiers qu'ils ne reconnoissoient presque plus.

Il faudroit dire peut-être quelque chose de ceux qui, sans avoir été initiés dans les Langues sçavantes, ont été mis de bonne heure dans le goût de la Littérature Françoise ; semblables en quelque sorte à ces Romains qui n'étudioient que leur Langue , & qui ne laissoient pas d'être fort habiles, ne pourroient-ils pas aussi profiter beaucoup de la nouvelle Bibliothéque ? Cette question passera si l'on veut , car nous ne voulons point restraindre les usages de ce Livre ; mais qu'il nous soit permis de dire que le nombre de ces for-

tes de Littérateurs purement Fran
çois ſera toujours très-borné ; qu'i
eſt rare d'en trouver parmi eu
qui ſortent de la ſphére des Ro-
mans & des Brochures ſuperficiel
les ; qu'un Ouvrage comme celui
ci qui indique à tout inſtant le
richeſſes de Rome & d'Athènes
n'aura pas toujours le talent de le
amuſer , & qu'enfin s'ils s'en ac
commodent quelquefois, ils n'e
ſentiront ni toute l'invention, n
toutes les beautés.

Tout ceci ſuffiroit déja pour ré-
ſoudre l'objection qu'on a voulu
faire à l'Auteur ſur le dégoût que
ſa *Bibliothéque* pourroit donner
des Langues ſçavantes, & de l'é-
ducation qu'on prend dans les Eco-
les publiques. Au fond il n'eſt rien
de plus frivole, car eſt-il quel-
qu'un après la lecture de ce Livre
ou même de quelques-unes de ſes
parties, qui ne ſe diſe à ſoi-
même ; voilà donc où la connoiſ-
ſance de l'antiquité, où la ſcience
des Langues, où le commerce avec

:s Grecs & avec les Romains a onduit peu à peu notre Nation; oilà ce qui a produit cette vaſte ibliothéque; voilà les reſſources u Bibliothécaire, ſes archives, ſes réſors, &c. Pour en profiter avec tendue, il faut donc aller par les nêmes routes, ſe cultiver de bon. e heure, ſe familiariſer avec la onne Littérature; & la conſé. uence immédiate eſt-elle de 'apprendre ni Latin ni Grec, 'abattre les Colléges, de congé-ier les Académies, de détruire es Univerſités? Parcourons préſen-ement nos ſix volumes, nous les rendrons deux à deux comme ils nt paru.

I. & II. vol. Le Chancelier Ba-on rapportoit toute la doctrine umaine à la Poëſie, à l'Hiſtoire, la Philoſophie. Cette idée n'eſt onne que pour les deux derniées diviſions; la Poëſie qui fait la remiére, n'exprime point aſſez outes les parties des belles Let-res; il y faut joindre la Gram-

maire & l'Eloquence, c'est mên
par là qu'on entre dans l'empi
Littéraire, & c'est aussi par où M
l'Abbé Goujet nous montre d
bord sa Bibliothéque.

Quand notre Langue, qui
originairement émanée du Lati
eut passé les tems de la barbari
quand elle se vit plus riche & pl
ornée, elle devint un peu am
tieuse, elle osa disputer le rang
la préséance à la Langue des C
sars. Au siécle dernier, on ag
sérieusement s'il falloit faire
Latin ou en François les Inscr
tions d'un Arc de Triomphe qu
vouloit élever à la gloire du R
On vit naître à cette occasion
démêlé dans les formes entre
amateurs de l'antiquité & les p
tisans du moderne. Plusieurs A
démiciens vouloient que le m
nument fut consacré dans la L
gue du Héros; tout le pays La
se déclaroit pour la Langue
l'ancienne Rome. M. l'Abbé G
jet décrit cette guerre & fait c

noître les principaux combattans ; ce furent d'abord le P. Lucas Jésuite, & M. Charpentier de l'Académie Françoise : le premier fit une Harangue pour maintenir le Latin dans la possession où il étoit d'annoncer & d'orner les monuments ; l'Académicien composa deux vol. pour montrer l'*excellence de la Langue Françoise.* Ces deux Chefs eurent aussi leurs assesseurs & leurs seconds ; car dans ces sortes de combats, tous ne sont pas des Achille & des Hector, il y entre des Menelas & des Paris ; mais tous, comme dans Homere, haranguent toujours long-tems, c'est ce qui rend ces guerres interminables ; on auroit pris, par exemple, dix Villes de Troye depuis que la dispute sur le mérite des Anciens & des Modernes a commencé.

Mais enfin quelle fut donc l'issue de ce démêlé *sur les Inscriptions* ? Par voye de fait, le Latin a prévalu ; nos Fontaines, nos Mau-

ſolées, nos Temples, nos Arcs de Triomphe préſentent encore le ſtile Lapidaire, les Vers Latins, les Inſcriptions à la Romaine ; en récompenſe la Langue Françoiſe a mille avantages par tout ailleurs ; elle s'eſt emparée de tous les Arts, de toutes les Cours de l'Europe : elle eſt admiſe juſques dans les Traités de paix ; elle eſt devenue, dit un Auteur, *la Langue de l'Empire.*

M. l'Abbé Goujet explique fort bien les raiſons de ce ſuccès, de cet accueil général qu'on fait à notre Langue, il entre de là dans les Grammaires Françoiſes.

Henri-Etienne eſt un des premiers qui ait travaillé en ce genre. Comme tout parloit Grec chez lui, il s'empreſſa de montrer que le François & le Grec avoient des rapports intimes ; il répéta encore une partie de ſes obſervations dans la Préface de ſon Herodote, en un mot il ne tint pas à lui que nous ne cruſſions dire du Grec en par-

lant François ; & le but de cette méthode étoit de faire eſtimer la Langue Françoiſe, de lui donner le plus grand luſtre qu'il étoit poſſible d'imaginer : on ne ſçait ſi cela toucheroit bien des gens aujourd'hui, ſi cette maniére de préconiſer notre Langue par ſa conformité avec le Grec auroit beaucoup d'approbateurs.

Les Traités de l'ortographe & de la prononciation, les obſervations ſur la Langue Françoiſe, l'art des Traductions, l'Hiſtoire des Dictionnaires, des Etymologies, des Proverbes occupent enſuite notre ſçavant Bibliothécaire. Il y a ici bien du Polemique, on y trouve le P. Bouhours combattu par M. Barbier d'Aucourt ; M. Regnier par le P. Buffier ; M. Andry par M. l'Abbé de S. Real ; M. de Furetiere par l'Académie Françoiſe ; tous les inventeurs de termes précieux & hazardés par le Dictionnaire Neologique.

L'Auteur paſſe à l'Eloquence,

ce qui comprend les Traités sur cet Art en général; les Ecrits sur l'Eloquence du Barreau en particulier, sur celle de la Chaire, sur l'action de l'Orateur; l'Histoire des Traductions, tant des Orateurs Grecs & les Latins, que des Peres de l'Eglise; l'idée des Sermons, des Plaidoyers & des discours Académiques les plus célébres. Dans tout ce vaste morceau, M. l'Abbé Goujet s'autorise communément de ceux qui ont examiné les questions par principes; tels sont M. Gibert, le P. Rapin, M. Rollin, M. de Crouzas, &c. Il critique un peu les Réfléxions du P. Rapin, & l'on y remarque en effet un ton d'invectives qui n'étoit peut-être pas nécessaire; mais il faut convenir après tout qu'un Avocat & un Prédicateur qui réaliseroient dans leurs discours & dans leur action la plûpart de ces principes du P. Rapin, ne pourroient manquer d'avoir un fort grand succès.

Un autre mot de notre Bibliothécaire ſur l'*art de prêcher* du P. *de Foix* a cauſé une diſpute quelque part ; on pourroit s'entendre aiſément. Le P. de Foix dit qu'*il n'eſt pas ſûr de s'attacher immédiatement à l'Ecriture & aux Saints Peres, ſans avoir étudié la Théologie Scholaſtique*. Cela peut avoir un ſens raiſonnable. Cet avis ne s'adreſſe point à l'Egliſe, mais aux ſimples particuliers ; or la Théologie Scholaſtique leur enſeigne l'art de prévenir ou de détruire l'abus qu'on fait de l'Ecriture & des Saints Peres, elle fournit des méthodes pour analyſer les Textes, pour expliquer ce qui eſt obſcur par ce qui eſt clair, pour rapporter tout à l'analogie de la Foi ; en ce ſens elle guide les Particuliers dans l'intelligence des Livres Saints & des monuments de la Tradition : & il eſt vrai de dire que ſans elle on ne marche pas ſûrement dans ces routes difficiles. Du reſte, il eſt bien évident que

l'Egliſe ne tire pas les articles de ſa Foi & de ſa Morale de la Théologie Scholaſtique; il eſt évident encore que pour les Particuliers même la Scholaſtique n'eſt qu'un inſtrument, qu'elle ne décide rien, & qu'elle indique ſimplement où ſe trouvent, & comment ſe font les déciſions. Voilà, ce ſemble, le procès fini.

Nous ne pouvons ſuivre tous les caractéres que fait l'Auteur des principaux d'entre les S. Peres, des plus célébres Prédicateurs, des Coryphées du Barreau : il nous ſemble qu'en parlant des Traductions de quelques Peres Grecs, on pouvoit dire un mot de celle de S. Cyrille de Jéruſalem, par M. *Grancolas*, Docteur de Sorbonne; Ouvrage aſſez bien écrit, mais peu exact pour l'intelligence du Texte; peut-être que dans la nouvelle Bibliothéque, il y aura un endroit à part pour les Livres d'inſtruction, & que les Catecheſes de S. Cyrille y trouveront leur place.

Quoiqu'il en ſoit, dans des éditions poſtérieures, M. l'Abbé Goujet permettra qu'on faſſe mention de la Traduction qu'il nous a promiſe des deux apologies de S. Juſtin & de celle d'Athenagore.

III. & IV. vol. Le ſuccès des deux premiers vol. de la Bibliothéque Françoiſe fut capable d'encourager beaucoup l'Auteur; on ſent que les deux ſuivants ont été faits avec cette chaleur de compoſition que donnent les éloges du Public. La matiére d'ailleurs devient de plus en plus amuſante, il eſt queſtion de Poëſie : l'Auteur remonte juſqu'à l'origine de cet art, trop loué par quelques-uns, & trop mépriſé par d'autres. On diſpute ici ſur le rang que peut, ou doit occuper la fable dans les Poëſies d'aujourd'hui.

Il eſt vrai que la Mythologie des anciens eſt une doctrine fort éloignée du Chriſtianiſme. Mais ſe trouve-t-il quelqu'un parmi nous qu'elle puiſſe ſéduire? Cependant

on fit autrefois un reproche assez vif à Santeuil parce qu'il avoit nommé *Pomone* dans une piéce de Vers sur les Jardins ; & que falloit-il donc dire à l'Evêque d'Albe Vida, sur son Poëme des Echecs ? Il nous paroît que dans cette controverse on ne distingue pas assez la mythologie galante & licentieuse de celle qui n'est destinée qu'à peindre les objets, qu'à les embellir. La premiére est condamnable, indigne d'un Chrétien, digne de tous les anathêmes qu'on voudra lancer contre elle ; mais quel mal peut-il y avoir à dire que *Flore & les Zéphirs retournent dans nos Prairies*, pour faire entendre que le Printems reparoît ? Quel crime est-ce de faire *atteller le char de l'Aurore par les Heures*, pour dire qu'il commence à faire jour, &c bien entendu qu'on n'employera ces expressions ni dans des discours de piété, ni dans des Poëmes sur la Religion, ni dans des compositions graves & sérieuses ?

Mai 1746.

M. l'Abbé Goujet ne démentira point ces principes & ces modifications. Il est judicieux dans toutes les querelles sur la poëtique; il n'aprouve ni la petite dispute du P. Vavasseur avec le P. Rapin, ni les grands éclats pour & contre Homére; il rapporte succinctement les raisons des partis opposés, il prend le juste milieu dans le jugement qu'il en porte.

Il reconnoît de même le mérite de nos excellents Maîtres dans l'art poëtique, M. Despreaux, le P. Rapin, M. Rollin, le P. Brumoi; ce dernier est son guide en tout ce qui concerne le Théatre des Grecs; il indique sur l'Ode, M. Fraguier & M. Roi; sur l'Idylle, M. de Fontenelle; sur l'Elegie, M. l'Abbé le Blanc; sur l'Epigramme, le P. Vavasseur; & tout cela est semé de réfléxions, de critiques, de traits capables d'instruire & d'amuser. Il y a un endroit où le P. Brumoi, quoique comblé d'éloges par-tout ailleurs, essuye

une légére attaque. Il est question des sentimens & des aveux de Phedre dans la Tragédie de M. Racine. Le P. Brumoi dit : « La » Divinité qui forçoit (Phedre) » d'aimer, ne la forçoit pas, quoi» qu'en dise M. Racine, de céder » à cet amour, ni de se deshono» rer par un aveu qui la rendoit » réellement criminelle ; » sur quoi M. l'Abbé Goujet reprend ainsi : » cet habile homme (le P. Brumoi) » n'y a pas suffisamment réfléchi, » lorsqu'Il a prétendu que Phedre, » dans M. Racine, étoit forcée de » céder à sa passion. Il est facile » en effet de s'appercevoir que ja» mais le Tragique François ne dit » que Phedre fut *forcée* de céder » à sa passion, mais seulement d'en » faire l'aveu, ce qui est bien dif» férent. Phedre le dit à Hippolite :

Cet aveu si honteux, le crois tu volontaire ?

Sans entrer ici dans le fond de cette dispute, nous remarquons

néanmoins qu'on accorde au P. Brumoi une partie de ce qu'il prétend, ſçavoir, que dans M. Racine, Phedre étoit *forcée* de faire l'aveu de ſa paſſion; M. l'Abbé Goujet en convient; or *cet aveu (de Phedre) la rendoit réellement criminelle*, & c'en étoit aſſez, ce ſemble, pour autoriſer le reproche qu'on fait à M. Racine.

V. & VI. vol. Sur la fin du quatriéme tome de la nouvelle Bibliothéque, on commence à nous expoſer les Traductions Françoiſes des Poëtes Latins. Celles de Plaute & de Terence ouvrent ce morceau de Littérature; viennent enſuite Catulle, Lucrece, Virgile, Horace, Ovide, &c. En un mot tout le Parnaſſe Romain, devenu François par nos Traductions. M. l'Abbé Goujet nous détaille l'Hiſtoire de ces grands Ouvrages, il ſuit toutes les démarches des Traducteurs, leurs efforts, leurs combats, leurs ſuccès. Ceci eſt un des endroits de la Bibliothéque qui ſera

le plus visité, on est là en pays de connoissance, on se trouve en même tems au milieu de Rome & de Paris, & l'on ne peut s'y égarer, puisque l'Auteur montre toutes les routes jusqu'aux sentiers mêmes. Un des beaux endroits du cinquiéme vol. est le Traité sur *les Ecrits pour & contre Virgile*; on y voit avec plaisir que le nombre des Apologistes & des Admirateurs de ce génie immortel surpasse infiniment celui des Aggresseurs & des Zoïles. La comparaison des Traducteurs d'Horace; Dacier, Tarteron, Sanadon, fait encore beaucoup de plaisir aux Lecteurs; on aime de même la critique d'Ovide & de ses Traducteurs; elle se trouve sur la fin du cinquiéme tome, & au commencement du sixiéme. Ce dernier volume présente outre cela Tibulle, Properce, Phedre, Perse, Juvenal, Lucain, Seneque, Petrone, Stace, Martial, Claudien & quelques autres moins considérables. La réu-

nion de tant de richesses mériteroit bien des attentions de notre part, & passeroit de beaucoup les bornes d'un Extrait. Nous l'avons déja promis ; nos Mémoires seront moins précipités, moins serrés sur les volumes suivans ; & nous souhaitons que l'Auteur en donne un assez grand nombre pour nous occuper souvent ; mais s'il oublie de faire entrer dans son Ouvrage l'*Histoire des Bibliothèques Françoises*, il faudra que quelqu'un se charge d'un Supplément à cet égard : on voit bien que l'éloge de celle-ci en seroit le principal objet & le plus bel ornement.

ARTICLE LVII.

EXTRAIT D'UN ME'MOIRE ſur les Eaux Minérales & Médicinales de Bardon, près de Moulins en Bourbonnois.

LEs Eaux Minérales portent partout le caractére des grandes libéralités du Créateur ; elles ſont abondantes & préparées pour tout le monde ; elles ont diverſes propriétés, divers talents, pour ainſi dire. Si les maux qui affligent le genre humain ſont variés preſque à l'infini, ces ſources ſalutaires qui découlent des Montagnes, qui ſe déclarent par leurs minéraux, par leurs exhalaiſons, par tous leurs phénoménes, nous conſolent en quelque ſorte de tant d'infirmités.

C'eſt aux hommes d'uſer avec action de graces de ces bienfaits de la Providence ; c'eſt aux Obſervateurs de la Nature d'y découvrir

les trésors qu'une main toute-puissante y a renfermés. Il est des Pays plus favorisés que d'autres en ce genre de richesses ; la France a des Provinces bien privilégiées à cet égard ; le Bourbonnois est une des plus célébres ; c'est de là qu'on vient de nous envoyer un Mémoire pour la connoissance d'une Fontaine qui est à la porte de Moulins, & qui, par le nombre de ses qualités, mérite les attentions du Public.

Cette Fontaine est celle de *Bardon* *, & le Mémoire qu'on nous a communiqué est de M. *Diannyere*, Docteur en Médecine, établi depuis un an Intendant de ces eaux ; c'est un Observateur curieux, entendu, appliqué à la théorie & à la pratique : son écrit fait connoître l'étendue de ses lumiéres dans toutes les parties de la Médecine, & en particulier sur

* On l'appelle ainsi, parce qu'elle touche une Commanderie de Malthe, nommée S. *Jean de Bardon.*

la Fontaine commise à ses soins. Comme ce Mémoire nous a paru trop long, trop rempli de discussions & de termes de l'art, nous avons cru devoir l'abreger & le mettre au niveau de tous nos Lecteurs. Nous dirons l'essentiel, & nous commençons par indiquer la méthode que l'Auteur y observe. Il traite d'abord des minéraux que contiennent les eaux de Bardon; en second lieu des effets que ces minéraux causent dans le corps humain; troisiémement des maladies où il convient d'employer les eaux de cette Fontaine; enfin de régles qu'il faut observer dans l'u sage qu'on en veut faire.

I. *Des Minéraux que contiénne les eaux de Bardon.* Deux Auteur qui écrivoient il y a plus d'un s cle ont parlé de ces eaux & de le propriétés; ils se plaignent l'u

* M. *Bauc*, Médecin à Moul *Traité des Sources Miner. P.* 130 Duchesne, *Antiq. des Villes & Châ de l'Europe*, *P.* 615.

l'autre du peu d'attention qu'on avoit de leur tems pour entretenir la Fontaine, pour empêcher que les eaux douces du canton & la pluye ne vinſſent s'y mêler. Ces négligences ont ceſſé; les eaux de Bardon ſe déchargent aujourd'hui dans un puits ou réſervoir qu'enferme une chambre voutée; le lieu eſt commode, bien entretenu, environné de campagnes & de jardins agréables. Dès qu'on entre dans la chambre, une odeur ſulfureuſe & bitumineuſe ſaiſit l'odorat, l'eau eſt tiede en tout tems, mais beaucoup plus en hyver; elle eſt claire, d'un goût de fer & de vitriol diſſous, ſans toutefois cauſer aucun déboire.

Quand on la mêle avec la noix de gale, elle prend une teinture noire; quand on la fait évaporer à un feu lent, ſa réſidence eſt manifeſtement ſalée; on en tire avec l'aiman des particules de fer; jettée au feu, elle s'y allume, elle fuſe, elle répand une odeur ſem-

blable à celle de la poudre à canon. On trouve aussi aux parois du vase une matiére noirâtre, grasse au toucher, & propre à se fondre au feu. Tout cela, & bien d'autres particularités que le Mémoire exprime en stile Chymique, montrent que les eaux de Bardon contiennent du vitriol, du nitre, du bitume, du fer & du souphre, mais ce mélange est si fin, que la couleur des eaux n'en est point altérée, & toutes les parties de ces minéraux sont si déliées qu'elles s'évaporent aisément dans les expériences, si l'on n'est attentif à les bien faire.

II. Des effets que ces minéraux causent dans le corps humain. Puisque les eaux de Bardon contiennent du fer, du vitriol, du nitre, il faut qu'elles ayent la vertu résolutive & apéritive, c'est-à-dire, pour parler plus physiquement, qu'elles doivent diviser, atténuer les corps étrangers qui forment des obstructions. Le Mémoire expli-

que ici toute la méchanique, tout l'effort des minéraux dans ces sortes de maladies, c'eſt une théorie où la ſcience de l'Auteur paroît à découvert. Il en réſulte que plus les parties des minéraux ſont mobiles, actives, & pénétrantes, plus elles ont d'efficacité pour rétablir la circulation du ſang, pour mettre en mouvement les humeurs rallenties, pour diſſiper les congeſtions.

Cela s'entend, ce ſemble, aſſez en ne conſidérant même les minéraux que ſelon leur nature priſe en général, mais on ajoute avec raiſon que pour aider leur action, il faut employer un véhicule qui s'inſinue, qui ſe diſtribue; & quel véhicule meilleur que l'eau, & ſi cette eau eſt tiéde, ſi d'elle-même elle roule les minéraux, ſi elle les oblige de ſuivre ſes mouvements, pourra-t-on rien imaginer de plus propre à pénétrer dans les plus petits vaiſſeaux du corps humain?

Telles ſont toutes les eaux chau-

des minérales, telles en particulier celles de Bardon ; leur effet le plus sensible est de pousser par les urines, & cela doit être ainsi, puisque d'une part elles rendent les humeurs plus fluides, & que de l'autre elles ont la vertu de relâcher les parties solides, les membranes, les vaisseaux destinés aux évacuations. Par la même raison, ces eaux ne conviendroient point dans les maladies où les humeurs ont trop de cours, comme dans les hémorrhoïdes, les hydropisies, les flux de ventre, &c. car ce seroit fortifier un ennemi domestique, & s'entendre avec lui pour achever de détruire la santé. Nous croyons que ces principes s'appliquent à toute espéce d'eaux chaudes minérales ; mais il est toujours utile de sçavoir que celles de Bardon entrent dans le systême général de ces sortes de remédes naturels.

III. Des maladies où il convient d'employer les eaux de Bardon. Avec *Mai* 1746.

un peu de physique & de raisonnement, il est aisé de deviner quand & comment les eaux de Bardon peuvent être utiles. Puisqu'elles ont par excellence la vertu apéritive, elles ne peuvent manquer de réussir contre les gonflements d'estomach, les coliques, les rétentions d'urines, les paralysies, la jaunisse, les maladies histériques, les affections hypocondriaques, &c. par tout en un mot où il y a obstruction & engourdissement; ou bien trop de roideur & de ressort dans les fibres. Quelque chose de plus particulier à ces eaux, c'est qu'elles réussissent dans les maladies de la peau, elles appaisent ces demangeaisons qui fatiguent le malade, elles font disparoître ces tumeurs qui décélent un mal qu'on voudroit cacher.

Un autre usage qu'on en peut faire, c'est de les prendre pour se préparer aux eaux de Bourbon. Car celles-ci demandent quelquefois des préparations extraordinai-

tes, & cela arrive ſurtout quand les malades ſont d'un tempérament très-échauffé; or on ne peut douter que les eaux de Bardon, qui ſont humectantes & rafraîchiſſantes, ne miſſent les humeurs dans un état de tranquillité qui aſſureroit tout le ſuccès de celles de Bourbon; ajoutez-y la facilité de cette préparation; on ne prend les eaux de Bourbon qu'au Printems & en Automne, celles de Bardon ſe prennent en tout tems, même au fort de l'Eté; y auroit-il rien de mieux que d'uſer de ces eaux dans l'intervalle des deux ſaiſons de Bourbon? De cette maniére, un malade ne ſe diſpoſeroit-il pas à tirer tout l'avantage de ſa ſeconde ſaiſon? & ne ſeroit-on pas tenté de croire que la Providence a placé ces deux Fontaines ſi près l'une de l'autre, pour qu'elles s'aident mutuellement; l'une opérera des guériſons, & l'autre en fera les préparatifs; la premiére ne ſera ouverte que pendant un tems, &

'autre coulera ſans ceſſe pour les ›eſoins du genre humain; celle de Bourbon ſera plus puiſſante ſi l'on veut, mais celle de Bardon ſera plus douce & plus inſinuante. Les merveilles de celle-là ſeront plus célébres, & les bienfaits de celle-ci auront peut-être plus d'étendue. Quoiqu'il en ſoit, voici toujours une ouverture qu'on peut mettre à profit, & une occupation ſalutaire pour les malades qui ſont obligés de prendre les deux ſaiſons de Bourbon.

IV. Des régles qu'il faut obſerver dans l'uſage des eaux de Bardon.

Le Mémoire ſur lequel nous travaillons entre ici dans un détail tout de pratique; nous croyons que ceux qui voudront prendre les eaux de Bardon, n'iront pas conſulter le Journal de Trévoux pour ſe guider dans une opération comme celle-ci. Ils ſeront à la ſource même des lumiéres, ils conſulteront l'habile Médecin, qui connoît ſi parfaitement tous les uſages

de cette Fontaine. Il nous suffit de dire que des saignées préparatoires peuvent être utiles ; qu'il est à propos de prendre d'abord *ces eaux à petites doses* ; d'augmenter la quantité des verres suivant les forces du malade & la nature de son indisposition ; de se procurer un exercice modéré ; d'entretenir la gayeté & la liberté de l'esprit ; de se servir de viandes saines, aisées à digérer ; de seconder l'effort des eaux par quelques purgations ; tout cela encore une fois sous la direction d'un Médecin sage, & expérimenté. Nous ne croyons pas qu'on soit tenté en pareil cas de s'adresser à d'autre que M. *Dianyere.*

ARTICLE LVIII.

LETTRES D'UN FRANÇOIS.

3 *vol.* in-12. 1. *vol. pages* 327. 2 *vol. pages* 357. 3 *vol. pages* 380. *A la Haye, chez Jean Neaulme* 1745.

Quelque justice que nous rendions aux ingénieuses Lettres qui ont paru depuis un certain nombre d'années sur les Anglois, nous pouvons assurer que celles-ci ne perdront rien de leur mérite, & ne se trouveront point déplacées dans un même Recueil. Les Auteurs des précédentes y ont pris le ton de Panégyristes, du moins autant que celui d'Historiens; & la grande idée qu'ils ont donnée de la Nation Angloise n'a pas peu contribué à leur donner vogue parmi certaines gens, qui ne trouvent rien de beau que ce qui n'est pas chez eux. M. l'Abbé le Blanc, Auteur de ces nouvelles

Lettres paroît, dans tout ce qu'il traite, uniquement guidé par la vérité, la raison, la probité & la vertu. Il blâme tout ce qu'il trouve de répréhensible, en accordant des éloges sincéres à tout ce qui en mérite. D'ailleurs on ne peut le soupçonner de n'avoir pas connu l'Angleterre: ses Lettres embrassent un espace de sept années, depuis 1737, jusqu'à la fin de 1744; tems plus que suffisant pour se mettre au fait d'une Nation aussi voisine de nous.

Il est vrai que presque tout ce qu'il rapporte des Anglois a été traité par des plumes habiles: mais outre que très peu d'Ecrivains l'ont aussi bien traité, personne ne l'a fait d'une maniére aussi étenduë, ni aussi sincere. Peut-être même que ceux qui s'imaginent connoître le mieux les Anglois, apprendront ici ce qu'ils ne sçauroient pas.

Les Lettres dont on donne l'Extrait, sont adressées à différentes

›nnes toujours diftinguées par naiffance, ou par leur méri- x fouvent même par l'un & re; elles font au nombre de & ne laiffent rien à défirer out ce qui peut fatisfaire un eur curieux de connoître les irs, le caractere, la religion, littérature d'un pays dont-il nd fi fouvent parler. Comme teur à traité différentes ma- s dans une multitude de piéces chées, qui fouvent ont beau- › de rapport entre elles, nous treprendrons pas de le fuivre tement dans tous les détails iculiers. Il n'y a point de Let- qui ne renferme les réflexions lus ingénieufes & les plus inf- :ives ; mais on les a un peu prodiguées, & fi l'Ouvrage un peu moins étendu, il en it plus de force & de grace.

'out ce que nous avons à en di- : rapportera donc à huit ou articles plus intéreffans que utres. Le caractére & les mœurs

des Anglois, la forme & les abus de leur Gouvernement, la singularité de leurs modes & de leurs usages, quelques réflexions sur la réformation & les sectes différentes établies parmi eux, une idée abregée de Londres en particulier, une peinture plus étendue de leurs campagnes & de leurs jardins, leur Langue & leur Poësie, leurs goût par rapport aux beaux arts en général, leur Théatre en particulier: Voilà les principaux objets auxquels se réduisent les Lettres de l'Auteur, & dont nous allons rendre compte. Nous le ferons souvent parler lui-même; & les traits que nous en citerons parleront sans doute mieux en sa faveur que tous les éloges que nous pourrions lui donner. Presque partout on trouvera un stile pur, élégant, ingénieux. C'est dommage que de tems en tems reviennent certains mots peu corrects, quelques expressions vicieuses: Au reste elles sont rares, & on peut appliquer ici cette Sentence;

s nitent in carmine, non ego paucis
maculis.
appartient qu'à un petit gé-
u à un satyrique de profes-
le condamner tout un Ou-
pour quelques défauts qui
ouvent.
but principal de M. le B,
de bien connoître les hom-
parmi lesquels il avoit à vivre,
l ne pouvoit mieux commen-
que par cette judicieuse maxi-
, „ L'étude la plus digne de
'homme, est celle de l'homme
même. „ Sur-tout, ajoute-t-il, „
Quelle idée ne doit-on pas se for-
mer d'une Nation qui paroît tout
à la fois guerriere, commerçan-
,`te & Philosophe ? c'est Rome,
„ c'est Carthage, c'est Athénes
„ même. „ Voilà ce qui l'encoura-
ge dans ses recherches. Ainsi....

1°. Pour ce qui regarde le ca-
ractére des Anglois, on nous les
représente comme les gens du
monde les plus prévenus en fa-

veur de leur Nation, ils lui donnent la ſupériorité en tout : les plus belles contrées de l'Aſie ſont des pays diſgraciés de la Nature en comparaiſon du leur. Rien de tout ce qui ſe trouve ailleurs, & ſur-tout chez les François, n'approche de ce qui ſe trouve chez eux. La mauvaiſe opinion qu'ils ont de nous vient principalement de ce qu'ils n'en jugent que par quelques miſérables refugiés, ou par quelques Avanturiers qui quittent la France pour aller chercher fortune ailleurs. Cette idée qui s'accorde ſi bien avec la haine qu'ils ont naturellement pour les François, eſt fortifiée par les portraits que leur en tracent de tems en tems quelques mauvais Auteurs comiques. Dans l'une de leurs piéces, par exemple, un petit maître François laiſſe tomber un morceau de fromage, en tirant ſon mouchoir de ſa poche.

Il arrive au contraire, comme l'Auteur le remarque fort bien,

que ſouvent nous n'avons trop bonne opinion des Anglois, que parce que nous en jugeons uniquement par quelques hommes célebres, ou qu'on a vûs à Paris, ou dont on a entendu parler. Car en France, ſur tout depuis quelques années, il y a bien du travers ſur cet article: vous y verrez des gens ne rien vanter que les Anglois, conduite dont on fait ſentir ici le ridicule. » Le mépris de la Patrie » montre plus de vanité que de » raiſon, & provient plus d'une » humeur chagrine, que d'un eſ- » prit philoſophique. La vertu fait , le Citoyen du monde, le vice ſeul peut faire qu'un homme ſe trouve étranger dans ſa propre Patrie. » Cependant quelque ſe que les Anglois affectent d'a- ir de nous, ils tombent à cet rd dans les plus étranges con- 'ictions. » Ils nous craignent nous mépriſent; nous ſommes Nation qu'ils accueillent le is, & qu'ils aiment le moins:

» Ils nous condamnent, & nous
» imitent : ils adoptent nos mœurs
» par goût, & les blâment par po-
» litique. » Effectivement nulle
part les Etrangers ne sont mieux
accueillis qu'à Londres ; mais ils
en sont communement redevables
à la vanité des Anglois, & à l'en-
vie qu'ils ont de l'emporter sur les
François, qui passent pour le peu-
ple le plus poli de l'Europe.

La nature du Pays influe beau-
coup dans le caractére. L'air que
les Anglois respirent produit tout
à la fois & la richesse de leurs patu-
rages, & l'affection mélancholique
de leur tempérament. De-là le mé-
contentement & l'inconstance, de-
là le défaut de cette douceur
d'esprit & de cette gayeté d'humeur
qui fait le charme de la société, qui
caractérise notre Nation, & qui
passe pour folie aux yeux des An-
glois. Mais quoiqu'ils en puissent
penser, M. l'Abbé le B *. tire d
cette gayété qu'on nous reproch
les avantages les plus solides, to

jours examinés sur les regles de la plus sage Philosophie. » Hobbes, » dit-il, soutient que le rire ne vient » que de notre orgueil : mais il » suffit de remarquer que les gens » fiers sont communement ceux » qui rient le moins. La gravité » est la compagne de l'orgueil. . . » Quand je vois un Anglois rire, » il me paroît plutôt chercher la » joye que l'éprouver. » Cette pensée est délicate, il est aisé de voir par-là, que la raillerie n'est pas naturelle aux Anglois, & qu'elle a mauvaise grace dans la plûpart de ceux qui se la permettent. Ici l'Au-
teur condamne en honnête hom-
ne toute raillerie, toute plaisan-
erie offensante, aussi bien que la
ye outrée; mais en homme d'es-
it il se déclare partisan de la gayé-
, comme de l'avantage le plus
irable pour la société, le plus
e & pour soi-même, & pour
x avec qui l'on vit. » Les es-
its tristes & mélancholiques
it mécontens de tout, parce

» qu'ils le ſont toujours d'eux mê-
» mes... Une humeur triſte &
» noire tombe aiſement dans le fa-
» natiſme, & le fanatiſme mene à
» tout. » Il ſeroit à ſouhaiter, qu'on fit plus d'attention à cette vérité: on ne verroit pas dans le monde tant d'horreurs couvertes du voile de la Religion & du zéle.

Dans le caractére des Anglois on fait entrer la maniére dont ils converſent entr'eux, & dont ils ſe comportent envers le ſexe. La politique qui les occupe ſans ceſſe, & l'éducation que la plûpart ont reçuë dans les Univerſités *font* qu'ils ne converſent pas, mais qu'ils diſſertent. » Auſſi n'eſt-ce que chez
» eux que l'on trouve des pédans,
» au ſein même de la Cour. » D'ailleurs » autant les François ſe plai-
» ſent dans la compagnie des fem-
» mes; autant les Anglois la crai-
» gnent. » (Ce tour de phraſe qui revient ſouvent, & quelques mots hazardés font tort au ſtile de l'ouvrage.) Comme ils ſe piquent

d'être Philoſophes, ils regardent ces ſoins & ces complaiſances qu'on a en France pour le ſexe, comme au-deſſous d'eux. C'eſt à cette maniére de penſer que l'Auteur impute ce qu'il y a de dur, d'impoli & de ſauvage dans les manieres Angloiſes. Les ſociétés où il n'entre que des hommes ne ſont pas propres à polir les mœurs. » Les hommes entre eux ſe négligent trop, entre eux toute converſation languit, ou tourne en diſpute. »

Du même principe, c'eſt-à-dire du tempérament triſte & mélancholique, viennent ces vapeurs auxquelles les Anglois ſont ſi ſujets. M. le B*. badine ſur cette eſpece de maladie, comme venant dans la plûpart d'une imagination déreglée. » Les vapeurs, dit-il, ſont » plus communes en Angleterre » qu'ailleurs ; parce que c'eſt le » pays où il y a plus de gens qui » s'inquiétent & qui s'ennuyent. » Dans cette plaiſanterie il ſort un

peu de sa modération ordinaire, il est heureux d'ignorer les effets de cette cruelle maladie; mais il n'auroit pas dû ignorer qu'elle est aujourd'hui commune à ceux qui ont beaucoup d'esprit, & à ceux qui n'en ont guere; & que la mode de s'en faire honneur est passée. Il n'auroit pas dû, sans connoissance de cause, tourner en ridicule les Sachets Anti apoplectiques du sieur Arnoult. Du moins un Physicien au fait de l'Histoire, sçauroit, que de tout tems il y a eu des maladies qui ont plus dominé dans un siécle que dans un autre. Sous prétexte qu'il y a des malades imaginaires, il n'arrive que trop de traiter sans pitié des malades réels.

C'est apparemment du même caractére que naissent dans les Anglois trois sortes de passions propres à dissiper l'ennui & à bannir les vapeurs, celles de la chasse, des courses de chevaux & des combats de gladiateurs. En Angleterre la chasse est la passion de tous l

âges & de tous les ſexes. Rien de plus amuſant, ni de plus extraordinaire que les traits de folie (car on peut leur donner ce nom) que l'Auteur en rapporte. L'habitude où ſont les Anglois de paſſer plus de la moitié de leur vie à la campagne, & la néceſſité de diſſiper l'ennui qui les dévore peut ſervir à les excuſer. C'eſt ce qui eſt ici accompagné d'une belle morale & de réflexions ſolides, mais qui ſeroient plus frappantes, ſi elles étoient moins répandues; par-tout l'Auteur a trop voulu faire ſentir qu'il étoit Philoſophe. On trouvera à s'amuſer plus agréablement dans ce qu'il dit des courſes de *New-Market*; des paris qui s'y font pour ou contre le cheval vainqueur, des complimens qu'on y fait au palefrénier qui l'a monté, de l'attention qu'on apporte à conſerver la race des chevaux qui ont remporté le prix, & de la folie même qu'on pouſſe juſqu'à graver leurs portraits. Pour ce qui eſt des

combats de gladiateurs, quoiqu'en Angleterre ils soient moins communs qu'autrefois, croiroit-on qu'on y voit encore des Seigneurs du premier rang se faire honneur de ce métier, d'exceller même à se battre à coups de poings contre la populace, d'être de bons lutteurs & de bons coureurs? &c. » Chaque pays a ses mœurs, en » France on chante pour s'amuser, » ici (en Angleterre) on fait le » coup de poing pour passer le tems.

Si dans le caractére Anglois il entre des défauts, il y entre beaucoup de qualités estimables, & c'est ce que reconnoît l'Auteur avec sa droiture ordinaire. » Une des » vertus caractéristiques des Anglois, dit-il, est cette probité si » essentielle dans le commerce de » la vie : leur abord n'est pas pré» venant; mais quand une fois on » les connoît, on trouve chez eux » de l'amitié & des sentimens, » autant que dans aucune autre » Nation. » Du reste, manieres

polies, envie de plaire, certains égards, que nous appellons égards de bienséance, tout cela ne s'accorde pas avec la liberté dont ils se piquent. » Ce que nous appel- » lons à Paris un homme aima- » ble, ne s'appelle à Londres qu'un » homme frivole. » En ce point les femmes mêmes leur ressemblent; auprès d'elles les maniéres agréables, les galanteries, les complaisances, les soins, les flateries de nos François ne sont que des bagatelles & des puerilités.

10. L'article du Gouvernement Anglois est traité avec plus de soin encore que ce qui regarde leur caractére. C'est aujourd'hui l'idole d'une infinité de gens, toujours ennemis du Gouvernement de leur Nation: mais pour peu qu'on fasse attention au détail & aux judicieuses réflexions de M. le B. *. on rabattra beaucoup de l'idée qu'on s'en étoit formé. Au premier aspect, » la forme du Gouverne- » ment paroît dictée par la sagesse

» même : mais peut-être ne faut
» il lire que leur Histoire, pour
» être convaincu que ce Gouver-
» nement si vanté, de même que
» la République de Platon ; n'est
» qu'un projet idéal qu'on ne peut
» réduire en pratique... Il a peut-
» être le plus grand des défauts,
» c'est de supposer dans les hom-
» mes une perfection que l'huma-
» nité ne comporte pas. » L'Au-
teur remarque que d'un côté les
Anglois loüent avec excès la Cons-
titution de leur Gouvernement ; &
que de l'autre ils se plaignent ave
amertume de la violation cont
nuelle de leurs Loix. » C'est ce n
» semble, ajoute-t-il, ou vant
» un Gouvernement qui n'exi
» que dans leur idée, ou déplo
» des malheurs qui n'ont poin
» réalité ».

On lui répondra peut être,
rien n'est plus avantageux en
qu'un Gouvernement mêlé du
narchique, de l'Aristocratic
du Democratique : mais un

Mai 1746.

sophe sage ne se laisse pas éblouir par les apparences. Pour se décider lui-même, » il examine le rap-
» port des Loix & des mœurs, du
» naturel des Peuples, & de la
» forme du Gouvernement... Il
» pese dans la balance de la mo-
» rale ce que l'on doit laisser aux
» hommes de liberté, ou leur im-
» poser de contrainte, pour les
» rendre plus vertueux, c'est-à-
» dire plus heureux; dans les abus
» du Gouvernement, il recherche
» les vices de sa constitution; dans
» l'inéxécution des Loix, il recon-
» noît leur insuffisance. » C'est en conséquence d'un tel examen, & après avoir balancé de la maniere la plus judicieuse & la plus précise les inconveniens & les avantages du Gouvernement Anglois, que M. l'Abbé le B. * reclame contre tous les éloges qu'on lui a donnés. 1°. Cette guerre perpetuelle qui regne entre le Peuple & son Roi doit troubler toute la tranquilité publique. 2°. Dans l'Election des Mem-

res de cette Chambre des Communes à qui la Nation doit sa liberté, tout se fait à prix d'argent, & le Ministére a trop de moyens de corrompre les suffrages. Le Roi étant le maître de toutes les graces, la Cour a toujours des Titres & des Dignités à donner, des emplois & des pensions à promettre à ses Partisans : par-là les Grands sont tenus en bride, & les Députés du Peuple sont gagnés. » Il est
» peut-être plus difficile, dit-on ici
» fort ingénieusement, de résister
» à la séduction qu'à la tyrannie
» ouverte. On oppose la force à la
» force : aux attraits des richesses
» & des grandeurs que peut-on
» opposer, que le bouclier de la
» vertu ? » Aussi tous les jours arrive-t-il que celui qui, à la Chambre des Communes, vient d'invectiver contre le Gouvernement, change de ton dès qu'il voit des charges, des emplois & des pensions à obtenir. Là comme ailleurs l'intérêt personnel décide presqu

toujours du vrai, ou du faux...
30. Comment se fait l'Election des Membres de cette Chambre basse? le plus ambitieux & le plus prodigue emporte les suffrages; celui qui enivre le plus de Peuple, peut compter sur un plus grand nombre de voix. De-là toutes les bassesses à quoi les plus grands Seigneurs mêmes se réduisent, & dont on voit ici un détail bien singulier. Et qu'arrive-t-il des dépenses excessives qu'on est obligé de faire pour être élu? » Que ces mêmes » Députés qui par ambition se sont » ruinés en entrant au Parlement » sont obligés, pour rétablir leurs » affaires, de vendre à la Cour » leurs suffrages; & le Peuple mê- » me qui les a choisis.».... 40. Quels abus ne se sont pas glissés dans les deux Chambres? Dans celle des Pairs on a le privilége de donner sa voix *par Procureur*; dans celle des Communes on a celui de s'absenter sans raison: & de-là combien de désordres? Aussi dans l'une

& dans l'autre, n'y a t-il ordinairement qu'une douzaine de têtes qui pensent pour toutes les autres & qui décident de toutes les affaires : inconvenient d'autant plus dangereux, que c'est ici le corps même de toute une Nation. Est ce donc là ce Gouvernement si vanté, ce pays d'hommes, en comparaison duquel tous les autres ne sont que des Pays d'esclaves ? » Que » deviennent les plus sages cons- » titutions ; lorsque ceux qui sont » faits pour les maintenir trouvent » leur intérêt á les renverser ? »

L'Auteur convient que rien n'est plus aisé que de se laisser frapper par l'idée de République & de liberté ; mais ce mot même d'une liberté qui a fait répandre tant de sang en Angleterre, n'y est pa encore bien entendu. Un homm libre n'y veut dire autre chos que celui qui n'obéit point à Roi : mais, réprend notre Aute les divisions & les guerres qui n sent de l'égalité où les homme

pirent dans une République, ne prouvent que trop, que le plus souvent on est libre sous un Roi, & esclave dans une République. » L'Histoire des Macédoniens qui » obéissoient à un Roi offre moins » d'exemples de l'abus de l'autori- » té, que celle des Atheniens qui » étoient gouvernés par un Senat. » Ici on explique en quoi consiste la vraie liberté des particuliers; car souvent le corps de la Nation est libre, & chaque particulier est en quelque sorte esclave; la liberté de tous les Membres est immolée à celle de l'Etat. » Bayle est » forcé d'avouer lui-même, que » bien des gens dans les Pays Etran- » gers se font une fausse idée de » la liberté Hollandoise, & de la » servitude Françoise. » Dans tout ce qu'on lit à ce sujet aussi bien que sur les avantages de l'Etat Monarchique, en différentes lettres de cet Ouvrage, on ne peut trop applaudir à la justesse, à la beauté & à la sagesse des réflexions de M.

l'Abbé le B. *. » La vraye liberté
» consiste dans l'ordre Civil, dans
» l'harmonie de la Société, dans
» la subordination des différens
» Etats qui la composent... Si le
» Peuple est heureux, il est libre. »
Mais le vrai bonheur se trouve t-il
dans un Etat, où regnent perpétuellement les discordes & les révolutions, où le Prince ne pense qu'à violer les priviléges de ses sujets, & le Peuple qu'à usurper les prérogatives de son Souverain ?

Les Anglois payent souvent bie[n] cher cette prétendue liberté do[nt] ils sont si jaloux. Ils nous rappe[l]lent toujours les Néron & les C[a]ligula ; » comme si de pareils mo[ns]»tres avoient rien de commun a[vec] » ceux des Souverains qu'ils v[eu]» lent rendre odieux. » Dans [des] siécles où la raison est plus é[clai]rée & plus accoutumée à raiso[nner] juste ; dans l'Europe où les Pe[uples] sont naturellement fiers, ren[dus] & courageux ; dans une Re[ligion] qui rapelle si fortement au

& aux Peuples leurs vrais devoirs ; le Deſpotiſme des Payens & des Mahometans n'eſt point à craindre. C'eſt ce que l'Auteur développe avec beaucoup de diſcernement. » Ceux de nos climats ne ſont pas » faits pour l'eſclavage, comme » les Aſiatiques que la molleſſe » abâtardit. » On ſera peut-être ſurpris de voir que les Anglois qui connoiſſent ſi bien la politique, ne ſont pas pourtant auſſi habiles Négociateurs, que d'autres Peuples de l'Europe, moins exercés qu'eux à combiner les grands intérêts. » Ils ont ſouvent perdu par » des Traités le fruit de pluſieurs » victoires. » Autre défaut de leur Gouvernement, le Miniſtre s'y trouve, & plus embarraſſé avec ſa propre Nation, & moins autoriſé avec les autres. » Il eſt dans le cas » d'un homme revêtu d'une char- » ge importante, & qui eſt en » même tems inquiété dans ſon » domeſtique.... Les déſordres de » ſa maiſon l'empêchent de don-

» ner toute son attention aux de-
» voirs de sa charge. »

Dans les grands chemins (car rien n'est oublié de ce qui sert à faire connoître l'Angleterre) on ne peut voyager sans risque : quand on passe d'une Province à une autre, il est d'usage de mettre à part une douzaine de guinées, comme un tribut que l'on doit au premier qui les demandera, sans quoi on s'expose à être assommé. Les Maréchaussées remediroient à ce désordre ; mais les Anglois en plaisantent, & ne tirent pas moins de vanité de l'adresse de leurs voleurs, que de la bravoure de leurs Soldats : une bonne Maréchaussée seroit composée de troupes, & les troupes sont contraires à un Gouvernement de liberté. Tous les abus sont autorisés par ce seul mot.
» Il semble que ce soit la libert
» qui les empêche de rendre l
» grands chemins surs & pratic
» bles, de payer la Ville de Lo
» dres, & d'y établir une bon

Mai 1746.

» police. Avec ce grand mot, on » pallie tout, & on ne remedie à » rien. »

On s'imagine bien que ce qui regarde le commerce fait partie du Gouvernement : & c'eſt ici que les Anglois triomphent. Ils voudroient eux ſeuls faire le commerce de toute l'Europe, & ils prétendent avoir des fonds ſuffiſans pour l'entreprendre. On nous fait remarquer, que la ſituation & la richeſſe de leurs Iſles, l'induſtrie & la valeur de leurs habitans, tout y concourt. Mais après avoir expoſé la ſuite & le progrès de leur commerce, depuis Edouard III. juſqu'à nos jours, l'Auteur ſuggere des moyens ſûrs & faciles de faire fleurir le commerce en France, des regles ſages ſur ce que la bonne politique exigeroit de nous; un point capital, par exemple, ſeroit de nous paſſer du blé & du tabac des Anglois, & de n'en tirer que des laines. Il développe au mieux les avantages des Manufactures & des Arts. » Les Ef-

» pagnols, malgré tout l'or des In-
» des, sont devenus pauvres, pour
» les avoir négligés » ; & sur-tout
pour avoir dépeuplé leur pays, en
faveur de leurs Colonies. » Les
» véritables richesses d'un pays, sont
» les hommes & leur travail. » Il
est vrai, ajoute-t-on, que ce que
les Anglois nous enlevent d'un
côté, ils nous le rendent de l'au-
tre. » L'entêtement qu'ils ont pour
» nos modes, est une espece de
» tribut que leur folie paye à la
» nôtre... Ils nous blâment par
» humeur, & nous imitent par
» goût. Aussi épris que nous de
» toutes les nouveautés, ils sont
» obligés d'adopter les nôtres ;
» parce que leurs ouvriers exécu-
» tent, & n'imaginent pas. »

Il est vrai que M. le B*. paroît
revenir trop souvent au Gouver-
nement Anglois ; mais c'est pour
en prendre occasion de nous faire
aimer le nôtre, & de donner à
Louis XV. les éloges qu'il mérite.
» Rendons graces au Ciel, dit-il,

» qui nous fait vivre aujourd'hui » sous un Prince uniquement oc- » cupé du bonheur de ses sujets. » S'il en est devenu l'amour, c'est » qu'il s'en est montré le Pere … » La voix du Peuple s'est fait en- » tendre, & le peuple ne flatte pas. » Le nom de *Louis le Bien-Aimé* est » déja écrit dans les fastes de l'His- » toire, ainsi que dans le cœur » de tous ses sujets. » On recon-noît ici le bel esprit & le bon François.

3°. La singularité des Anglois & la bizarrerie de leurs modes doivent naturellement entrer dans leur caractére; mais elles méritent bien un article séparé. Vanité mal entenduë, envie outrée de faire parler de soi, voilà le principe de ce goût si violent pour la singularité qu'ils portent à des excès qui font rire & pitié en même tems. Parmi une infinité d'exemples, on nous en cite ici un du Comte de P. **. qui pour vivre plus tranquille » prétendoit cause

» pa... ...out ce qui pou-
» d... ...r de facheux. Sa
» l... ...t morte, il n'en vou-
p... ...croire. » N'eſt-ce point,
... Auteur, cet amour de
... ...larité qui affectionne ſi fort
... Anglois tant de jeunes gens,
& de prétendus beaux eſprits par-
mi nous? il convient, qu'il y a des
cas, où un air de ſingularité ne
ſied pas mal; mais ils ſont rares,
& ſa morale ſur ce point eſt d'un
bon goût, & d'une ſaine critique.
Peut on n'être pas choqué de ce
travers? » A Paris les valets & les
» femmes de chambres ſont ſou-
» vent dans leurs habits les ſinges
» de leurs maîtres: à Londres, ce
» ſont les maîtres qui s'habillent
» comme leurs valets, & les Du-
» cheſſes qui copient leurs fem-
» mes de chambre. »

Les petits-Maîtres ſur-tout, de quelque Nation qu'ils ſoient, lui tiennent fort au cœur, & les portraits qu'il en trace ſouvent ſont joliment écrits. Nous en choiſi-

rons un sur plusieurs de la même force. » Le véritable petit » Maître Anglois n'est pas celui » qui copie les nôtres : c'est au con» traire celui qui fait parade de » mœurs diamétralement oppo» sées à celles des François. Des » habits recherchés, un Equipa» ge singulier, des bijoux de tou» te espece, de l'Ambre, des » mouches un ton précieux, » peu d'esprit, beaucoup de jar» gon & une tête vuide de sens ; » voilà à-peu près en quoi con» siste tout le mérite d'un petit » Maître François. Une Perruque » courte & sans poudre, un mou» choir au-tour du cou, au lieu » de cravate, une veste de mate» lot, un bâton fort & noüeux, » un ton & des discours grossiers, » l'affectation des airs & l'imita» tion des mœurs de la plus vile » populace ; voilà ce qui caracté» rise le petit Maître Anglois. » Un trait familier sert ici à achever de peindre ce qu'on veut nous ré-

» d'ignorance de tout ce qui p
» voit lui arriver de facheux.
» femme étant morte, il n'en v
» lut rien croire. » N'est-ce po
dit notre Auteur, cet amour
la singularité qui affectionne si
aux Anglois tant de jeunes ge
& de prétendus beaux esprits p
mi nous? il convient, qu'il y a
cas, où un air de singularité
sied pas mal; mais ils sont ra
& sa morale sur ce point est d
bon goût, & d'une saine critiq
Peut on n'être pas choqué de
travers? » A Paris les valets &
» femmes de chambres sont
» vent dans leurs habits les sin
» de leurs maîtres: à Londres
» sont les maîtres qui s'habil
» comme leurs valets, & les
» chesses qui copient leurs f
» mes de chambre. »

Les petits-Maîtres sur-tout
quelque Nation qu'ils soient,
tiennent fort au cœur, & les p
traits qu'il en trace souvent
joliment écrits. Nous en cho

rons un sur plusieurs de la même force. » Le véritable petit » Maître Anglois n'est pas celui » qui copie les nôtres : c'est au con- » traire celui qui fait parade de » mœurs diamétralement oppo- » sées à celles des François. Des » habits recherchés, un Equipa- » ge singulier, des bijoux de tou- » te espece, de l'Ambre, des » mouches un ton précieux, » peu d'esprit, beaucoup de jar- » gon & une tête vuide de sens ; » voilà à-peu près en quoi con- » siste tout le mérite d'un petit » Maître François. Une Perruque » courte & sans poudre, un mou- » choir au-tour du cou, au lieu » de cravate, une veste de mate- lot, un bâton fort & noüeux, un ton & des discours grossiers, l'affectation des airs & l'imita- tion des mœurs de la plus vile populace ; voilà ce qui caracté- rise le petit Maître Anglois. » trait familier sert ici à achever peindre ce qu'on veut nous ré-

presenter. » Le grand Thomas,
» pour faire fortune, devroit
» quitter le Pont Neuf, & venir
» s'établir ici à *Charing-Croff.* *
» Plusieurs de son métier se sont
» enrichis à Londres, qui n'a-
» voient pas à beaucoup près un
» aussi grand chapeau, ni autant
» de ressources que lui, pour fixer
» les yeux de la populace. »

Avec un goût singulier pour les modes nouvelles, les Anglois ne sont pas heureux dans l'invention. » Celles que nos Françoises
» imaginent nous plaisent, ou du
» moins nous nous y accoutu-
» mons : ici au contraire le sexe en
» invente, que les Anglois mêmes
» ne peuvent souffrir. » Mais aussi, ce qui est rare en France, il y a un grand nombre de Dames en Angleterre assez Philosophes, pour braver la mode & ne vouloir pas subir en ce point le joug de la multitude.

4°. La Religion sert à faire con-

* Place de Londres.

noître un peuple : mais nous connoiſſons aſſez celle des Anglois, pour que M. l'Abbé le B. * n'inſiſte pas beaucoup ſur cet article. Les cerémonies bizarres & faſtueuſes de leurs obſéques, quelques remarques ſur les *Quakers* & ſur les différentes ſectes établies en Angleterre, l'humiliation où s'y trouvent les Chapelains des grands Seigneurs, occupent un petit nombre de Lettres. Ces Chapelains, dit-il, ne ſont admis à la table des Seigneurs, « qu'aux conditions d'y » jouer le plus bas de tous les rô- » les, celui d'un flatteur, ou ce » qui eſt à peu près la même choſe » celui d'un eſclave. » Il en prend occaſion de tomber ſur les flatteurs ſi communs en France aux tables des riches, auſſi bien que ſur les ſatyres perſonnelles qui ne vont qu'à ſatisfaire la malignité des Lecteurs. Sa cenſure paroît ici un peu outrée ; ſelon lui il ſeroit difficile de trouver à ces tables, à commencer par ceux qui les tiennent,

quelqu'un qui ne soit pas ou sot, ou flatteur. Les invectives trop fortes, ou trop fréquentes contre les Riches, doivent être abandonnées à ceux qui envient leur fortune.

Pour ce qui regarde les *Quakers*, après avoir rendu justice aux portraits *aussi fideles qu'agréables* de l'Auteur des *Mélanges de Litterature & de Philosophie*, on renvoye à l'*Apologie de la doctrine & de la morale de cette secte*, par Robert Barclay. On nous apprend seulement, que les *Quakeresses* se sont un peu relachées sur la séverité de leur morale »Elles » portent aujourd'hui la soye, les » rubans & la dentelle; & elles ne » se distinguent des autres person» nes de leur sexe, que parce » qu'elles ne reçoivent aucune » des modes qui peuvent le *moin-* » *drement* blesser la modestie. » Il est étonnant que ce terme soit échappé de tems en tems à un Auteur aussi correct.

Quant aux différentes sect[es] d'Angleterre, c'est sans fondeme[nt]

qu'on vante leur tranquillité ; puisqu'elles ne respirent que la discorde & la sedition. Par-tout les Presbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des guerres Civiles. » Orgueilleux dans leur » *humilité* (peut-être a-t-on vou» lu dire *leur humiliation*) inso» lens dans leur bassesse, ils ne » respectent aucune autorité: leurs » sermons sont des satires, & leurs » prieres sont des imprécations. » Là, comme par-tout ailleurs, » le » parti qui n'est que toleré, n'est » pas lui-même tolérant : il se » plaint de la persecution de ses » ennemis, & il est le premier à » les attaquer. » Voilà bien l'esrit de toute secte rebelle aux Puisnces. Que seroit-ce si on lui laisit prendre des forces ?

Ce qui regarde la reformation roduite en Angleterre est traité s au long, & fait un des morıx les plus judicieux & les plus ressans de ces Lettres. Ce n'est dit-on, le désir d'une vérita-

ble réforme qui a si fort animé les Grands: c'est l'amour du changement, & le désir d'envahir les biens de l'Eglise. Les mœurs du Clergé & du Peuple en sont-elles devenuës plus pures? Non sans doute. Les Anglois sont scandalisés de voir à Paris des Abbés aux Spectacles: mais est-il plus édifiant de voir à Londres les Caffés & les Cabarets remplis d'Ecclesiastiques de toute espece? Le Mariage des Prêtres Anglicans, voilà un des grands avantages de la réforme: mais nous osons repondre, qu'on sera touché, édifié même des raisons solides de politique, de décence, & de sentimens pris du fond de la Nature, qu'on apporte ici en faveur du célibat des Prêtres dans l'Eglise Catholique. Quel effet a donc produit la réformation? celui de détruire presque entiérement la Religion & d'ouvrir la porte à mille sectes toutes plus extravagantes les unes que les autres. Rien de plus d

plorable, que l'aviliſſement du Clergé, & la maniere dont la Religion eſt traitée dans les Ecrits publics. La licence de tout imprimer a étouffé le Chriſtianiſme même dans la plûpart des gens du monde. » Les Réformateurs Anglois » ont fait comme ces Médecins » ignorans, qui détruiſent les bon» nes humeurs, en même tems que » les mauvaiſes, & tuent les ma» lades au lieu de les guérir. Sous » prétexte d'extirper la ſuperſti» tion de leur pays, ils y ont dé» truit la religion même. »

Ces Ecrivains ſçandaleux qui veulent établir par-tout le doute Pyrrhonien, n'échapent pas à la cenſure de l'Auteur : il voudroit que ces gens, qui par-là renverſent tous les devoirs de la ſociété, & qui apprennent à confondre le vice avec la vertu, fuſſent pourſuivis comme des peſtes publiques. Nous le repetons volontiers, de toutes ſes Lettres, on tire toujours une morale pure, auſſi Chrétienne

que raiſonnable. N'eſt ce point par-là, qu'elles n'ont pas trouvé auprès de certaines gens tout l'accueil qu'elles méritent ?

5°. Il n'étoit pas naturel qu'un homme qui a ſi long-tems demeuré en Angleterre, ne dît pas quelque choſe de Londres cette fameuſe rivale de Paris ; & d'abord on demandera peut être, laquelle des deux Villes eſt la plus peuplée ; » la chaleur, dit-il, avec laquelle on ſe diſpute de part & » d'autre ce frivole avantage, eſt » quelque choſe d'aſſez ridicule » aux yeux d'un Philoſophe : comme ſi en effet un homme étoit » plus ou moins eſtimable, parce » qu'il eſt né dans une Ville plus » ou moins grande. Mais communément les hommes ſont ſi petits par eux mêmes, que pour » être quelque choſe, ils tirent parti de tout ce qui les environne. » On ne devineroit pas la raiſon qui le fait décider en faveur de Londres ; ce n'eſt point le plus grand

mbre de ceux qui y naiſſent,
qui y meurent chaque année:
te difference peut venir du plus
and nombre de Matelots qui
it ſur la Tamiſe, & dont la plû-
rt doivent être regardés comme
s paſſagers. C'eſt donc, que n'y
ant ni police, ni ſubordination,
corruption des mœurs doit être
is grande à Londres; & que
is les Villes ſont corrompues,
ıt elles ſont peuplées. Rien d'ail-
irs de plus mal adminiſtré que
Hôpitaux, quoiqu'on y donne
is que par-tout ailleurs: & la
ipart des Enfans Trouvés pé-
ent, quoiqu'il y ait par-tout des
ıds ſuffiſans pour les nourrir &
élever. A propos de la corrup-
n des mœurs, on inſere ici la
aduction d'un projet auſſi cri-
ue que burleſque du Docteur
rift, pour payer en moins de
mois toutes les dettes de l'Ir-
de; ce ſeroit d'impoſer certai-
; taxes proportionnelles aux vi-
les plus dominans. Le calcul

eſt juſte, mais peu honorable à la Nation.

Au ſurplus, Londres n'eſt ni auſſi ſuperbe, ni auſſi agréable qu'on pourroit ſe l'imaginer : pendant plus de la moitié de l'année, un brouillard épais, cauſé par la fumée du charbon de terre, y cache le Soleil. Il y a peu de maiſons remarquables ; & un Duc y eſt logé plus à l'étroit, que beaucoup de Bourgeois à Paris : il y a même peu d'Edifices publics qui méritent qu'on en parle ; parce que l'Architecture étant un art de goût, elle n'eſt gueres perfectionnée en Angleterre. La fameuſe Egliſe de S. Paul de Londres, n'eſt que le plan de S. Pierre de Rome réduit aux deux tiers de ſa grandeur, & où l'on a même très mal obſervé les proportions. De là M. le B.*. prend occaſion de faire ſentir ſon goût, en cenſurant celui de nos François modernes, qui dans tout ce qui dépend du deſſein, auſſi bien que dans les ouvrages d'ef-

prit, commencent à s'écarter de cette noble simplicité qui a caractérisé les ouvrages des grands maîtres de l'Antiquité, & du siécle de Louis XIV. Les bizarreries, les ornemens frivoles, les contrastes ridicules, qui brillent aujourd'hui dans nos ouvrages de Sculpture & d'Architecture, fournissent encore ici une ample matiére aux plus curieuses réflexions sur le vrai goût de ces Arts.

Le luxe est bien différent à Londres & à Paris, & cependant nulle part on ne déclame contre le luxe, autant qu'on le fait à Londres. A quoi bon toutes les plaintes des Anglois? „ Que vont chercher leurs nombreux Vaisseaux „ aux deux extrémités de la Terre, que les objets du luxe? „ Chacun raisonne sur le luxe selon son goût: mais „ la différence des „ conditions, des tempéramens „ & des affections des hommes, „ fait qu'il est impossible de décider, ce qui est véritablement

» luxe ou frugalité dans les parti-
» culiers, & de prescrire les limi-
» tes exactes de l'un & de l'autre.
» La raison veut, qu'il soit per-
» mis aux uns de dépenser plus
» qu'aux autres. » Rien de plus juste que cette pensée. Tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, comme on le remarque ici fort bien, peut être regardé comme luxe : or tel Anglois qui ne croit pas pouvoir porter un habit brodé, ne fait pas difficulté de dépenser le triple en eau des Barbades. » Le vice qui nous plaît
» ne nous paroît qu'un goût per-
» mis ; le goût qui n'est pas le
» nôtre, nous le nommons vice. » Du moins le luxe qu'on nous reproche en France a banni l'yvrognerie de nos Villes & de nos Armées.

L'Auteur reconnoît, que le vrai luxe est un vice dans un particulier ; mais qu'un luxe bien entendu est un vrai bien pour un Etat puissant, & qu'il est le soutien du

commerce, de l'industrie, des Arts, de la société même. Ainsi, dit-il, » Que doivent faire à cet » égard ceux qui sont à la tête d'un » Gouvernement? Imiter la sagesse » de l'Auteur de la Nature, qui » sçait tirer le bien général du mal » particulier. » Il faut avouer que tout ce qu'il dit à ce sujet est encore un des endroits les plus agréables de tout l'ouvrage, & les plus propres à déconcerter une morale ridiculement outrée, qui veut confondre des conditions autorisées par l'Evangile.

Les repas de Londres accompagnés de la tristesse qui y domine ne sont pas oubliés. Toute la politesse y consiste à boire tristement la santé les uns des autres, pour oir le plaisir de boire plus de ups. Mais ce qu'il y a de plus ste, c'est qu'on ne peut aller dîchez un homme de quelque nsidération, sans trouver au forde la Salle tous les Domestis rangés en haye sur le chemin,

Mai 1746. 3 A vj

pour recevoir des Convives une somme proportionnée aux différens postes qu'ils occupent dans la maison. ... La description en est ici aussi agréable, que l'usage en est choquant : car il se trouve beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont pas le moyen d'aller dîner chez leurs amis. On a établi à Londres des associations particulieres sous le nom honorable d'Académies, mais elles ont bien tôt dégéneré en assemblées de Buveurs, dont on nous cite des traits qui ont de quoi étonner & réjouir. La cérémonie des *Tostes* est un des plus curieux morceaux de ces répas Anglois : elle consiste à se porter réciproquement la santé des personnes absentes que chacun est obligé de boire, sous peine de l'impolitesse la plus grossiére. Il faut en lire ici la description : mais ce que les François ne pardonneront pas, c'est de voir que pour ces sortes de plaisirs on fait entendre aux Dames que leur

compagnie gêne, & qu'elles se retirent ensemble pour aller prendre tristement leur thé dans un autre appartement.

De la tristesse de Londres, l'Auteur passe à la gayeté des eaux de Bath, « le lieu de l'Angleterre où » le sexe se plaît le plus, & où par » conséquent il songe le plus à » plaire. Ce n'est que là qu'on peut » apprendre bien la Langue du » Pays, & bien connoître les Da» mes : » mais ce n'est que par la Lettre toute entiére que nous pouvons en donner une juste idée. C'est là aussi apparemment que certaines femmes de Londres, pour trouver des époux à leur gré, imaginent ces moyens bizarres & plaisans, dont on nous cite des exemples : ce sont des papiers ou affiches par lesquelles on donne avis au Public des qualités & conditions, & de celles qui veulent se marier, & des époux qu'elles veulent prendre. Quelques Critiques ont assûré que l'Auteur a pris ici

pour des affiches sérieuses, de écrits de pur badinage : c'est à ceu qui sont plus au fait des maniére Angloises, à nous éclaircir ce point

Le reste pour un autre Extrait.

ARTICLE LIX.

VOICI LA REPONSE de M. Deparcieux aux objections faites par M. Thomas, sur la maniere d'établir les ordre moyens de la mortalité du genr humain. Pour bien concevoi ce que M. Deparcieux oppos à la difficulté tirée des Tonti nes de 1689 *& de* 1709, *il fau remarquer qu'il a eu sous les yeu les listes de ces deux Tontines & qu'il a trouvé le Rentier don parle M. Thomas, dans la sixie me Classe de* 1689 *& dans la o ziéme de* 1709. *M. Thomas avoit oublié cette circonstance qui est le principe de solution, à l'égard de cette difficulté tiré des deux Tontines.*

Mai 1746.

MON RÉVÉREND PERE,

J'ai lû dans votre premier Journal d'Avril les doutes ou objections de M. *Thomas* ſur les moyens dont nous nous ſommes ſervis Meſſieurs Halley, Simpſon, Kerſeboom, & moi, pour établir les ordres moyens de la mortalité du genre humain, que je rapporte dans mon *Eſſai ſur les probabilités de la durée de la vie humaine.*

Je ne doute point que, ſi M. Thomas ſe fût moins preſſé de vous écrire ſa Lettre, & qu'il eût voulu penſer à ce qu'il demande, il n'eût levé lui-même ces difficultés : je vais tâcher de le ſatisfaire.

M. Thomas diſtingue fort bien les trois moyens ou les trois ſortes de perſonnes, qui ont été employées pour établir *les probabilités de la durée de la vie des hommes.*

1°. Les perſonnes priſes indiſtinctement ou qui ne ſont attachées à aucune compagnie.

2°. Les Religieux & les Religieuſes.

3°. Les Rentiers viagers des Tontines.

M. Thomas dit que le *premier de ces moyens doit être totalement rejetté.* Tout le monde trouvera comme moi que c'eſt aller un peu vîte. Meſſieurs Halley & Kerſeboom, que cet article regarde, méritent un peu plus de ménagement. Il me ſemble qu'on ne doit pas ainſi rejetter ce qu'un Auteur a fait, parce qu'on ne connoît pas aſſez bien les moyens dont il s'eſt ſervi, ou qu'on ne ſent pas aſſez par ſoi-même comment il a pû s'y prendre.

Je ne dis pas qu'il faille croire aveuglément tout ce qui vient des Auteurs célébres, mais leur réputation doit nous inſpirer de la défiance pour nous mêmes, lorſque nous croyons pouvoir les repren-

dre, tout au moins jusqu'à ce que nous nous soyons parfaitement éclaircis.

M. Thomas ne connoît sans doute que ce qui se pratique en France à l'égard des morts, & en ce cas il auroit raison. Les Curés de ce Pays-ci, à l'exception de celui de S. Sulpice, & peut-être encore quelques autres, ne s'embarassent guéres des âges des personnes qu'ils enterrent, ou s'ils le font, c'est depuis peu de tems, & encore le font-ils avec peu d'exactitude; mais en Angleterre, en Hollande & dans la plûpart des Villes d'Allemagne, on a grand soin depuis long-tems d'écrire dans les Registres Mortuaires les âges des personnes qu'on enterre.

Or ayant de semblables Registres de plusieurs années de suite, & d'une Ville de laquelle il ne sorte personne, & où il n'entre aucun Etranger, il est aisé d'en déduire un ordre de mortalité, qui sera

d'autant plus approch
qu'on aura les Regist
res d'un plus grand n
nées, & cela en voya
il est mort de person
que âge, dans le cou
que année pris *moyen*

M. Thomas dira p
ceux qui assistent a
ments ne sçavent pas
âges des personnes qu
mais il n'est pas néc
sçavoir à l'heure &
Comme dans ces pa
dans l'habitude depu
d'écrire les âges des
le monde connoît cet
là tous ceux qui peuv
ner exactement le fo
se contentent de dire
avoient appris des p
mes qu'on enterre,
peuvent en sçavoir.
ne peut pas se trom
coup, & comme la
on peut se tromper p
vent arriver en moin

& que le nombre de ceux dont les âges peuvent être douteux n'eſt pas bien conſidérable, l'erreur qui peut revenir de là doit être regardée comme rien dans la matiére dont il s'agit.

Le défaut de ce premier moyen ne peut donc venir que du concours des Etrangers ; par cette raiſon là, j'ai rejetté l'ordre établi d'après les Regiſtres mortuaires de Londres ; j'ai dit que M. Halley s'étoit ſervi des Regiſtres mortuaires de Breſlaw, parce qu'il en ſort fort peu de perſonnes, & que fort peu vont s'y établir. M. Kerſeboom obſerve les mêmes choſes, à quoi il a joint les obſervations qu'il a pû tirer des Regiſtres des Rentiers viagers des Etats de Hollande : je ne crois pas qu'on puiſſe beaucoup mieux faire pour tout le monde en général.

Le deuxiéme moyen paroît équivoque à M. Thomas, à cauſe que les Religieux changent ſouvent de Maiſon, ceci ne tombe que ſur

les Religieux ; car les Religieuſes ſont toujours dans le même endroit, & le petit nombre de celles qui changent de Maiſon ne peut pas cauſer d'erreur ; quant aux Religieux, le changement de Maiſon n'y fait rien : car qu'un Religieux ait fait profeſſion à Paris, & qu'il meure à Orleans, à Montpellier, à Toulouſe, &c. il importe fort peu, pourvu qu'on ſçache l'âge qu'il avoit au tems de ſa profeſſion & au tems de ſa mort, & qu'on ait tous les Religieux qui ſont morts dans un certain eſpace de tems dans toute une Congrégation, ou dans une ou pluſieurs de leurs Provinces ; or c'eſt ce que j'ai obſervé dans mes recherches, ainſi que je le dis page 76.

Si M. Thomas connoiſſoit les Regiſtres des Religieux que je *cite*, il n'auroit aucun doute ſur ce ſujet, & l'uniformité qui ſe trouve entre tous les Ordres moyens de mortalité que j'en ai déduits, eſt une forte preuve de leur exactitude.

Mai 1746.

Au reste qu'il demande à voir la matricule des Révérends Peres Bénédictins de S. Maur, je puis l'assurer, qu'il sera content de l'ordre avec lequel ce Regiſtre eſt tenu, & il verra qu'il eſt aiſé de bien faire avec un pareil ſecours, lorſqu'on veut s'en donner la peine. Si ce n'eſt pas aſſez, qu'il tâche de voir le Nécrologe de Meſſieurs de ſainte Généviéve, dont on imprime une feuille tous les ans, où l'on met les âges entiers & les âges de profeſſion de tous les Religieux qui ſont morts dans le courant de chaque année, ſoit qu'ils meurent à Paris, à Orleans, à Poitiers, ou dans les Cures qui dépendent de la Congrégation.

Quant au troiſiéme moyen, M. Thomas ne le conteſte pas, mais il doute que dans toutes les Tontines la mortalité des Rentiers ſuive une uniformité aſſez approchante de celle que j'ai établie, & il rapporte l'exemple d'un Rentier de la ſixiéme Claſſe de la Tontine de 1689 ou de l'âge de 25 à

30 ans. De 316 Rentiers qu'il y avoit dans cette Classe lors de la clôture, il en restoit 46 en 1744; & le même Rentier se trouvant dans la seconde division de la onziéme Classe de 1709 ou de l'âge de 50 à 55 ans, de 109 Rentiers qu'ils étoient lors de la clôture, il n'en restoit que 9 en la même année 1744, tandis qu'il en auroit dû rester 16 ou environ, pour être en proportion au restant de celle de 1689. Telle est toute l'objection.

M. Thomas auroit dû observer que les Rentiers en géneral de la sixiéme Classe de 1689 n'avoient atteint en 1709, ou 20 ans après, que l'âge des Rentiers de la dixiéme Classe & non des Rentiers de la onziéme. Je ne dis pas pour cela que le Rentier en question ne soit légitimement dans les deux Classes susdites, ce qui vient de la longueur du tems qu'on a été à faire les constitutions; car quoique les deux Tontines soient à 20 ans de distance, si ce Rentier a été

des premiers à constituer à la Tontine de 1689, & des derniers à la Tontine de 1709, & qu'il eût 29 ans ou 29 ans & demi en 1689, il étoit possible qu'il eût 50 ans lorsqu'il a constitué à la Tontine de 1709, parce qu'il a pû ne constituer qu'en 1710 ou 1711, les constitutions de cette derniere Tontine ayant été très lentes; & c'est pour cela que je ne m'en suis pas servi, comme je le dis page 49 dans l'*Essai sur les Probabilités de la durée de la vie humaine.* Ce Rentier se trouve donc dans la Tontine de 1689 avec des gens beaucoup plus jeunes que lui, & en 1709 avec des gens plus âgés; tellement qu'à la Tontine de 1709 ce Rentier se trouve plus avancé d'une Classe qu'il ne devroit, si toutes choses étoient d'ailleurs égales; car s'il n'avoit eu que 27 ans en 1689 ou 1690, qui est l'âge où l'on doit supposer tous les Rentiers de la sixiéme Classe, il n'auroit eu que 47 ans en 1709 ou 1710, & il n'auroit par conséquent été que

dans la dixiéme Classe, & ce sont les Rentiers de ces deux Classes qu'on doit comparer, & non la sixiéme de 1689 avec la onziéme de 1709, quoique le Rentier en question se trouve dans toutes les deux.

M. Thomas ne doit donc pas être surpris s'il trouve plus de Rentiers vivans dans une des Classes de ce Rentier que dans l'autre; s'il m'eût fait l'honneur de me consulter, j'aurois tâché de répondre à son objection, comme l'auroit pû faire toute personne qui auroit lû mon livre avec attention. Je prie ceux qui n'auront pas de difficultés mieux fondées à me faire, & dont le public ne pouroit pas tirer plus d'avantage, de me faire l'honneur, s'ils sont à Paris, de me proposer eux-mêmes leurs objections: je me ferai toujours un plaisir de leur donner tous les éclaircissemens dont je serai capable.

Je suis mon R. P. votre, &c.

DEPARCIEUX.

Mai 1746. ARTICLE

ARTICLE LX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

LEs freres Guérin distribuent la Traduction de l'*Introductio ad veram Astronomiam* de *Keill*, sous le titre d'*Institutions Astronomiques* par M. le *Monnier* de l'Académie Royale des Sciences. Cela forme, comme on en a déja averti le Public, un vol. *in*-4°. avec des planches en taille douce. Il est peu d'élémens d'Astronomie aussi amples & aussi méthodiques que ceux-ci. M. le *Monnier* y a répandu un grand nombre d'additions & de notes importantes. L'élégance de l'édition répond aux soins

du Traducteur. Nous donnerons bientôt l'Extrait de ce Livre, qui est extrêmement agréable aux amateurs de l'Astronomie.

Essai sur les Monnoyes, ou *Réfléxions sur le rapport entre l'argent & les denrées*. Chez Coignard, & de Bure l'aîné. *in*-4°. *Pages* 220, *sans les variations dans les prix, qui en contiennent* 188. M.DCC.XLVI. L'Auteur de ce Livre est M. Dupré de S. Maur, Me des Comptes, déja connu par d'autres compositions utiles. Celle-ci présente des recherches très-curieuses sur les Monnoyes & sur leur rapport avec les denrées; cette sorte de travail suppose une grande connoissance de l'Antiquité, & nous ne doutons pas que ceux qui feront dans la suite des additions à notre Histoire de France ne profitent avantageusement des découvertes qu'on indique ici. Nous tâcherons de mettre exactement, & bientôt sous les yeux du Public, le fonds de cet important Ouvrage.

EX BELLO QUOD ANNO PROXIME *elapso gestum est, gerendi hoc anno belli, quale omen repeti possit*; Oratio habita in Regio Lud. Magni Collegio Societ. Jesu. *Die vener.* 4ª. *mensis Martii an.* 1746. A Joan. Bapt. Geoffroi, ejusdem Societatis Sacerdote. *Ex Typogr. Thiboust*, &c. M.DCC.XLVI.

Depuis deux ans, nos Orateurs, nos Poëtes, nos Politiques n'ont eu que quelques moments, pendant les quartiers d'hyver, pour prédire les succès futurs de la France; tout le reste du tems a été employé à célébrer des victoires présentes & des triomphes toujours récents. L'Auteur de cette Harangue a placé heureusement ses présages, & il les expose avec toutes les richesses de son art.

Dans un Exorde brillant, il étale tout l'appareil des *Divinations Romaines*; il y oppose quelques traits de la Campagne dernière; il s'en sert pour représenter par

avance la Campagne qui va commencer, enfin il divise ainsi ; On peut juger par nos avantages passés & par la situation présente de nos affaires, que la Guerre sera heureuse cette année. Car premiérement, nos avantages ont été au dessus de nos espérances. En second lieu, la situation présente de la France écarte tout sujet de crainte. Telles sont les deux parties de ce discours.

I. Partie. Pour estimer nos avantages, il faut considérer la grandeur de cette Guerre, les faveurs singuliéres de la victoire, la multitude des entreprises qui ont réussi. Le P. *Geoffroi* suit ces trois articles : il fait voir dans le premier l'origine, la continuité, l'étendue, l'opiniatreté de la guerre qui nous occupe. Dans le second, il s'attache principalement à décrire la mémorable bataille de Fontenoi. Dans le troisiéme, il parcourt les autres succès de la Campagne derniére, & il termine tout ceci

par la priſe de Bruxelles : *Illuc undecim hominum millia confluxerant ad tutelam ; duces numero plurimi ad conſilium ; viri principes ad decus ; flos nobilitatis Auſtriacæ ad ſplendorem ; Batavicæ juventutis delectus ad voluptatem. Mixti omnes cum pube Belgicâ, ludos agebant hyeme ſequeſtrâ, magno apparatu, majore riſu, planſu maximo ; cum ecce præter expectationem adeſt actor nobilis quidem, ſed intempeſtivus, qui inchoatam apud Tornacum perſonam in hoc primario Belgii Theatro gerere cupiens, partem in Ludis ſibi vendicet, alios citò daturus. Adeſt autem eâ celeritate quâ præſentiâ ſuâ fidem vix ipſe præſens faciat. Ingreſſum ſollicitat ſubito impetu, negatum queritur multo ſtrepitu, ac diſſono fulminis fragore fidium modulos, concentus gutturum, ſuavemque diſcordantium amicè vocum ac plectrorum concordiam abrumpit. A Choreis ad arma properatur*, &c.

II. Partie. Malgré nos avanta-

ges, il y a des hommes timides ou malins qui présagent des revers; l'Orateur rassûre les uns & réfute les autres en exposant la situation présente de nos affaires; ce qui est relatif aussi à l'état des Ennemis, c'est-à-dire, des Autrichiens, des Anglois, des Hollandois, des Piémontois. Ils sont tous peints en détail: on rend justice à leur valeur, à leurs forces, à l'étendue de leurs desseins, à leurs efforts; mais tout cela disparoît vis-à-vis de nos Guerriers, de nos Généraux, de notre auguste Monarque dont l'éloge paroît ici avec éclat. On n'oublie pas le Héros d'Ecosse, & c'est un des plus beaux endroits de ce discours: *Recolite quam ardua fuerit mentis, cymbâ in tenui, suaque & Regalis familiæ & triplicis Imperii fata committere; ire per luctantes ventos ut olim Cæsarem, præter Cæsarem inter inimicas naves; ad littus æquore ipso non minus metuendum appellere; Urbes hunc ibi reposcere ad Imperium, ubi ne casa*

quidem erat ad hoſpitium; gerere ibi ſe pro Rege ſine metu, ubi ne pro exule quidem haberi poterat ſine periculo; exercitum ibi conflare ad tutelam, ubi vix unus aut alter amicus aderat ad conſortium; in his fortunæ anguſtiis ſtare, prœliari, & vincere, in quibus ne vivendi quidem, aut honeſtè moriendi ſpes aſfulgebat. Quam elati & pluſquam virilis in juniore Principe conſilii fuit, Sylvicolas & Monticolas homines, optimos quidem animo, ſed victu aſperos, & rupibus ſuis ac nemoribus non minus incultos, his temperare Legibus per quas vincere ſtatim diſcerent, qui pugnare vix noverant, duces munere diſſimiles & ingenio, ità ſociare animis ut ſibi mutuò nihil invideant præter pericula, nihil repoſcant præter labores, laborum ac periculorum mercedem nullam expetant à Principe, niſi Principis ipſius incolumitatem ac Triumphum, &c.

Toute cette Harangue étincelle d'eſprit; le ſtile en eſt orné, figu-

ré, plein d'images, de métaphores, d'allusions brillantes. On voit à la tête une Epître Dédicatoire à Monseigneur le Dauphin : l'Orateur célebre les premiéres armes de ce jeune Prince, son attention à imiter le Roi son pere, à apprendre de lui le grand art de combattre & de vaincre.

Retraite Spirituelle pour tous les états, à l'usage des personnes du monde & des personnes Religieuses. Par le P. J. B. de Belingan, de la Compagnie de Jesus. *Chez Gissey & Bordelet*, &c. *in-12. Prix cinquante sols relié.* M.DCC.XLVI.

On avoit déja du P. de Belingan deux Ouvrages de spiritualité; ce qu'on donne aujourd'hui a été recueilli trois ans après sa mort par le P. de Beauvais, célébre Prédicateur Jésuite. C'est une Retraite de huit jours à l'usage de toutes sortes de personnes. Il y a pour chaque jour deux Méditations & une considération ou lecture; com-

me les matiéres ſont traitées avec étendue, cela forme un vol. de plus de 500 pages. Ceux qui uſeront de ce Livre, y remarqueront ſurtout la méthode, l'attention à bien analyſer les ſujets, la multitude des bonnes raiſons, la ſolidité des principes : voici un morceau qui ſe rencontre ſous notre main (*page* 450.) dans la Méditation ſur *la gloire du Ciel* : « Nous » ſommes charmés des beautés de » ce monde viſible : cet ouvrage a » fait l'admiration des plus grands » génies ; & tout ce qui frappe nos » yeux ſur la terre & dans le firmament nous annonce la puiſ» ſance & la gloire du Créateur ; » mais qu'eſt-ce que cette terre » que nous habitons ? C'eſt un exil, » c'eſt un lieu de paſſage où nous » ne devons faire qu'un ſéjour très» borné, & cependant ce monde » renferme des beautés qui nous » enlevent, l'éclat des Aſtres & du » Soleil, l'étendue des Mers & des » Campagnes, les Riviéres qui

» fertilisent la Terre, les Mines
» d'or & d'argent, les Pierres pré-
» cieuses renfermées dans son sein,
» la magnificence des Edifices,
» &c. Si tous ces spectacles nous
» frappent par leur merveilleuse
» variété, dit S. Augustin, quelle
» sera notre admiration dans le
» séjour de la magnificence d'un
» Dieu! Que d'objets s'y réuniront
» pour y fixer à jamais les délices
» & la félicité de ses Citoyens!
» Ils ne seront plus réduits à con-
» templer tant de beautés avec des
» yeux de chair, comme dit Job,
» mais avec des yeux immortels
» & glorieux, éclairés par la lu-
» miére de Dieu même, &c. »

Principales circonstances de la Passion de N. S. J. C. partagées selon toutes les heures du jour, chez Cl. Fr. *Simon. Brochure, pag.* 56. Ceci est un petit Recueil de Réfléxions & de sentimens sur la Passion; l'Auteur est le même qui donna il y a quelques années *La maniére de bien instruire*, sous le

titre de *Lettre à une Supérieure*, laquelle se trouve aussi *chez Simon*. Nous ne connoissons point ce pieux Ecrivain : à en juger par la petite Brochure que nous annonçons, il a bien l'esprit de Dieu, il a fait des progrès dans l'étude de J. C. crucifié ; c'étoit la science de S. Paul, & ce devroit être celle de tous les Chrétiens

Introduction à la connoissance de l'esprit humain, &c. Chez Briasson *rue S. Jacques. in*-12. M. DCC. XLVI. Nous donnerons incessamment l'Extrait de ce Livre, qui est un Recueil de très-bonnes moralités. L'Auteur aime à réfléchir, à apprécier tout, il peint souvent d'un trait ; il paroît fort instruit des usages du monde, il y joint la métaphysique du cœur humain, mais cela ne fait point une lecture seche & dialectique. C'est un bel esprit qui moralise, qui instruit les autres en se développant à lui-même ses propres sentimens.

Les Conseils de l'Amitié, chez les freres Guérin, rue S. Jacques. M. DCC. XLVI. Ceci est encore un Livre de morale, & nous lui destinons un Article dans la suite de nos Mémoires. C'est un sage qui recueille tous les conseils qu'il a donnés durant bien des années à un jeune homme de Condition, son éléve & son ami. On verra dans notre Extrait, que le caractere de cet Ouvrage est la raison, ornée de toutes les graces du discours, & autorisée d'un long commerce avec le monde le plus poli.

Le Spectacle de la Nature, ou *Entretiens sur les particularités de l'Histoire Naturelle*, &c. Tomes V. VI. VII. chez la Veuve Etienne & fils, rue S. Jacques. M. DCC. XLVI.

L'élégant Auteur de cet Ouvrage, si connu, si estimé, nous présente maintenant l'Homme avec tous ses rapports. C'est assûrément

la meilleure & la plus grande partie du *Spectacle de la Nature.* L'homme n'entre pas dans cette scéne, simplement comme objet, comme personnage, comme acteur; il est aussi Spectateur, c'est pour lui que tout l'appareil de cette magnifique & continuelle action est dressé; lui seul peut admirer, applaudir & s'instruire.

Voici donc trois volumes destinés à nous faire connoître l'Homme. M. Pluche nous en promet un quatriéme qui sera l'épilogue de son *Spectacle*, & le VIII de toute cette riche collection. Il considére ici l'homme en lui-même, l'homme en société avec son semblable, l'homme en société avec Dieu, & tout cela est éxécuté de cette maniere noble & intéressante, que tout le monde connoît. *Nous rendrons compte avec plaisir & promptement des trois tomes qui paroissent.*

Le petit Dictionnaire du tems, Mai 1746

pour l'intelligence des Gazettes & des nouvelles de la Guerre &c. Chez Lottin rue Saint Jacques, MD. CC. XLVI. in-12. On doit sçavoir gré à M. Ladmiral, Auteur de ce Livre, d'avoir entrepris de rassembler tout ce qu'on juge nécessaire aujourd'hui pour entendre les discours publics; car la plûpart des conversations roulent sur la Gazette & sur la politique, & c'est pour faciliter les connoissances à cet égard que ce Dictionnaire est fait. On y trouve d'abord quelques notions touchant les fortifications, l'art militaire, la Marine, la Géographie. Le corps du Livre se présente ensuite, c'est une espéce de Carte raisonnée qui expose tous les endroits dont les noms peuvent intervenir dans les nouvelles courantes. L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, les Frontieres de France & d'Espagne sont l'objet des grands détails.

L'Auteur explique la situation

de chaque endroit, il donne une idée de ses forces, de ses défenses, il rapporte quelques traits historiques qui le concernent, tout cela est écrit d'un stile clair, méthodique, & propre d'un Livre d'instruction. Comme cet Ouvrage est susceptible de supplément on souhaiteroit que M. Ladmiral en donnât un dans la seconde Edition, & qu'il y fit entrer bien des endroits qui sont ou qui ont été le théatre de la guerre, comme Fontenoi, Invernesf, Sterling &c. Il seroit même à propos d'indiquer pour la Marine les principales Villes ou Contrées que les Puissances Belligerantes possedent en Asie, en Afrique & en Amerique, par exemple, la Jamaïque, l'Acadie, Quebec, l'Isle Royale, S. Domingue, la Martinique, Carthagene d'Amerique, Porto Belo, le Cap de Bonne-Espérance, Pondicheri &c. Quelques personnes demandent aussi des notions sur la Croatie, sur Waradin, sur la Tran-

ſylvalnie &c. à cauſe des troupes que la Maiſon d'Autriche tire de ces cantons. Il ſemble que tout cela pourroit tenir la place d'une infinité de Villes & de Bourgades d'Allemagne dont il eſt parlé dans le Dictionnaire, ſans une néceſſité bien évidente ; mais après tout, ce Livre fait bien l'éloge des recherches, de l'attention & de la Science Géographique de l'Auteur.

Nouvelle Théorie de la manœuvre des Vaiſſeaux à la portée des Pilotes. par M. Saverien, Ingénieur de la Marine, *chez la Veuve d'André Knapen & Charles-Antoine Jombert MD. CC. XLV. in-8. pp.* 180 *avec des planches.* Le but de M. *Saverien* eſt d'éviter les inconveniens des autres Théories ſur la manœuvre des Vaiſſeaux. Ces inconveniens ſont les ſuppoſitions fauſſes & la méthode trop abſtraite. Pour y réuſſir, l'Auteur conſidere 1o. Les principaux mouvemens du Vaiſſeau ; 2o. Sa viteſſe

rélative & abſolue. 3o. Il applique ces conſidérations à la ſolution de pluſieurs problêmes ; c'eſt tout le deſſein de ſon Ouvrage, dont nous rendrons compte dans la ſuite de nos Mémoires.

Voici un témoignage, en faveur d'un remede dont nous parlions au mois d'Octobre 1745. *Il eſt queſtion du ſpecifique de M. Maurain Maître Chirurgien à Paris contre la ſciatique : La Lettre ſuivante en certifie le ſuccès.*

MON RÉVÉREND PERE.

Je prends la liberté de vous ad-
ǀreſſer cette Lettre, pour vous
ırier de l'inſerer dans votre Jour-
al, c'eſt une copie de celle que
:cris à M. Maurain, Maître Chi-
rgien à Paris, pour le remer-
:r de ſon reméde. Comme c'eſt
lecture du Journal qui a paru
mois d'Octobre 1745, qui m'a
iqué les moyens de trouver
'lai 1746.

ma guerison par l'usage de son
méde ; je crois devoir me ser
de la même voye pour lui tém
gner ma reconnoissance & la r
dre publique ; les maux viol
dont j'ai été guéri, m'ont ren
très-sensible pour tous ceux
s'en trouvent attaqués ; je cr
leur rendre un grand service,
les assurant qu'ils trouveront d
l'usage de ce reméde du sieur M
rain, une guérison aussi enti
que l'a été la mienne & j'exho
le public à ne point négliger
reméde si efficace.

Copie de la Lettre.

MONSIEUR,

Puisque vous voulez bien
mettre de vous écrire, j'a
neur de vous informer de
te de votre Reméde. Je
ri graces au Seigneur, q
saison ne fut guére pro
l'opération de la sueur

cruelles douleurs que je souffrois depuis plus de quatre mois ne m'ayant pas permis d'attendre la douce saison, aussi-tôt que M. l'Abbé de *Lechicant* m'eut envoyé votre Remède, j'écrivis à Metz pour avoir des matras, n'en ayant point trouvé dans la Ville de Bar; & sans perdre de tems, je fis l'opération, dont je suis bien content. Il est vrai que je ressens encore quelques legeres douleurs dans les parties attaquées, mais cela se dissipe, j'ai sué tant que j'ai voulu, & autant que mon âge déja avancé & la foiblesse de mon tempérament me l'ont permis, je marche présentement sans peine, au grand étonnement de ceux qui m'ont vû ci-devant dans l'état facheux où j'étois réduit, j'ai recommencé l'opération jusqu'à trois fois, je me suis purgé autant de fois: Enfin j'ai observé exactement tout le contenu dans votre mémoire.

Je vous avoue que je suis dans l'admiration toutes les fois que je

fais réflexion ſur l'efficace de ce puiſſant Reméde, & bien d'autres avec moi, qui ne pouvoient ſe perſuader de la réuſſite. Je ne doute pas qu'on n'ait recours à vous, Monſieur, dans pareils maux, je n'épargnerai rien de mon côté pour vous marquer ma parfaite reconnoiſſance, en vous rendant toute la juſtice qui vous eſt duë. Il m'eſt arrivé deux accidens dans l'opération, la précaution que j'avois euë de faire venir deux matras ne fut pas inutile, puiſque le cinquiéme jour, l'un des matras fut briſé, ſoit par un feu trop vif ou autrement, je n'ai pu le ſçavoir; une bonne partie du reméde ayant été perdue, j'ai eu recours à l'autre partie qui me reſtoit.

Le ſecond accident n'eſt pas ſi conſidérable, c'eſt le tuyau du matras qui me reſte, qui s'eſt trouvé caſſé à peu près à la moitié, il en reſte encore aſſez pour pouvoir fiſſeler le chamois, c'eſt-à-dire quatre bons travers de doigt

:puis le bouchon jusqu'à la gor-
: , voilà ce qui arrive d'avoir af-
ire à des gens sans expérience,
I. l'Abbé de Léchicaut en m'en-
›yant votre remède me marque
ı'étant bien conduit il peut me
rvir pour d'autres fois , je vous
rie Monsieur d'avoir la bonté,
ı m'honorant d'une réponse, de
ıe marquer comment je dois m'y
rendre pour conserver ledit Re-
ıéde , & pour le tirer du matras,
ant observé que le peu qu'on a
û recouvrer de la premiere prise
étoit petrifié en partie, à peu-
rès semblable à une crasse de che-
ıinée : je vous demande cette gra-
e, avec celle de me croire avec
:connoissance & respect ;

IONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur
CHOMPREZ,
'rêtre, Administrateur de l'Hôpi-
al de Revigny à Bar-le-Duc.

A Revigny ce 21 *Mars* 1746,

Mai 1746.

Dans un de nos Journaux de l'année 1728, nous avons annoncé la premiére Edition du Livre intitulé *le Chirurgien Dentiste, ou Traité des dents, des alvéoles, des Gencives &c.* & nous en avons suffisamment détaillé le contenu; ainsi nous croyons devoir également avertir le Public que la seconde Edition de ce même Livre, revuë, corrigée, considérablement augmentée & enrichie de quarante deux planches en taill douce, s'imprime actuellemen en 2 volumes in-12; chez M riette, aux Colonnes d'Her le, ruë S. Jacques, à Paris. P obliger *le sieur Fauchard* Au de cet Ouvrage, nous vou bien faire sçavoir, qu'il con sa profession conjointement le sieur *du Chemin* son beau & son éleve. Il demeure to ruë de la Comédie Franç Paris.

TABLE DES ARTICLES du mois de Mai 1746.

ART. LII. *Poësies de M. de la Monnoye.* 965
ART. LIII. *Hist. des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques.* Par le R. P. D. Remi Ceillier &c. 988
ART. LIV. *Histoire des voyages.* Suite de l'Art. XXVI. au mois de Mars. 1002
ART. LV. *Viri celeberrimi Anton. Mariæ Valsalvæ opera.* 1023
ART. LVI. *Bibliotheque Françoise* VI. 1ers. Vol. 1036
ART. LVII. *Extrait d'un mémoire sur les eaux Minerales* de Bardon, *près de Moulins en Bourbonnois.* 1064
ART. LVIII. *Lettres d'un François* 3 vol. 1075
ART. LIX. *Réponse de M. Deparcieux à l'Article XXXVIII.* premier vol. d'Avril. 1118
ART. LX. Nouvelles Littéraires. 1129